

BARAKA

HEBDO

LE PERCHOIR
DE CHABAN

Günter Wallraff
le Turc

LES MYSTÈRES
DU CAIRE

REAGAN:

«La dure loi de l'Ouest»

Musique. La fnac adoucit les mœurs

— 20 % en permanence sur tous les nouveaux enregistrements* pendant les 2 mois qui suivent leur sortie.



La fnac. L'oxygène de la tête.

fnac



Le compo sound machine D 8234, balaie FM-PO-GO-OC. Belle machine, ses enceintes à 2 voies sont détachables et l'effet spatial stéréo est réglable.

Slow touch* côté cassette: les fonctions sont assistées, les ferros et les chromes acceptées.

*touches sensibles.

PHILIPS



S O M M A I R E

Editorial	7
Libye : d'une pierre deux coups	8
Afrique Australe	9
France : le perchoir de Chaban	10
Marseille : objectif municipales	11
Racisme : la nuit, tous les chats sont gris	12
Bonnes Feuilles : Le Caire	14-15
Günter Wallraff, le turc	16 à 22
Ils ont la baraka	23
Music ans news	24-25
Cinéma : « Out of Africa »	26
Bandes dessinées : le supplément	27 à 30
Cinéma : Martha Metzaros	32 à 34
Festival : Magda l'Egyptienne	35
Histoire : Martin Luther King	36-37
Business : le roi de la viande	38-39
Médias : la télévision de proximité	40-41
Polémique : les colonnes de Buren	42-43
Lectures : Black-Polars	34-45
Sélection	46 à 49
Le courrier	50-51

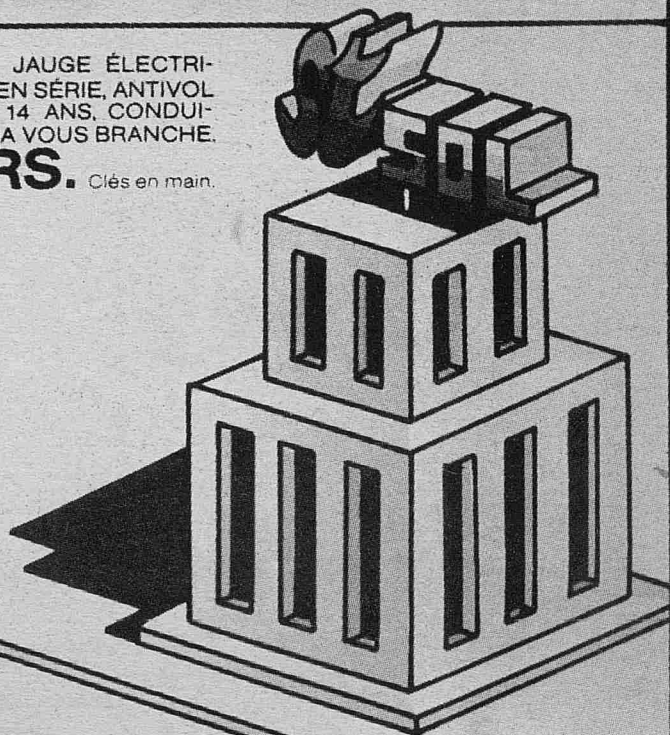


NOUVEAU SCOOTER ST 50 L, DÈS 14 ANS, CONDUISEZ-VOUS COMME ÇA VOUS BRANCHE!

TOUT AUTOMATIQUE, NERVEUX, MANIABLE, LÉGER... IL SE CONDUIT FACILEMENT EN TOUTE SÉCURITÉ. DÉMARREUR ÉLECTRIQUE, STARTER AUTOMATIQUE, ALLUMAGE ÉLECTRONIQUE. MOTEUR À GRAISSAGE SÉPARÉ (ES-

SENCE ORDINAIRE), JAUGE ÉLECTRIQUE, CLIGNOTANTS EN SÉRIE, ANTIVOL DE DIRECTION. DÈS 14 ANS, CONDUISEZ-VOUS COMME ÇA VOUS BRANCHE.

6.650 FR. Clés en main.



Doyle Dane Bernbach



PEUGEOT

PUBLIC ENEMY

1931. James Cagney, qui vient juste de mourir à l'âge de 85 ans, crève l'écran dans « *Public Enemy* ». Gangster, violent et à moitié fou dans ce film, le jeune irlandais de New-York qui rêvait de comédies musicales et de claquettes est pris au piège de ce rôle qu'il campe si bien : il sera,

malgré ses efforts, et jusqu'à son avant-dernier film l'ennemi public numéro un, en équilibre fragile entre la mort, la folie, et le succès.

M. Kadhafi n'est pas lui, le produit d'une fiction hollywoodienne.

Mais son image d'ennemi public des Etats-Unis vient encore une fois de lui jouer un tour et il se passera bien des années avant qu'il arrive à s'en débarrasser.

Là s'arrête la comparaison avec l'acteur défunt car les missiles de l'armada américaine ne relèvent pas du cinéma, même si, d'évidence, les stratèges du Pentagone ont bien soigné la mise en scène du piège tendu au colonel libyen.

Il y a pourtant dans le jeu de

Kadhafi quelque chose qui tient du cinéma, même si l'illusion est plutôt fugace, et que le public – le sien, celui qu'il veut influencer – a de plus en plus tendance à traîner les pieds.

Kadhafi joue au leader de « l'unité arabe », à l'apôtre d'un socialisme hybride, devant un public qui ne « marche » plus aussi facilement, comme au temps de Nasser et qui, à l'épreuve des régimes militaires, est revenu de toutes les utopies, surtout lorsqu'elles sont musclées et autoritaires.

Aujourd'hui, d'autres rêves hantent les esprits et « la Oumma » est tentée par de nouvelles aventures. Plutôt Téhéran que Tripoli, doivent se dire les palestiniens que Kadhafi appelait au suicide à Beyrouth il n'y a pas si longtemps, les tunisiens de Libye expulsés par milliers il y a juste quelques mois, et ces millions de jeunes qui n'arrivent plus à suivre les méandres du rêve unitaire du Colonel.

Face à l'écrasante puissance technologique que Reagan vient de rappeler, l'handicap libyen n'est pas tellement dans son infériorité militaire, ni dans la défection de ses amis (!) soviétiques.

Il réside dans cette absence de projet, ce manque de réflexion sur le passé récent.

L'alternative nassérienne avait déjà eu fort à faire avec les mouvements religieux et avait souffert des atteintes aux libertés. La Jamahiriya n'échappera pas, elle aussi, à ces deux interrogations, encore moins au moment où Reagan vient de lui signifier – avec éclat – la dure loi de l'Ouest.

Driss EL YAZAMI

EN REVENANT DE GUERRE

LIBYE: D'UNE PIERRE DEUX COUPS

■ En cédant à la pression des forces américaines massées dans le Golfe de Syrte, le « bouillant » colonel Kadhafi a permis aux Etats-Unis de faire preuve de leur suprématie en Méditerranée tout en testant les réactions de l'Union soviétique. A un moment où dans les négociations Est-Ouest chaque partie doit avoir les coudées franches...

Ronald Reagan n'avait qu'un mot à dire pour rayer la Libye de la carte en tant que puissance militaire. Depuis douze ans on n'avait vu pareille concentration en Méditerranée. Une force navale considérable était réunie dans le Golfe de Syrte : le « Saratoga », le « Coral » et l'« America », trois porte-avions nucléaires de 80 000 tonnes transportant quelque 250 appareils de combat, vingt-sept bateaux d'accompagnement, dont le « Yorktown » et le « Ticonderoga », les deux croiseurs lance-missiles les plus modernes de l'US Navy. Le tout accompagné par un gigantesque parapluie électronique qui permettait d'une part de brouiller efficacement les radars libyens, et d'autre part de capter toutes les communications radio entre les officiers libyens.

Officiellement, cette force de frappe inégale qui mettait Kadhafi à genoux en quelques heures correspond à une stratégie, globalement admise, visant à porter un coup décisif au terrorisme international. Dans la me-

sure où le colonel Khadafi était devenu l'ennemi public numéro un dans la rhétorique de Ronald Reagan. Dès son arrivée au pouvoir en 1981, le président américain avait d'ailleurs désigné le leader libyen comme le destabilisateur de l'Afrique du Nord et comme l'un des cerveaux et l'un des financiers du terrorisme international. Mais ce n'est qu'au lendemain des attentats de Rome et de Vienne, en décembre 1985, que l'exaspération des Etats-Unis atteint son comble. Le secrétaire d'Etat George Shultz était depuis longtemps partisan de la manière forte à l'égard du président libyen.

Une opération de type militaire est alors envisagée dès le début de l'année 1986. Il ne restait plus qu'à l'introduire dans une stratégie affinée permettant de tirer entièrement les bénéfices d'une telle expédition. A la fois sur le terrain diplomatique et sur le terrain militaire. Sans oublier que si l'ennemi déclaré se trouve être « le parrain du terrorisme international », il n'en demeure pas moins

que l'URSS reste « l'empire du mal » contre lequel la lutte est incessante. L'objectif est donc clair : d'une pierre deux coups.

Dépêché en Europe, le secrétaire d'Etat adjoint John Whitehead en revient bredouille. Paris, Londres, Bonn, Rome sont embarrassées et sceptiques sur ses propositions de boycottage économique de la Libye. Dès lors, en dépit des réticences européennes sur une initiative commune pour faire plier Kadhafi, les Américains agissent et commencent à multiplier les manœuvres navales au large des côtes libyennes. Agacé, le 2 mars, Kadhafi menace de détruire les navires et les avions qui franchiraient le 32^e parallèle. En fixant arbitrairement une « ligne de mort » le président Libyen donne l'occasion aux Américains de le chatouiller là où il est le plus sensible : son indépendance et sa souveraineté. La première partie de la stratégie américaine est prête. Reste la seconde.

Dès le 4 mars, la Maison Blanche déclenche des hostilités sur plusieurs « fronts sensibles » de

la scène mondiale. Les négociateurs des relations Est-Ouest viennent à peine d'ajourner leur session d'hiver. Le 7 mars la mission soviétique auprès de l'ONU à New-York voit son effectif réduit de 40 %. Entre le 10 et le 17 mars un navire espion américain pénètre à l'intérieur des eaux territoriales soviétiques sous le couvert du droit de « passage innocent ». Moscou proteste mollement. Le 21 mars, à huit jours de l'échéance du moratoire unilatéral que l'URSS s'est imposé depuis juillet dernier, le Pentagone procède à des essais atomiques d'une grande puissance. Une façon comme une autre de rendre inepte « l'offensive de paix » des Soviétiques.

Pendant que sont déployées ces tactiques de haute diplomatie, l'US Navy installe progressivement ses forces au large de Tripoli. Prudent, le Département d'Etat avait soigneusement analysé l'évolution des relations soviéto-libyennes depuis l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev. Résultat : le feu vert est donné. Le Kremlin n'aidera pas Kadhafi. Même si des informations officielles émanant de Moscou font état que les Sam-5 récemment livrées à la Libye resteront aux mains des techniciens soviétiques. Une manière pour les Soviétiques de « rassurer » les Etats-Unis tout en les dissuadant d'attaquer.

Dès lors les événements se précipitent. Le lundi 24 mars les conditions réunies pour faire craquer Kadhafi font mouche. Une demi-douzaine de missiles sont tirés contre des navires et des avions américains engagés au delà de la « ligne de mort » fixée par le président libyens. La riposte est massive. L'US Navy coule une vedette lance-missile libyenne, en touche une autre et détruit une batterie de Sam-5. Le lendemain deux autres vedettes sont mises hors de combat. Les radars servant les missiles du Golfe de Syrte sont rendus muets.

Avec ces brefs mais violents affrontements, Ronald Reagan a donc pu prendre sa revanche sur celui qu'il considère comme « l'ennemi public numéro un ». En frappant directement à la « source du terrorisme international » il a su retenir et marquer l'opinion publique américaine et mondiale. Mais au delà de la démonstration de la puissance de frappe des Etats-Unis, ce sont deux autres objectifs majeurs qui sont atteints : l'as-

SIPA

surance d'une liberté de manœuvre face à l'URSS qui semble hésiter à s'engager dans un conflit qui met l'un de ses alliés, n'appartenant pas au bloc de l'Est, dans une situation dangereuse. *A fortiori* lorsque cet allié est « gênant ». Deuxième objectif : dissuader pour un temps Kadhafi de toute tentative de destabilisation de ses fragiles voisins (Tunisie, Soudan, Tchad).

Curieusement, loin de l'as-

sommer, le coup de massue que lui a infligé la VI^e flotte a comme galvanisé la Libye. Le week-end dernier, à Tripoli, l'heure était à l'allégresse et à la ferveur nationaliste. Seul comptait ce que les Libyens considèrent comme « la victoire de la petite Jamahiriyah contre l'armada américaine ». Devant ces imprévisibles réactions, des précautions ont été prises par les Etats-Unis pour prévenir toute action de type terroriste contre

des citoyens américains à l'étranger. Des mesures ont même été prises à l'intérieur du territoire.

En voulant donner une « leçon » à la Libye, tout en imposant un rapport de forces avec l'URSS sur le plan international, l'Aigle américain doit s'attendre aujourd'hui à essuyer les revers de la médaille. Surtout lorsque celui que l'on a voulu « moucher » s'appelle Kadhafi.

S.N.

juillet dernier à son ami Samora Machel. Les conséquences de cet éventuel lâchage seraient considérables.

L'Angola n'est pas mieux loti : la présence cubaine coûte cher et, avec la baisse du prix du pétrole sur le marché international, Luanda va probablement perdre une bonne partie de ses ressources en devises étrangères. La guérilla de Savimbi menace d'ailleurs constamment l'exploitation du pétrole et les conservateurs américains renchérissent pressant la Gulf Oil Corp. de se retirer sous le motif qu'elle nourrit un régime pro-soviétique hostile aux intérêts US.

Pour le reste, le Botswana ne demande qu'à vivre en paix, le Zimbabwe se débat dans ses contradictions internes, le cuivre ne rapporte plus assez à l'économie zambienne et la Tanzanie a perdu le prestige international que lui procurait Julius Nyerere. En quittant précisément la tête de l'Etat tanzanien le Mwalimu a cédé à un Kaunda (Zambie), de bien moindre stature, la présidence en exercice tout à fait informel de la coalition toute aussi informelle des pays de la ligne de front. Les points faibles s'ajoutant aux points faibles, cette coalition est pratiquement paralysée.

Aussi bien, et contrairement à ce qui s'était passé pour la Rhodésie, les opposants à l'Apartheid sont pratiquement laissés à eux-mêmes. Et, en l'absence de toutes menaces extérieures crédibles sur le régime de Prétoria, les idéologues du mouvement conservateur américain ne voient sans doute pas pourquoi ils ne soutiendraient pas à fond un allié sûr et résolument anti-soviétique. D'autant que, à l'intérieur de l'Afrique du Sud, l'extrême droite a commencé à constituer des comités de vigilance dont l'objectif avoué est, en marge de l'action de la police, de traquer les Noirs et d'en abattre le maximum, histoire de décourager complètement leurs luttes.

Une conjonction, au moins objective, des droites dures américaine et sud-africaine est donc en voie de constitution. Et l'avenir qu'elles projettent est un avenir de guerre civile bien plus sanglante que tout ce que l'on peut imaginer. Qui peut prévenir cette sombre perspective ? Une bonne partie du mal a ses racines à Washington mais, curieusement, le remède aussi... Mame BIRAME LY

STRATEGIE DE L'ESCALADE AFRIQUE AUSTRALE

■ La droite conservatrice américaine veut la tête de Chester Crocker du Secrétariat d'Etat aux Affaires Africaines. Le 12 mars dernier il a « audacieusement » déclaré que l'administration Reagan était favorable à la règle de la majorité en Afrique du Sud.

A Washington, la campagne est ouverte. D'autant que Chester Crocker a également à son « préjudice » cette affirmation que les guerilleros de l'ANC sont des « combattants de la liberté ». S'ajoute à cela son opposition réitérée à une aide militaire en faveur de l'Unita du rebelle angolais Jonas Savimbi.

Pêché mortel, suprême trahison que les gardiens de l'orthodoxie conservatrice ne pouvaient pardonner à M. Crocker. Et surtout pas au moment où, ayant perdu une de leurs têtes pensantes en la personne de Jane J. Kirkpatrick, ils ont dû serrer les rangs pour reprendre du poil de la bête et obtenir que Jonas Savimbi soit reçu par Reagan comme un chef d'Etat en exercice. Ceci afin de contrebalancer l'impact de l'audience qui avait été accordée par le même Reagan au marxiste mozambicain Samora Machel. En ce qui concerne l'Afrique australe donc, la droite conservatrice américaine qui manipule Reagan en coulisse a décidé de montrer ses pectoraux.

Et pourtant, Crocker n'est pas un mou prêt à faire sa valise dès que l'Union Soviétique montre le bout de son nez. Car c'est

bien là le fond de la question. Jugez plutôt : Chester Crocker est l'architecte de la politique reaganienne d'« engagement constructif » qui repose sur le principe, fort douteux, qu'il est plus judicieux de caresser Prétoria dans le sens du poil afin de l'amener à réformer (et non démanteler), le système d'Apartheid et de stabiliser ainsi toute l'Afrique australe sous le leadership du grand frère sud-africain. Traduction : *exit* Moscou.

La région reste sous le contrôle stratégique de Washington.

Chester Crocker est aussi celui qui a imaginé, deuxième volet de sa politique, le fameux « lien » entre la question namibienne et le retrait d'Angola de 30 000 à 35 000 soldats cubains, introduisant du coup dans la problématique de la guerre et de la paix en Afrique australe, un élément peut-être déterminant de confrontation Est-Ouest. Mais même cette politique, qui ne souffre aucune concession, est aujourd'hui jugée trop libérale par la droite conservatrice US. Pourquoi ?

La principale raison pour laquelle les conservateurs américains durcissent le ton est à rechercher dans l'équilibre des

forces régionales en Afrique australe même. Là, en effet, se font face et l'Afrique du Sud et les six pays de la ligne de front : Angola, Botswana, Mozambique, Tanzanie, Zambie, Zimbabwe. Un face à face singulièrement paradoxal alors que le Congrès National Africain (ANC), et l'ensemble des forces patriotiques sud-africaines portent maintenant le combat à l'intérieur même du territoire sud-africain. Les pays de la ligne de front, dont l'action avait été déterminante dans le règlement de la question rhodésienne, se montrent particulièrement discrets.

Discretion qui s'explique : l'Afrique du Sud est un géant sur les plans militaire, stratégique et économique alors que ses six vis-à-vis sont des nains dans ces domaines-là. Malgré l'accord de Nkomati, la Résistance Nationale Mozambicaine (RNM) un moment moribonde, s'est revigorée et pourrait bien forcer le gouvernement de Maputo à mettre un genou à terre. Le Mozambique est en effet économiquement à bout de souffle et la lutte contre la RNM pourrait amener le Zimbabwe à retirer les 15 000 soldats que Robert Mugabe avait prêtés en

CONTES DU CHABAN PERCHE CHATEAU-DELMAS

■ Le rugbyman n'est plus à l'essai depuis longtemps ; pilier du gaullisme, talonnant Chirac il n'est plus sur la touche !

« Alors Chaban, est-ce que ça vous amuse toujours le perchoir ? Vous devez commencer à vous ennuyer, ça fait quand même bientôt dix ans ! ». La paternité de cette petite phrase, prononcée après les élections législatives de 1968, appartient au Général de Gaulle.

Dix-huit ans plus tard, Jacques Chaban-Delmas s'apprête à retourner à ce fameux perchoir. A 71 ans, il revient sur la scène politique nationale. Désigné à l'unanimité, le 25 mars dernier, par le groupe RPR, il devient de fait l'unique prétendant au titre parmi les leaders de la nouvelle majorité. Cette fonction de président de l'Assemblée Nationale n'a aucun secret pour ce dernier baron du gaullisme. Chaban-Delmas aura siégé au perchoir de décembre 1958 à juin 1969. Belle performance !

Sa maîtrise du jeu parlementaire s'est développée au cours de cette période. Pendant les premières années de sa présidence, il s'est battu sur deux fronts : « d'un côté, prévenir le retour insidieux du passé (IV^e République), de l'autre, empêcher le gouvernement d'abuser des prérogatives qui étaient devenues les siennes »⁽¹⁾. En outre, il a dû sans cesse faire face à un groupe gaulliste par tradition discipliné et querelleur. Mais Chaban apprécie sa position stratégique, « le fauteuil du président est un tonneau de vigne, d'où l'on peut voir se lever les tempêtes »⁽²⁾. Il s'est toujours appliqué à éviter une crise majeure au sein de sa « famille ». Ce qui lui a valu la reconnaissance Du Général de Gaulle et de ses ministres.

A la veille du scrutin de 1968, de Gaulle voit dans ce jeune président, un éventuel premier ministre. Les liens d'amitié et de travail qu'il a su tisser à l'Assemblée Nationale représentaient un atout majeur pour



affronter les soubresauts de l'après-mai. Premier ministre, il le deviendra, mais sous la présidence de Georges Pompidou, le 20 juin 1969.

Chaban, candidat à la présidence du Palais-Bourbon en 1986 : cela constitue, sans aucun doute, une double revanche pour le député-maire de Bordeaux. Revanche également sur Valéry Giscard-d'Estaing, qui comptait sur cette nomination pour se refaire une santé au sein de la nouvelle majorité. Les deux hommes n'ont jamais eu de grandes affinités politiques. Comme orateur à l'Assemblée Nationale, Chaban disait de lui : « il excelle à faire croire à l'auditoire qu'il est presque aussi intelligent que lui ». Les discordances entre VGE et Chaban ont atteint leur paroxysme lors des présidentielles de 1974.

Chaban est liquidé, dès le premier tour. Cette défaite, il le sait, il la doit en partie à Jacques Chirac et ses amis. A propos du remplacement de Raymond Marcellin au ministère de l'Intérieur par Chirac en 1973, Cha-

ban-Delmas écrit dans ses mémoires, « il avait le défaut d'être un ami. La place Beauvau est un centre vital pour toute élection ». La suite (les élections de 74), devait lui donner raison. Aujourd'hui, Jacques Chaban-Delmas paraît indispensable à l'actuel premier ministre. Deuxième revanche donc, rendue possible grâce à un ancien adversaire de 74 et néanmoins Président de la République, François Mitterrand. En créant une majorité fragile, Mitterrand oblige Chirac à placer sur cette haute branche un homme rompu au travail parlementaire et qui a fait ses preuves dans les moments difficiles. Chaban s'annonce comme l'homme de la situation. A son actif, une longue carrière politique émaillée de succès et d'échecs, bref, une expérience certaine du jeu politique.

S'il fallait une devise pour Chaban-Delmas, ça pourrait être : ne jamais fléchir devant ce que l'on croit bon pour la France. Alors, idéaliste Chaban ? Certainement. Il aime à parler

de ce patriotisme ressenti pendant la période 14-18, en lisant les illustrés de guerre. Servir la France, « cette présence charnelle et douce qui vous enveloppe »⁽³⁾, est le leitmotiv de toute sa vie.

Au lycée Lakanal, il prend goût au rugby. Ce sport lui apprend à esquiver les gros obstacles afin de marquer des points. Une pratique sportive qui ressemble curieusement à un parcours politique !

Mais l'une de ses révélations marquantes, aura été sans nul doute sa rencontre avec le Général de Gaulle. Il refuse dès la première heure le régime de Vichy (« je ne supporterai ni la défaite, ni la perspective d'avoir à côtoyer l'ennemi »), et entre dans la résistance.

Il fait connaissance avec de Gaulle dans la dernière période de la guerre : cette rencontre fixe à jamais une amitié durable. « J'ai révééré le Général de Gaulle comme un symbole national, et je l'ai aimé comme un père » écrira-t-il⁽⁴⁾. De la résistance, il garde un grade de Général, et un nouveau nom. Pour la petite histoire, c'est en 1943 qu'il devient Chaban, en voyant sur un écriteau, en Dordogne, l'inscription suivante : Château Chaban !

Sa véritable carrière politique commence à la libération. La France se relève péniblement. Chaban veut participer au redressement de son pays. Ironie du sort, c'est sous la bannière de la gauche qu'il débute. Avec la bénédiction d'Edouard Herriot, il est élu député radical de la Gironde en 1946. Par la suite il est toujours réélu, mais sous diverses étiquettes : RPF, UDR et RPR. Chaban est avant l'heure un adepte du changement. Renforçant les liens qui unissaient les gaullistes à la gauche, il fonde en 1955, le Front Republicain avec Pierre Mendès-France et François Mitterrand. Mais à côté de son amour de la patrie, Jacques Chaban-Delmas voue une entière passion à la ville de Bordeaux, source de ses « meilleures jours ». Elu maire le 26 octobre 1947, et sans discontinuer jusqu'à nos jours, la place du premier magistrat de la ville lui permet d'affronter toutes les tempêtes. C'est un refuge mais aussi un tremplin vers les responsabilités nationales. Il n'a jamais cessé de considérer la mairie de Bordeaux comme « le fer de lance » de son « action ».

Après une longue période à la

présidence de l'Assemblée Nationale, il est appelé par Georges Pompidou au poste de premier ministre. C'est lors de son séjour à Matignon qu'il tente de faire appliquer son projet de « nouvelle société ». Un vieux rêve. Il entend moderniser les structures économiques, transformer les relations sociales, libérer les initiatives des groupes et des citoyens. Alors, peu connu du public, sauf peut-être d'Alain Delon (!) qui l'a incarné à l'écran en jeune général de la résistance dans le film « *Paris brûle-t-il ?* », il se met tout de suite au travail. Les éminences grises de son cabinet, Simon Nora et Jacques Delors (les nouveaux saints-simoniens), appuient son programme. C'est sans compter avec les rivalités entre Matignon et l'Elysée qui ont une conception différente de la société. Du côté de Matignon, on mise sur une « *société optimiste* », confiante dans l'avenir, qui accepte les crises, les conflits et les mutations pour en tirer toutes les possibilités de progrès. Du côté de l'Elysée, Balladur et Juillet estiment que la mise en cause de la hiérarchie et la contestation des institutions sont trop permissives.

Critiqué dans son propre camp et ignoré par l'opposition, Chaban-Delmas doit se retirer le 6 juillet 1972. Il en ressent une certaine amertume, « *la réussite de la nouvelle société eût été possible si Georges Pompidou l'avait acceptée. Il l'a refusée* »⁽¹⁾. Après son échec face à VGE et Mitterand en 1974, il se retire dans sa citadelle du Sud-Ouest.

Sans la nouvelle situation politique née des élections du 16 mars 1986, faisant cohabiter un président de gauche et un premier ministre de droite, Jacques Chaban-Delmas aurait probablement continué à gérer sa ville et sa région. Mais cet homme qui croit « *aux symboles* », et déclare n'avoir rien « *entrepris d'important qui ne fut marqué de quelques signes* » du destin, se retrouve, une fois de plus, investi d'une charge périlleuse au moment même où la constitution est mise à l'épreuve.

Michel MOLHERAT

(1) « *L'ardeur* », Jacques Chaban-Delmas. Ed. Stock, 1975, 452 p.

A lire : Chaban-Delmas ou l'art d'être heureux en politique, J.C. Guillebaud et P. Veilletet, Ed. Grasset, 1969, 250 p. Chaban-Delmas, J. Bunel et P. Meunie, Ed. Stock, 1972, 316 p.

LE CHOIX EPINEUX DU PS

MARSEILLE : OBJECTIF MAIRIE

■ La lutte va être rude au sein de la fédération socialiste des Bouches-du-Rhône, alors que la droite et l'extrême droite, unies, se préparent déjà pour les municipales de 1989.

Une fois les résultats des élections du 16 mars connus et analysés, (effondrement du PCF et du RPR, percée du Front National, alliance entre Jean-Claude Gaudin et les amis de Jean-Marie Le Pen pour la conquête du Conseil Régional...), les regards se tournent à Marseille vers... 1989. Et l'on se prépare dès aujourd'hui à la bataille pour le fauteuil de maire.

Mais si l'on connaît déjà le nom du candidat de la droite pour les prochaines municipales (il s'agit, on l'aura compris, de Jean-Claude Gaudin) la question reste toujours ouverte chez les socialistes. Et le débat au sein de la fédération des Bouches-du-Rhône risque d'être

rude dans les semaines à venir. Le conflit entre Gaston Defferre et Michel Pezet, l'ex-président du Conseil Régional, est depuis plusieurs mois de notoriété publique et va sûrement rebondir à l'occasion de l'élection du premier secrétaire fédéral prévue en principe pour la semaine prochaine. Cette échéance verra probablement s'affronter le candidat de Michel Pezet, Yves Vidal, et celui de Gaston Defferre, Jean-Victor Cordonnier.

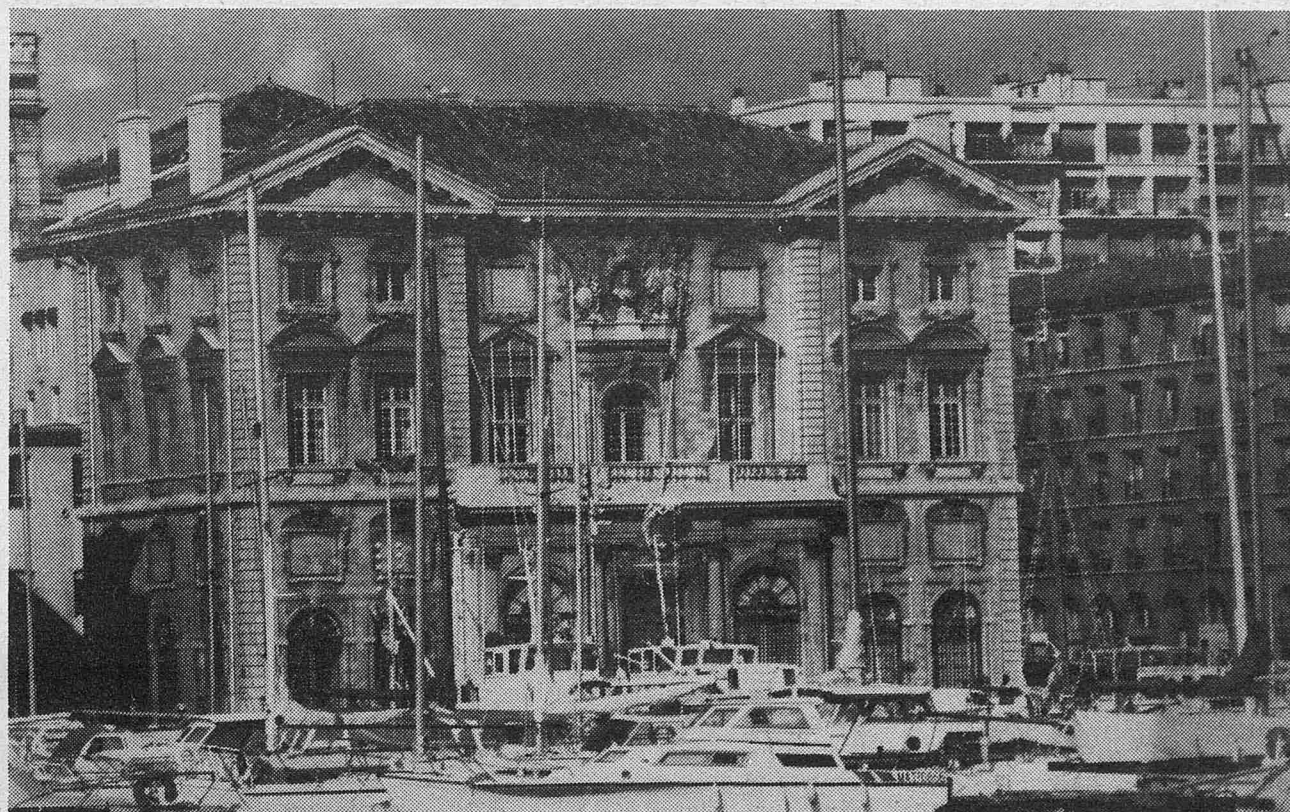
Président du Conseil Régional depuis 1981, M. Pezet a restructuré la Fédération à son avantage, et a progressivement étendu son influence, au détriment de Gaston Defferre. Pour sa revanche, le maire de Mar-

seille comptait, semble-t-il sur l'appui de Jean-Victor Cordonnier, de l'ex-député Jean-Jacques Léonetti, et de Philippe San Marco, député et président de l'OPAC (office d'aménagement et de construction). Or, il semble que le soutien de ces deux derniers est bien compromis.

Gaston Defferre avait promis à J.-J. Léonetti, pour le remercier de son dévouement, la présidence de l'OPAC dont l'actuel président est... Philippe San Marco. Celui-ci, après deux démarches successives de la mairie pour lui faire remettre sa démission aurait refusé. Cela a, paraît-il, eu pour effet de surprendre G. Defferre qui s'aperçoit en définitive que Philippe San Marco n'a nullement l'intention d'abandonner l'OPAC, ni de rentrer dans la querelle qui oppose M. Pezet à l'ex-ministre de l'Intérieur.

Face à la gauche, affaiblie par le recul du PCF, J.-C. Gaudin a quant à lui scellé l'union avec l'extrême-droite en lui offrant six places au bureau de l'Assemblée Régionale et deux présidences de commissions... Gabriel Domenech, député du FN, s'est empressé de saluer, dans les colonnes du Méridional, « l'ouverture d'esprit du chef de file de l'UDF » annonçant ainsi de probables alliances pour 1989.

S.N.P.



TOUS LES CHATS SONT GRIS CONTRE ATTAQUE

■ Accusé d'être l'agresseur d'une vieille dame, signalement métis, porte écharpe blanche, Patrick Deguin, 18 ans, devient pour une nuit le bouc émissaire de quelques policiers du 12^e arrondissement de Paris.

Insulté, humilié, ce jeune lycéen tranquille, de mère martiniquaise et de père français a vécu un cauchemar. La Presse, la TV ont raconté son histoire. Aujourd'hui soutenu par la ligue des Droits de l'Homme, le M.R.A.P. et SOS Racisme. Patrick et son père contre attaquent. Baraka les a rencontrés chez eux, au douzième étage d'une tour, dans une cité tranquille des Lilas. Au mur, un poster, mer tropicale et cocotiers rappelle les racines antillaises. La maman est absente, hospitalisée pour un problème osseux. Florent, le jeune frère de quinze ans est sorti.

Baraka : Comment une famille ordinaire réagit-elle, quand du jour au lendemain elle se trouve confrontée à l'injustice, à la violence et au racisme ?

Monsieur Deguin : « Le premier sentiment, c'est l'incompréhension ». C'est Daniel qui commence à raconter, Patrick, quinze jours après son voyage au bout de l'enfer a toujours du mal à s'exprimer. Il a l'air fragile, la tête entre les mains, on sent que son père, un petit homme rablé et souriant le couve de toute sa tendresse.

B : Monsieur Deguin, vous ne vous êtes pas inquiété en ne voyant pas rentrer Patrick cette nuit là ?

M. D. : C'était la veille des élections, le matin je devais aller voter en province, le matin en me levant, j'étais un peu en rogne mais je savais qu'il avait passé la soirée avec sa petite amie. Ça lui était déjà arrivé une fois de decoucher... J'avais quand même une sorte de pressentiment.

Vers dix heures, j'ai téléphoné à sa copine, quand elle m'a dit qu'il l'avait quitté la veille à minuit, j'ai tout de suite pensé à un accident... Y'a des bandes qui tournent dans le coin... J'ai

prévenu ma belle-sœur, elle a appelé les commissariats, à Paris et aux Lilas : rien... Ils n'ont rien dit, ou rien voulu dire... Alors je suis revenu en catastrophe... Quand il est rentré vers 16 heures le visage tuméfié, le nez gonflé, j'ai pensé : c'est pas possible ! »

« J'arrivais pas à parler » raconte Patrick de son côté, « j'étais gêné, mon petit frère, lui, il est devenu comme fou, la crise de nerfs, il voulait y aller tout de suite taper les flics.

B : Qu'est-ce que tu avais en tête en sortant du commissariat ?

P. : J'avais honte... à cause des gens qui me dévisageaient. J'étais heureux aussi bien sûr, soulagé, ils m'avaient dit que j'allais en prendre pour trois, quatre ans... alors quand tu entends ça. Je ne savais rien de mes droits... tout ce que je réclamaient c'était un avocat ! Ça les faisait marrer... Je voulais rentrer chez moi, dormir... »

B : Alors, quelle est la première chose que vous avez faites ?

P. : On est retourné tout de suite au commissariat de la rue de Charonne, c'est eux qui l'avaient relâché, ils avaient été corrects. Là-bas, il nous ont dit qu'on pouvait porter plainte, qu'il fallait faire des photos en couleur... Mais qu'il fallait s'adresser au commissariat où les faits s'étaient produits... Comme dans le sketch de Coluche, ça commençait mal.

M. D. : Le soir, on a fait venir à la maison le docteur de permanence des Lilas. Il voulait transporter Patrick à l'hôpital, on a refusé. Il était mieux chez nous, on pouvait le surveiller, s'occuper de lui, sûrement plus qu'à l'hôpital. Le soir même, on s'est dit : y'a pas trente-six solutions il faut un avocat. Or il se trouve que par hasard, on était déjà en

affaire, pour une histoire de maison, avec Maître Jouffa. »

B : Sacrée coïncidence ! Le président de la Ligue des Droits de l'Homme...

M. D. : Oui, c'est ça, on l'a appelé et on a eu rendez-vous pour le lendemain. Lui aussi, a été scandalisé, d'ailleurs comme tous ceux qui connaissent Patrick : les parents, ses copains, ses profs, les médecins... tout ça, ils ne peuvent pas comprendre. Alors, Jouffa, il voulait tout de suite écrire à Joxe. C'était peut-être un peu tard, vu les élections. Bref, l'avocat nous a dit que si on déposait une plainte au commissariat, elle finirait au panier ou bien que le procureur risquait de classer le dossier.

Enfin, il valait mieux porter plainte contre X avec constitution de partie civile. Ce que peut faire la Ligue des Droits de l'Homme, pour cela il faut être une association ayant plus de cinq ans d'existence. Voilà la plainte... Pour coups et blessures volontaires selon l'article 309 du code pénal, elle est adressée au doyen des juges d'instruction du tribunal de grande instance. »

B : Ça coûte cher de défendre ?

M. D. : On a du verser 1 000 F, pour engager la procédure auprès du tribunal, et 5 000 F de provision pour l'avocat... »

B : Entre temps, vous avez commencé à amasser des pièces à conviction du côté médical et à prendre des contacts avec plusieurs associations de défense ainsi qu'avec la presse.

M. D. : Oui, d'abord on a fait la tournée des toubibs : radio de la tête, radio de la rate, ophtalmo, otorino, dermatologue... par sécurité, bien sûr mais aussi pour être sûr de notre coup. Là, on a des armes en main.

B : Ça aussi, ça coûte cher ?

M. D. : En tout 4 000 francs, mais c'est remboursé. Dans le même temps, on a essayé d'alerter le maximum de gens. C'est ma belle sœur qui a commencé. Elle a pris sa plume : elle a écrit à l'inspection Générale des Services (la police des polices), au Canard Enchaîné, à Europe 1, à Antenne 2... Elle a téléphoné au MRAP. On y a été avec Patrick. Eux aussi se sont portés partie civile et c'est eux qui nous ont donné l'adresse de SOS Racisme.

B : Oui, alors, comment ça s'est passé avec eux ?

M. D. : Ben, on connaissait de réputation, comme tout le monde, sans plus... On a été surpris, ils ont été super efficaces... ça a été très rapide. On a été reçu deux fois. Une première fois pour prendre contact, la deuxième, on a rencontré Harlem Désir. devant nous ils ont commencé à appeler la presse... Le soir même un journaliste du Matin est passé chez nous. Le surlendemain, il a sorti un papier sur Patrick. Ensuite, il y a eu cette conférence de presse chez SOS rue Martel. On a rencontré des journalistes. Radio 7 est venue, on a fait un film avec Antenne 2... Tout ça quoi.

B : Justement, vous n'avez pas été gênés d'avoir à répondre à toutes ces questions ?

P. : Non, non, pas du tout, au contraire, ça faisait du bien de parler... J'ai été surpris de moi-même (c'est le père qui parle)... J'avais comme une force interne... peut-être le désir de vengeance.

B : Patrick, tu es retourné sur les lieux où tu avais été maltraité, tu as revu les policiers ?

P. : Oui, c'était terrible... Quand on a du aller au commissariat de la rue de Charenton, le premier... là où je me suis fait tabasser... J'ai revu les deux flics... Le moustachu et le crâne rasé, ils étaient là, à frimer comme des cow-boys. Ils m'ont reconnu et ils se sont cachés. Moi, ça m'a fait un choc, je tremblais et j'avais la haine. Je pensais : faut qu'ils payent !

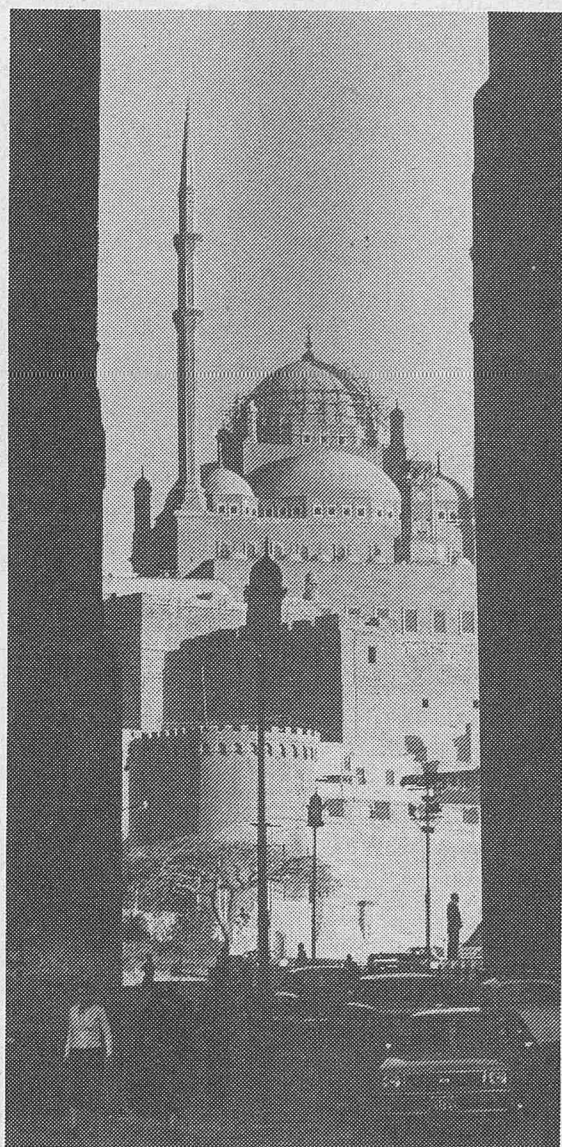
Aujourd'hui Patrick Deguin est profondément traumatisé. Cela se sent à son regard, à sa manière de parler, de bouger. La violence, la haine, ça marque, surtout à 18 ans. Depuis le drame qu'il a vécu, Patrick a peur. Peur de sortir seul, peur d'aller au lycée, peur de croiser au coin d'une rue ces hommes qui lui ont fait se sentir, un soir de mars, comme une bête traquée.

Denis GERMAIN

■ Journal de voyage, « *la Victorieuse* » est une traversée des apparences. De ce pays, l'Égypte, dont Hérodote disait déjà dans son *Enquête* qu'elle défiait toute description, de cette ville, Le Caire, qui se disloque pour se redéployer, Sami Naïr nous rapporte des images saisissantes de grandeur et de décadence. Le cimetière Al Quarafa, dont nous avons extrait les pages du livre à paraître chez Denoël le 11 avril, est devenu une ville d'un million d'individus où les vivants mendient le gîte chez les morts.

■ « Savez-vous ce que signifie *Al Qahirah* en arabe ? », « *La Victorieuse* ! » Oui, monsieur, *La Victorieuse*. Eh bien, je vous le dis, ce nom lui va comme un gant. Ne vous épuisez pas contre cette ville, vous ne gagnerez jamais. Prenez votre temps, reposez-vous, ne vous étonnez de rien, acceptez tout sans rechigner. Vous devez comprendre cela : pas de trottoirs, pas de feux de signalisation qui comptent (personne ne distingue le rouge du vert), pas de priorité, pas de terrasses de café, pas d'allées vertes au centre – rien, vous comprenez, rien de ce que fut Le Caire n'a pu être sauvé des 15 dernières années. Voyez le résultat, Monsieur ! A quoi ressemble notre ville aujourd'hui ? A rien, Monsieur, à rien ! »

LE CAIRE



Mosquée d'El Azhar, bazar du Khal El Khalili, quartier des Fatimides. Tout est lentement rongé par la crasse. Dans le bazar, d'antiques mosquées, bijoux de l'architecture islamique, sont emprisonnées, grillées, mordues par des boutiques pour touristes ; le négoce est roi : il dévore doucement tout espace libre. On construit à même les murs des mosquées ; les échoppes s'installent partout, sinieuses, triomphantes, comme limaces et sangsues. Poussière, crasse, relents fétides, odeurs d'encens. La majestueuse mosquée-université d'El Azhar, fondée par les Fatimides en 970, domine le quartier mais ses murs sont déjà vérolés par la pollution. Émeraude de l'art islamique égarée dans un monceau de détrit.

Jour de prières, jour saint. On ne « visite » pas la « mosquée splendide » un vendredi. Des milliers de fidèles y sont en imploration.

Du quartier des Fatimides débouche soudain un groupe d'hommes portant un cercueil ; le groupe disparaît, presque à la foulée, vers la mosquée de Hussein, à quelques mètres d'El Azhar. Une réelle ferveur emporte le corps, ainsi ballotté. Pas de femmes. Sans doute pleurent-elles le défunt – à la maison. Devant la mosquée de Hussein, on entend un léger brouhaha ; et puis, surgissant de la mosquée, le groupe de tout à l'heure, portant le cercueil dansant sur épaules d'hommes. Des exclamations dans la foule devant la mosquée : *Allah oua akbar* (Dieu est grand). Des hommes se bousculent en se précipitant vers le cercueil ; chacun veut toucher le défunt. C'est la « hassana ». Ceux qui portent le mort font une bonne action ; c'est pourquoi les porteurs changent au bout de quelques pas, laissant la place à d'autres fidèles ; c'est pourquoi aussi le cercueil danse. Un autre groupe apparaît, chargé lui aussi d'un mort ; il subit le même assaut des amis du disparu. Le premier s'est déjà engouffré dans une ruelle, sans doute vers le cimetière. Tout

LA VICTORIEUSE !



D.R.

ceci au milieu de la circulation et des klaxons.

La vieille cité des Fatimides. La dynastie a régné de 969 à 1169 en Egypte. Son empreinte est cependant exceptionnelle. Mme Devonshire, grande spécialiste de la question, écrit : « Les arts atteignent un niveau très élevé en Egypte sous les Fatimides... Les artisans et les artistes produisirent les chefs-d'œuvre de sculpture sur bois, sur ivoire ou sur cristal de roche... »

Les vestiges de cette époque, on ne les retrouve plus que dans les recoins du Musée d'Art islamique du Caire ; le quartier des Fatimides est, lui, pratiquement dévasté ; des belles constructions en bois travaillé et serti de fines arabesques, il ne reste plus rien ; un passage entier, datant de l'apogée de la dynastie, fait de bois artistiquement sculpté, de fine et élégantes *moucharabiye*hs, croupit sous la crasse et la poussière ; l'effondrement menace. Il paraît que l'Unesco s'inquiète. Le spectacle, en tout cas, est affligeant.

Le Caire est devenue la ville des passerelles. Pour désengorger la circulation, faute de pouvoir élargir les rues, les ingénieurs ont donc pris une décision pratique : jeter partout des passerelles, couvrir les routes par d'autres routes, ajouter au trafic automobile sur terre un trafic automobile au ciel. Le résultat est bien sûr catastrophique, à tout point de vue.

Face au quartier des Fatimides, une passerelle donc. La rue d'en dessous est

partagée en deux ; côté droit, un mince filet d'asphalte sur lequel surgissent des centaines de voitures, lave fougueuse et invincible ; puis un trottoir assez large : sur environ cent mètres, par rangée de six à huit, des fidèles à genoux, priant et répétant les invocations de l'imam. Les mosquées étant bondées, les gens prient dans la rue.

Même spectacle plus loin. Des milliers de gens sont à genoux, bravant le bruit des voitures et l'infamale pollution.

On dit que la vie quotidienne au Caire est infernale. L'affaire du cimetière *Al Quarafa* est symptomatique. Tapi au sud du Caire, le cimetière est devenu une véritable petite ville ; « petite » : plus d'un million de personnes y vivent ! Ville tout de même car les chapelles funéraires, sortes de petites maisonnettes, y sont construites sur les tombes ; on dit que, la crise du logement aidant, le « pas de porte » pour loger dans ces chapelles excède parfois les 100 000 F français ; ce qui est sûr, c'est que la spéculation immobilière fait rage dans le cimetière ; les gens dorment à même les tombes ou autour des sarcophages protégés par des blocs de pierre. Ils dorment ainsi, comme s'ils voulaient perpétuer l'antique tradition pharaonique d'accompagnement des morts – à moins que ce ne soit le contraire, je veux dire une ironique concession des morts aux vivants.

J'avais sous la main le récit du grand voyageur maghrébin du XIV^e siècle, Ibn Battûta. De passage au Caire, il écrivait :

« Les habitants du Caire construisent à Karâfah d'élégantes chapelles qu'ils entourent de murailles, et qui ressemblent à des maisons. Ils élèvent tout près de là des logements, et entretiennent des lecteurs pour lire le *Coran*, nuit et jour, avec de belles voix. Parmi eux, il y en a qui font construire une zaouïah et un collège à côté du mausolée. Ils y vont passer la nuit du jeudi au vendredi, avec leurs femmes et leurs enfants, et font une procession autour des tombeaux célèbres... »

Dormir aux côtés des morts n'est donc pas, au Caire, une innovation liée à la ruralisation de la ville ou encore à la galopante croissance démographique – disons pas seulement. Mais n'y aurait-il pas comme une complicité historique, traditionnelle, dans ce pays entre les vivants et les morts ? L'Islam n'a que peu modifié cette structure profonde de l'égyptianité, qui doit remonter au vieux fond nilotique et pharaonique ; et pourtant l'actuel cimetière, sous sa forme et son volume, est avant tout le résultat de la misère et de la détresse sociale d'une grande partie de la population égyptienne. On y trouve des réfugiés des villes du Canal, qui ont fui les bombardements ; on y trouve les paysans appauvris, expulsés de la campagne par la politique agraire des différents régimes politiques ; on y trouve de tout : jusqu'à des médecins et des ingénieurs. Le *Coran* ne s'y lit plus avec de « belles voix », mais il est maintenant diffusé par les puissants haut-parleurs des centaines de mosquées qui



D.R.

peuplent *Al Quarafa*. Devenu lieu de vie, au cœur même de la mort, le cimetière a sa culture, ses us et coutumes, sa fierté même : des dizaines de milliers d'enfants y naissent, y grandissent ; de grands noms de la chanson égyptienne engagée et moderne en sont issus : le chanteur aveugle Cheikh Imam, nihiliste et radical ; le poète révolutionnaire Fouad Negm, etc.

Rencontre, ce soir, avec un ami de M. qui me fait penser à un mélange détonnant de héros de Chaplin et de Proust : eh oui, en plein Caire, une sorte de Monsieur Verdoux avec les allures du Baron de Charlus.

L'homme, sexagénaire, est tout en nuances. Propret, élégant, raffiné – d'un élégance et d'un raffinement qui jurent avec l'environnement en lambeaux du quartier. Excessivement poli : je veux dire, lorsqu'il daigne prêter une oreille à son interlocuteur, ne contredit jamais frontalement ; préfère « noter », pour manifester son désaccord, qu'il y a « comme une sorte de *buée* sur ce point ». Politesse dissimulant peut-être quelque chose d'inavoué, une manière de drame personnel, un sens profond de la décadence. Mais l'homme donne aussi l'impression d'être fier et satisfait de lui-même, comme s'il voulait se convaincre que ce qu'il a vécu est d'une valeur telle que rien, désormais, ne peut l'effleurer. De là ce mélange d'attitude blasée et de certitude hautaine, qui font de lui une sorte d'aristocrate anachronique et inoffensif. Au

reste charmant, et dès qu'il parvient à s'oublier pour penser au « monde », témoigne de préoccupations « sociales » louables : il est inquiet devant la montée de l'intégrisme religieux, il est « déchiqueté » par la destruction rampante du Caire, il est conscient qu'il faut endiguer l'évolution de ces terribles « maux ».

Tentes habitées sous les ponts du Caire ; feux de bivouacs autour desquels s'agglutinent des robes sans couleur dans la nuit ; felouques coulées, apparemment abandonnées sur les berges du Nil, mais en fait habitées. Pas un millimètre de la ville qui ne soit surveillé, courtoisé, occupé, vaillamment défendu. Montée des profondeurs, des bases ; lente repossession de soi de tout un peuple.

Serait-ce donc une répétition infinie de l'acte fondateur de cette ville ?

On raconte que Omar, le second calife qui succéda à Mahomet, envoya son général en chef, Amr Ibn El Aas, à la tête de l'armée des croyants pour conquérir et convertir l'Egypte. Arrivé à Memphis, Amr fut repoussé par les légions romaines ; il dut attendre alors des renforts ; les Romains reçurent également des troupes fraîches et la bataille s'engagea, impitoyable et acharnée. Les Arabes remportèrent une éclatante victoire. Amr installa alors son camp près de Memphis ; quelque temps après, il décida d'aller conquérir Alexandrie, en haut du delta du Nil ; la légende dit que, au moment de lever le camp, seule sa tente resta sur place car une colombe y avait

fait son nid et Amr refusa qu'on fit voler le bel oiseau. La tente devint alors point de ralliement des troupes victorieuses, puis centre d'une cité militaire qui prit le nom de *Fostât* (la tente, en arabe) puis, plus tard encore, *Misr*, nom générique donné à la fois à la cité et à l'Egypte. Les dynasties s'y succédèrent. Et la cité changea de nom ; elle devint *El Quata'iyeh*, qui signifie à peu près *fief*, puis dut subir la conquête des Fatimides, en 969. Arabo-berbères venus d'Afrique du Nord, ceux-ci subjuguèrent la ville et choisirent, au nord d'*El Quata'iyeh* un emplacement qu'ils dénommèrent *El Qâhireh*, qui signifie *La Victorieuse*. La légende prétend que ce nouveau nom fut choisi en raison des travaux de construction qui débutèrent juste au moment où la planète Mars, appelée en arabe *El Qâher*, se levait. Depuis, *El Qâhireh*, francisée en *Le Caire*, mais qu'on peut tout aussi bien traduire, pour les troubadours de la langue, en *La Victorieuse*, devint la capitale de l'Egypte.

Cette histoire, aussi profonde que la nuit du Caire, me revenait à l'esprit en traversant ces ponts aux parterres parsemés de tentes où des paysans, visages bistres et galabiyehs blanches, chassés ou venus de leur plein gré, campent non plus aux portes mais au centre de la ville, devenant peut-être, eux aussi, le point de ralliement d'une armée inconnue et qui, du fond du désert, marche à leur secours...

LA PEAU D'UN TURC

■ Un écrivain allemand se déguise en turc et joue les têtes de turc. Un livre choc, vendu à deux millions d'exemplaires, qui fait la lumière sur le sort des travailleurs immigrés. A quand la France ?



Tout a commencé en mars 1983, par une petite annonce : « *étranger robuste, accepte tous travaux, même insalubres, même pour un salaire minimum* ». L'étranger, c'est évidemment Günter Wallraff, qui s'est fait poser des lentilles sombres, et un postiche noir, et qui a appris à parler « l'allemand turc », une sorte de sabir de sa composition, truffé de fautes, qui confondra même ses compagnons de misère turcs, puisqu'il se fera passer auprès d'eux pour demi-grec, élevé en RFA. Mais Turc tout de même : pendant près de deux ans, il va s'appeler Ali Sinirlioglu en profitant des papiers d'un ami. Pendant près de deux ans, tout le monde n'y verra que du feu : ses proches, sa mère, qui ne le reconnaissent pas, et jusqu'à Franz-Josef Strauss, le taureau de Bavière, politicien de droite, aussi doué pour la démagogie que Le Pen. Il le roulera de belle manière

en se faisant accueillir par lui, à bras ouverts, en se présentant comme l'émissaire des Loups Gris de Türkès, groupe d'extrême-droite turc.

La petite annonce, et le déguisement, sont parfaitement efficaces. On lui offre quelques emplois, « dégueulasses » et payés une misère. Traité pire qu'un chien dans une ferme de Basse Saxe, ignoré derrière son orgue de barbarie en Bavière, ou factotum d'un traiteur de Wuppertal, Ali Wallraff va faire ses « classes ». Autrement dit apprendre à se faire rouler par des employeurs qui ne lui donnent pas un sou et apprendre le racisme ordinaire : « *En principe, les immigrés ne se font pas insulter chez nous, écrit-il, du moins pas de face* ». Par contre, dès qu'ils ont le dos tourné !... L'oreille parfaitement germaniste d'Ali enregistre scupuleusement remarques acides, bêtises teigneu-

ses et manifestations sans ambiguïté de haine, notamment dans un stade au cours d'une rencontre de foot RFA-Turquie. Il pourra aussi apprendre à se servir sans se faire repérer, des instruments qui lui seront fort utiles par la suite, pour prouver ses dires : magnétophone et vidéo, notes ou photos, prises parfois par un collaborateur, en douce.

Et puis Ali finit par décrocher un vrai boulot, dans une boîte « sérieuse » : Mac Donald, à Hambourg. Là, l'enfer est beaucoup plus soigneusement organisé : il s'agit de ne pas perdre une seconde, dans une arrière-salle graisseuse, étouffante, pour rester fidèle à la devise du fondateur de Mac Donald. « *Ce que je veux, expliquait-il, c'est de l'argent, exactement comme l'on entend que la lumière s'allume lorsque l'on appuie sur l'interrupteur* ». Alors évidemment, pas question d'avoir un malaise. « *Ici, c'est moi qui décide quand on va chez le médecin* », affirme le manager. Impossible d'aller boire un café pendant les pauses, et interdiction d'empocher un pourboire. Cela ferait perdre du temps, et de toute façon, les uniformes des employés n'ont pas de poches. Bien peu reconnaissant d'avoir trouvé cet emploi d'avenir, Ali écoeure avec une évidente satisfaction tous les consommateurs potentiels de Mac-Do : il faut surtout pas décongeler les rondelles de viande avant de les faire griller, sinon, elles « *pue- raient* » et si l'on a pas le temps d'en chercher un autre, le chiffon qui a nettoyé la cuvette des WC fera parfaitement. l'affaire pour dégraisser un peu les tables.

En dehors de ses heures de travail, Ali teste aussi les capacités racistes de ses compatriotes. Cela donne les pages les plus tragiquement drôles de son livre. Quand il cherche à se faire baptiser, par exemple : il se fait jeter avec per-

tes et fracas par les curés des beaux quartiers, ceux des quartiers pauvres l'écoutant à peine plus, malgré ses supplices, sa fiancée allemande dont les parents n'accepteraient un mariage que s'il est baptisé, ou s'il manifeste sa volonté d'intégration pour éviter une expulsion. Un seul prêtre, jeune et rural, acceptera, redonnant ainsi une parcelle d'humanité à une église catholique qui en a l'air passablement dépourvue. Ali se laissera même aller à une certaine forme d'humour macabre en négociant son transfert vers la Turquie auprès d'une entreprise de pompes funèbres : il affirme n'avoir plus que deux mois à vivre, puisqu'il est victime d'un cancer dû à l'amiante. Son « drame » n'attirera pas la moindre parole de commisération des croque-morts qui se préoccupent surtout de sa solvabilité et chercheront à lui fourguer ce qui se fait de plus cher.

Mais le gros de l'ouvrage, c'est en fait le très long séjour d'Ali en plein cœur du monstre industriel de Duisburg, Thyssen, où il sera chargé des boulots les plus infects qui soient : le nettoyage et l'entretien. Il est parachuté là-dedans par un négrier d'un autre âge, baptisé Adler (l'aigle) dans le livre, mais qui s'appelle en réalité Vogel (l'oiseau) : cet Adler, à la tête d'une société de travail temporaire, loue ses employés à une autre boîte, Remmert, qui facture en final à Thyssen. Chiffres à l'appui, Ali Wallraff explique comment les compères « *se partagent la grosse galette* » : des 35 à 80 marks horaires que verse Thyssen pour son travail, lui, Ali, n'en touche que 5 ou 10 après de multiples détours et fraudes invraisemblables. Son employeur, Adler, ne lui paye pas toutes ses heures, ne règle pas les cotisations sociales et roule le fisc comme un fou.

Ce serait moins dramatique, sans être plus honnête, si Ali se tournait les pouces. Mais il double ou il triple les postes dans des conditions effroyables : la poussière que soulève son compresseur l'empêche de voir ses mains, il n'a pas de masque de protection, pas plus que de masque à gaz, lorsqu'il travaille dans une zone d'émanations dangereuses. Comme ses camarades de travail, il ne peut que se taire et dissimuler son état quand il est pris de malaise : bien plus que de perdre la santé, ils redoutent de se faire mettre à la

H O S P I T A L I T E



porte. Un des responsables de la sécurité de Thyssen, voyant une équipe de turcs travailler dans des conditions aussi insensées, préférera décréter que son dosimètre, au bord de l'apoplexie gazeuse, est simplement en panne, et que de toute façon, « *Il n'y a pas de quoi paniquer puisque le vent emporte les gaz* ».

En prime, Ali va évoluer dans une atmosphère de racisme à couper au couteau. Les ouvriers allemands exigent que les Turcs s'expriment en allemand, ou qu'ils se taisent, les graffitis orduriers fleurissent sur les murs et les blagues anti-turcs font hurler les bons allemands de rire. Le summum dans ce délire sera atteint par Vogel lui-même qui a transformé Ali en chauffeur particulier, après que ce dernier lui ait expliqué qu'il était très fort en karaté : Vogel/Adler qui se laisse parfois aller, évoque avec nostalgie Hitler qui avait « *donné du pain et du travail à tout le monde* ». Quand son chauffeur s'inquiète de savoir si les Turcs risquent de devenir les Juifs d'un nouveau Führer, Adler répond sans rire qu'« *on ne va pas vous faire passer tout de suite à la chambre à gaz. On a quand même besoin de vous pour le boulot, non ?* ».

Ce gracieux personnage se fera tout de même piéger par Ali, et en beauté. La totale absence de scrupules d'Adler va éclater au grand jour, à l'issue d'une parfaite mise en scène : le négrier, contacté par le directeur (bidon) de la sécurité d'une centrale nucléaire, enverra sans sourciller une de ses équipes de Turcs encaisser des doses mortelles de radiations, sous prétexte d'urgence absolue et contre une juteuse rétribution, non déclarée bien sûr. Les six Turcs clandestins sélectionnés, eux, auraient dû logiquement crever d'un cancer en Turquie, après une dénonciation anonyme à la police des étrangers... la farce s'arrêtera avec l'intervention de faux policiers.

On bascule ainsi constamment à la lecture de « *Tête de Turc* » entre le rire et la nausée. C'est vif, sans fioritures, efficace comme un polar : on ne peut en ressortir que secoué. Ou se dire : impossible, cet homme a dû tout inventer. Tant de noirceur, de misère, de bêtise et de méchanceté, une réalité sociale aussi effrayante dans une des plus grandes démocraties du monde ? Des esclavagistes en République Fédérale Allemande ?

D.R.

H O S P I T A L I T É

Un racisme en béton, omniprésent, sans la moindre mauvaise conscience, dans un pays qui a commis le pire en la matière, et qui désormais, le sait ? Allons donc ! Ce monsieur Wallraff est un agitateur de la pire espèce, qui se prendrait pour Zola sans en avoir le talent, un fabricant de scandales au petit pied, au mieux un imbécile pessimiste qui a préféré examiner le mal au microscope, plutôt que de rendre compte, par un élégant travelling artistique, de tout ce que la RFA a fait pour ses immigrés.

C'est vrai, Günter Wallraff est un agitateur, il adore les scandales et rend toujours compte, avec une précision méticuleuse des choses qui le défrisent. En plus, c'est un tricheur qui affirme le plus sérieusement du monde « qu'il faut se travestir pour démasquer la société, qu'on doit tromper son monde et se déguiser pour découvrir la vérité », un fouineur qui invite tout le monde « à regarder de plus près ce qui se trame dans ces mondes lointains et secrets » que nous côtoyons tous les jours, et enfin, un enragé du procès : il a dû s'en ramasser deux cents, à peu près, en vingt cinq ans de carrière. Pratiquement tous gagnés.

Günter Wallraff est donc un emmerdeur, un vrai. Mais un emmerdeur qui a fait le bonheur de son éditeur, en vendant près de cinq millions d'exemplaires de ses différents ouvrages. Le dernier paru, « Tête de Turc », a vraisemblablement établi une sorte de record du monde dans l'édition, en se vendant depuis le 21 octobre dernier, à deux millions d'exemplaires. Pourtant, Dieu sait que le sujet n'intéressait personne à priori : le sort réservé aux travailleurs immigrés en RFA n'a jamais excité grand monde, et de bonnes âmes lui avaient prédit un échec retentissant.

Pas de chance : *Tête de Turc* (*Ganz Unten*), littéralement, « tout en bas », a été un formidable choc en Allemagne. Deux millions de lecteurs directs, plus tous ceux que la presse a pu sensibiliser en rendant compte, avec admiration, du livre, les autres que Wallraff a rencontrés après la publication en multipliant les conférences-débats, tous ont intégré une question fondamentale, et enfin dépassé la sempiternelle alternative « on les jette ou on les garde ». Tous se demandent maintenant comment garder les tra-

vailleurs immigrés...

Il faut dire que Günter Wallraff qui a pourtant beaucoup risqué, au cours de sa carrière « d'écrivain d'investigation » est allé cette fois très loin pour raconter ce que veut dire de se retrouver tout en bas de l'échelle de nos sociétés. Comme l'explique Gilles Perrault, dans une très belle préface à l'édition française du livre, il est difficile de « ne pas saluer l'exceptionnel courage » de Wallraff, qui a risqué sa peau pour se transformer en Turc : « aujourd'hui encore, explique Perrault, plusieurs mois après sa sortie du bagne, il crache une boue noire, et son organisme n'a pas fini d'éliminer les saloperies testées sur lui par des laboratoires pharmaceutiques frankens-teinien ». Günter Wallraff est allé très loin, mais il en est revenu, avec les moyens d'administrer un puissant traumatisme à la société allemande, à une démocratie repue qui n'imaginait pas que tout cela fut possible. « Tête de Turc » peut flatter sans peine l'anti-germanisme primaire qui sommeille souvent en France. mais on peut se demander si, en remplaçant « Turc » par « Maghrébin » à chaque page du livre, sa machine à dénoncer la condition immigré ne serait pas aussi efficace de ce côté-ci du Rhin.

Jean-Yves HUCHET



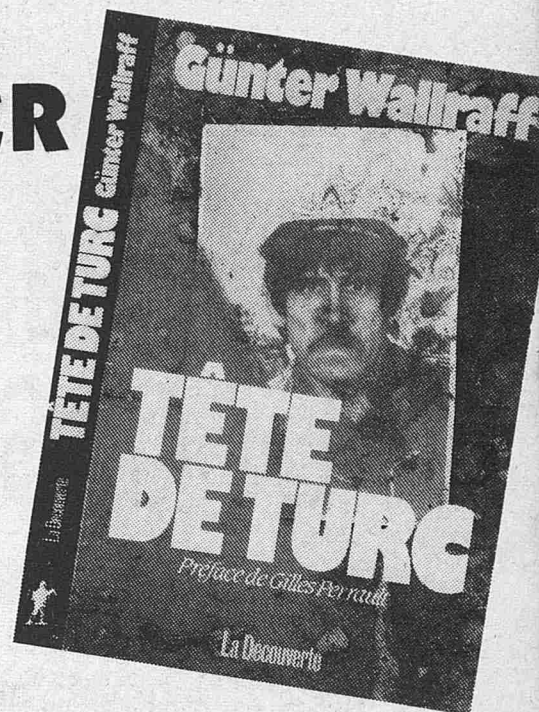
B.C.



BRAHIM CHANCHABI

VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER RISQUER SA PEAU

■ Klaus Schuffels, traducteur, avec Alain Brossat, de *Tête de Turc*, travaille depuis longtemps avec Günter Wallraff, qu'il connaît bien. Cet universitaire, naturalisé français, estime qu'il était indispensable de sortir le dernier livre de Wallraff en France.



BARAKA : On peut décrire la technique de travail de Wallraff ?

K.S. : Ça se passe toujours de la même façon, en cinq actes. Dans un premier temps, il prépare son enquête, dans le plus grand secret : faux papiers, déguisement, curriculum vitae factices. Puis il entre en scène, toujours sans rien dire à personne : il enregistre ou note tout ce qu'il peut, en restant très attentif à l'évolution de son propre personnage. Au troisième acte, il redevient auteur, et publie. Mais c'est le quatrième acte le plus important : il se sert des réactions de la presse, des accusations ou des procès de ses adversaires pour démasquer encore plus le système qu'il dénonce. Et il suscite le travail de groupes syndicaux ou d'initiatives locales pour élargir le débat. Le dernier acte est presque administratif : il réédite, corrige, ajoute des témoignages et des réactions.

BARAKA : Il prend tout de même de sacrés risques, physiques d'abord mais aussi juridiques.

K.S. : Absolument. Une de ses enquêtes lui a valu les foudres des amis du général portugais Spínola, qui n'étaient pas des tendres ; il a été condamné à 14 mois de prison en Grèce, par les colonels, en 1974, et pour « Tête de Turc » il s'est vraiment ruiné la santé :

BARAKA : Vous pouvez nous décrire un peu Günter Wallraff ?

K.S. : Il est plutôt grand, sportif, il a la gueule un peu ravagée — surtout depuis son immersion dans les bas fonds de l'industrie. Il est sûr de lui, en général très

cool et certain de son bon droit. C'est un homme qui s'engage toujours à 100 %, et qui considère que la seule façon de communiquer ce qu'on a dans les tripes, c'est de le vivre. Il est joueur, aussi, au sens où ses fausses identités ne sont pas seulement une technique d'enquête. Je crois qu'il aime vraiment se déguiser ; il a toujours besoin d'être quelqu'un d'autre. Il est un peu schizophrène, en fait. Mais, rassurez-vous : il a parfaitement apprivoisé sa schizophrénie.

BARAKA : Est-ce que Wallraff a milité quelque part ?

K.S. : Il n'a jamais été membre d'aucun parti. C'est un indépendant de gauche. Il a des amis partout, au PC, à l'extrême gauche, chez les anarchistes, les verts, les syndicalistes ou à l'aile gauche du SPD (parti social-démocrate). Tout cela sans appartenir à leurs mouvements. Mais ça lui permet tout de même de disposer d'un solide réseau pour mobiliser du monde, si besoin est.

Juridiquement aussi, il prend des risques : la cour constitutionnelle lui a enjoint il y a plusieurs années déjà de ne pas utiliser de fausses identités pour ses enquêtes. Mais aujourd'hui, après « Tête de Turcs », on a l'impression que les autorités considèrent que sa tâche d'intérêt public vaut bien un menu délit. En tous cas, on lui fiche la paix de ce côté-là. Les gens qu'il dénonce lui font en général des procès : ça le préoccupe, bien sûr, mais il a l'habitude de les gagner.

BARAKA : « Tête de Turc » a fait un véritable tabac, en R.F.A. Au delà du traumatisme

que représente ce livre, quelles en ont été les conséquences concrètes ?

K.S. : Des instructions judiciaires sont en cours contre les margouliniens qu'il a dénoncés. Le ministre du travail du Land de Rhénanie-Westphalie a annoncé qu'une enquête concernant vingt-sept sociétés de travail intérimaire avait permis de constater que pas une n'était en règle, et que l'enquête de Wallraff était parfaitement fondée. Du coup, aujourd'hui, le Bundestag est unanime pour réclamer une loi modifiant le statut de ce genre d'entreprise, malgré les conséquences économiques possibles : on en arrivera probablement à tenir les entreprises « respectables » qui bénéficient des services de ces sociétés, pour coresponsables de toutes les irrégularités commises. Les syndicats appuient largement. Ce qui est significatif aussi, c'est que les immigrés eux-mêmes — les Turcs, d'abord — ont désormais beaucoup moins peur de parler, de se faire connaître. Ils se sont rendus compte que leur sort intéresse finalement beaucoup de monde. Rien que chez Thyssen — là où Wallraff a travaillé — le syndicat a eu du mal à trouver un local pour accueillir les 4 000 employés venus voir « Ali », c'est son nom dans le livre.

BARAKA : « Tête de Turc » est un livre qui ne suscite pas beaucoup d'optimisme. On a même parfois l'impression qu'il noircit le tableau. Vous ne craignez pas que ça favorise un sentiment antigermaniste ?

K.S. : D'abord, il ne noircit rien

du tout : ce qu'il décrit, c'est la réalité. Certains témoignages spontanés, qui lui sont parvenus après la publication, font état de situations bien pires. On reproche souvent à Wallraff de favoriser un sentiment anti-allemand. Mais il ne faut surtout pas oublier qu'il provoque en Allemagne des réactions, largement positives : c'est tout de même salubre que des milliers et des milliers de personnes se mobilisent après un livre comme « Tête de Turc » pour faire bouger les choses.

BARAKA : Günter Wallraff est-il un auteur comblé ?

K.S. : Sûrement, il a atteint son but, qui était de faire réfléchir ses compatriotes. Si cette réflexion pouvait « contaminer » d'autres pays, dont la France, ce serait encore mieux. Et il est content aussi, parce que ces deux millions d'exemplaires déjà vendus vont lui donner les moyens de faire fonctionner un projet qui lui tient vraiment à cœur : un fonds de solidarité avec les étrangers. Il lui permettra de financer des services de conseil et d'assistance juridique et de une structure d'habitat communautaire dans un vieux quartier rénové de Duisburg : les travaux sont déjà très avancés, et 200 ou 300 jeunes turcs et allemands vont pouvoir en profiter bientôt. Les deux tiers des revenus de la vente de « Tête de Turc », des conférences qu'il donne un peu partout et du film qui sera réalisé à partir des documents vidéo qu'il a tournés alimenteront les caisses de ce fonds.

Propos recueillis par J.Y. HUCHET

ON LES JETTE OU ON LES GARDE QUATRE MILLIONS ET DEMI DE « GASTARBEITER »

■ Au nombre de un million et demi aujourd'hui, les Turcs représentent le tiers de la population immigrée en RFA. Ils étaient venus confiants en 1961, à la suite d'un accord avec la Turquie, mais ils ont perdu toute illusion aujourd'hui. Travailleurs devenus indésirables, ils se heurtent à la xénophobie et à la menace de l'expulsion.

Des Turcs, des Grecs, des Yougoslaves, des Italiens, des Espagnols et quelques autres : quatre millions et demi de « Gastarbeiter », travailleurs « invités », et leurs familles. Selon le ministère fédéral de l'intérieur, qui avait commandé un sondage en 1984 à ce sujet, 29% seulement d'entre eux estiment ne pas avoir eu de difficultés particulières depuis leur installation, du fait de l'hostilité des citoyens allemands. Autrement dit, une écrasante majorité d'entre eux se sont heurtés un jour à la xénophobie, pour rester dans la litote, des graffitis « Ausländer raus » (étrangers dehors) aux blagues racistes, en passant par les discriminations à l'embauche ou le mépris glacial d'un garçon de café qui refuse de servir le verre commandé.

Les plus malheureux, dans l'histoire, sont aussi les plus nombreux : les Turcs. Ils représentent pratiquement le tiers de la population immigrée, et ils sont sans aucun doute les plus mal assimilés. « Le racisme antiturc est celui qui est le plus virulent en RFA », explique Dieter Welke, germaniste enseignant en France. C'est logique, dans la mesure où le problème turc est un problème réel. Les différences de culture et de religion, parfois empoisonnées en plus par l'intégrisme, rendent une symbiose entre Turcs et Allemands particulièrement délicate ».

Les Turcs pourtant, ont cru longtemps que tout allait bien se passer, quand l'économie alle-



mande, en plein développement est venue les chercher. A partir de 1961, très exactement, à la suite d'un accord international entre la Turquie et la RFA. Un accord « noble », qui n'avait rien à voir avec les séquelles d'un colonialisme qui a fourni les gros bataillons de l'immigration française ou britannique. Naïfs et bourrés d'un sentiment de relative égalité, entre membres de deux anciens empires, on pouvait s'entendre, les Turcs se sont vite heurtés aux dures réalités de la vie et du travail en Allemagne. Ils n'ont pu se bercer d'illusions que jusqu'en 1973 et jusqu'au premier choc pétrolier : comme les autres immigrés européens, ils se sont alors très vite rendus compte qu'ils étaient des travailleurs « klee-nex ». Bons à jeter après usage.

Dès 1974, le coup d'arrêt à l'immigration a été extrêmement

brutal. Le nombre des travailleurs immigrés a baissé d'un tiers entre 1974 et 1979 en RFA, mais la population immigrée Turque a recommencé à augmenter à partir de 1979 : grâce à de timides mesures permettant un regroupement familial, mais surtout à cause des militaires qui avaient pris le pouvoir à Ankara en déclenchant une vraie terreur politique. Les Turcs étaient un million en 1979, ils sont aujourd'hui un million et demi.

INDESIRABLES

La politique suivie par les autorités Ouest-Allemandes, par les sociaux-démocrates jusqu'en 1983, puis les chrétiens-démocrates, avec beaucoup plus de conviction, était pourtant très claire : réduire, ou au moins stabiliser la population turque. Et pour cela, tous les

moyens ont été bons : la loi allemande qui régit le séjour des étrangers (1965) est nettement inspirée d'une ordonnance nazie (Ausländer Polizei Verordnung, 1942) et les place en fait sous le contrôle du ministère de l'Intérieur, fédéral ou du Land. Elle laisse la police parfaitement libre d'apprécier leur situation. Si leur présence « porte préjudice aux intérêts de la République Fédérale », ils sont expulsables sur simple décision administrative, après une éventuelle détention, toujours si la police le juge nécessaire : le recours en justice n'est pas suspensif de la décision. Lorsque l'on sait qu'un simple tapage nocturne gentiment dénoncé par des voisins allemands peut être un préjudice, la situation des immigrés apparaît très aléatoire...

Il y a évidemment des méthodes plus « douces » que les expulsions. Le regroupement familial, par exemple, est sévèrement contingenté : il faut savoir l'allemand, justifier d'un domicile assez grand (donc cher), être titulaire d'un permis de travail, résider depuis plus de cinq ans en RFA et prouver le cas échéant que les enfants se soumettront à l'obligation scolaire, pour pouvoir accueillir sa famille. Dans un autre registre, les visas parfois nécessaires aux immigrés sont distillés au compte-gouttes par les consulats, et le système des primes au retour a été largement généralisé. Le tarif : 10 500 DM (32 000 FF), et 1 500 DM par enfant à charge. Juste de quoi graisser la patte des douaniers turcs, pour éviter les taxes mirobolantes sur les produits importés... 300 000 immigrés ont néanmoins profité de cette mesure depuis sa mise en application.

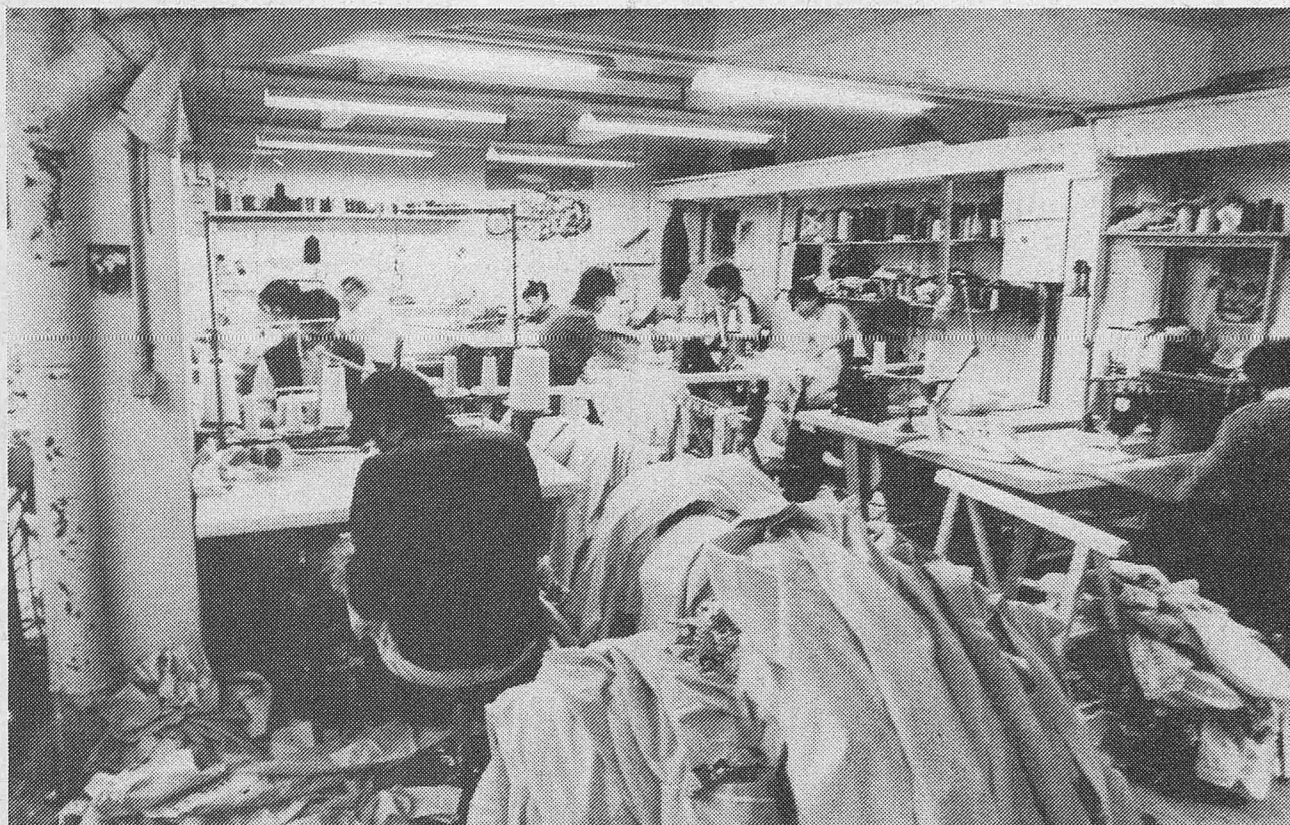
« Du coup, les Turcs, comme d'autres immigrés, ont le sentiment justifié d'être indésirables, estime Dieter Welke. Pourtant, bon nombre d'entre eux ont tout de même envie de s'installer définitivement en RFA. Notamment ceux de la seconde génération. Ce sera dur, mais il y a tout de même quelques motifs d'espoir. La culture, par exemple : une vraie culture immigrée commence à se développer. La littérature turque est florissante, notamment, et elle part à la rencontre de l'Allemagne. On imagine mal les allemands d'il y a dix ans lisant le poète turc Aras Oren... C'est sans doute de là que viendra le salut ! »

J.Y.H

LES TURCS EN FRANCE

MY TAYLOR IS TURKISH

■ La majorité des Turcs à Paris travaillent dans la confection. Un secteur où la seule règle, c'est justement l'absence de règles et l'illégalité.



A Paris, la Turquie c'est la porte à côté. La Porte Saint-Denis, très exactement. Il suffit de remonter le Faubourg, de flâner rue de l'Echiquier ou rue d'Enghien pour voir fleurir les cafés, les agences de voyage, les fast-food même à la Turquie. Entre eux, ceux de l'autre côté du Bosphore échoués aux rives de la Seine, appellent parfois ces quelques rues « Aksaray », du nom d'un quartier populaire d'Istanbul. Aksaray pour l'animation des trottoirs, mais aussi pour ces arrière-cours industrielles qui regorgent de petits ateliers. Ici, on taille, on coud, on pique. Pour peu qu'on tende l'oreille, les machines à coudre cliquent jusqu'à des heures avancées de la nuit.

« Sur les 40 000 Turcs environ qui vivent à Paris ou dans sa région, les deux tiers travaillent dans la confection » estime Necati

Oktan, responsable des travailleurs turcs à la CFDT. La plupart possèdent à présent des papiers en règle, depuis les grèves de la faim et manifestations qui leur ont valu d'être régularisés en 1980 par Lionel Stoléru et en 1981 lors de l'opération organisée par les socialistes. « Mais attention, les conditions de travail n'ont pas changé », assure Necati Oktan. En pleine saison (de février-mars à septembre-octobre), les journées de travail comptent 13 heures, parfois plus. Et le travail au noir subsiste : une fiche de paie peut recouvrir plusieurs salariés et surtout ne correspondre en rien aux salaires versés. Si le SMIC y figure, le travail est en fait payé à la pièce : 5 à 10 F pour un chemisier, 5 à 35 F pour une robe, 80 à 120 F pour un manteau. Un mécanicien (la qualification la plus recherchée) peut se faire 8 à

10 000 F par mois en pleine saison, mais ne touchera rien en saison morte. Un repasseur ou un surjeteur arrive à 6 000 francs en saison.

Situées au départ dans le Sentier, les ateliers ont aujourd'hui essaimé dans tout Paris et sa banlieue. Mais, que ce soit dans le XX^e arrondissement, ou à Sainte-Geneviève-sous-Bois, ils gardent la même organisation. Moins d'une dizaine d'employés, un « patron » qui possède les machines et paie le loyer. Il va chercher auprès du grossiste les vêtements en « pièces détachées », que l'atelier n'aura qu'à monter.

Rue d'Hauteville, X^e arrondissement, il fait sombre au fin fond des immeubles. Au rez-de-chaussée, sept personnes travaillent dans une pièce carrée de 8 à 10 m². Une mini-cassette est posée sur la fenêtre, mais la musique ne couvre pas

le bruit des machines. Un homme découpe une doublure de de blouson sur un carton, par terre. Derrière leurs machines, les mécaniciens ont des gestes précis, rapides, sûrs. Leurs bras sont recouverts de demi-manches de tissu noir, certains portent un tablier. Dans un coin, deux repasseurs font machinalement claquer leur pattemouille. Pour Ramazan, 30 ans, les journées passent ainsi, monotones et laborieuses, depuis six mois. Il a travaillé deux ans en Allemagne, clandestin sur des chantiers. Rentré en Turquie, il ne trouve pas d'emploi et repart pour la France, via l'Italie. Il passe la frontière à pied, au-dessus de Menton. Des amis lui ont trouvé cette place à Paris. Pour tout papier, il a un récépissé de demande pour le statut de réfugié politique. Ramzan ne parle pas un mot de français et limite au maximum ses déplacements, du foyer de banlieue où il habite à son atelier. A midi, il avale un hamburger, le soir, il se fait cuire un plat de riz. Sa femme est restée en Turquie, ils n'ont pas d'enfants. Il lui envoie, de temps à autre, un peu d'argent. Il dit gagner 3 800 francs par mois, dépense 700 francs pour son loyer et 50 francs par jour pour sa nourriture. Pour tout loisir, il va parfois au café, mais de toute façon, il n'en a guère le temps : il travaille 14 heures par jour.

Des Ramazan, il y en a plein les ateliers. Au bout de quelques années, avec leurs économies, certains ouvrent leur propre entreprise. Comme Saïd. Il n'a que deux ans de plus que Ramazan mais en a passé huit en France. Ce petit homme volubile, blouson de cuir et faux rubis au doigt, est sorti des rangs de l'extrême-gauche turque, où il a longtemps milité, pour s'inscrire au registre du commerce, comme gérant d'une petite société. De confection, bien sûr. Il vient de liquider un atelier pour en ouvrir un autre, plus grand, avec un associé. Il refuse que l'on donne l'adresse et ne veut pas être photographié. Dans le secteur, les entreprises vivent huit mois en moyenne. Pratique : on « oublie » de régler les cotisations sociales et une fois terminée la saison, on met la clef sous la porte en empochant les bénéfices.

S'il reconnaît qu'il gagne bien sa vie, Saïd assure qu'il travaille autant que ses employés. Dans sa

STATISTIQUEMENT

150 000 PERSONNES

■ Ils sont officiellement 150 000 en France, d'origine plutôt rurale, ils cousent, battissent et font la cuisine ; hasard ou pas les réfugiés politiques ne sont pas comptabilisés.

4-L fourgonnette bleue, il lui arrive d'aller chercher des commandes à 11 heures du soir. « *Le vrai exploitateur, c'est le grossiste* », dit-il. Saïd emploie 13 personnes, dont sa femme. Il a gardé ses machines, qu'il paie à crédit (7 400 francs sur sept mois pour la plus simple, une machine plate). La mise de fonds pour ouvrir un atelier se résume au loyer (autour de 4 000 francs par mois), et au pas de porte pour la reprise d'un bail commercial (20 à 25 000 francs). La main d'œuvre ne coûte pas grand chose : sur 12 francs versés par le grossiste pour un pantalon d'été, 5 vont au mécanicien, 1 franc au repasseur, le reste au patron de l'atelier. Le même pantalon sera revendu 55 francs hors taxes aux commerçants.

LEGALEMENT ON GAGNE RIEN

En ce moment, la saison bat son plein et l'atelier livre jusqu'à 1 000 pantalons par jour. Ce qui veut dire pour les employés plus de 13 heures, sans s'asseoir pour les repasseurs, de la poussière plein les yeux et les narines. Saïd avoue un chiffre d'affaires de 150 à 200 000 francs par mois. « *Dis plutôt 400 000 francs !* » se moque un de ses amis. Saïd est au moins honnête sur un point : « *Si on travaille légalement, on ne gagne rien. Je donne 5 à 6 fiches de paie, selon les mois, pour mes 13 employés. C'est qu'il faut compter 60% de charges en plus lorsqu'on fait un bulletin de salaire !* ». Alors on s'arrange : les fiches de paie sont attribuées à ceux qui en ont le plus besoin, qui ont des enfants par exemple.

L'illégalité se trouve aussi, bien sûr, du côté du grossiste : plutôt que de payer plus de 18% de TVA sur ses commandes à l'atelier, celui-ci préfère régler les factures en liquide, au moins pour partie. Mais le grossiste retient alors 3% de la somme. Saïd s'y retrouve quand même : « *Je peux payer tout de suite mes ouvriers, et c'est moins gênant que de passer par la banque* ». Euphémisme...

Laurence chabert



Les Turcs constituent la septième communauté immigrée en France par importance. les premiers accords de main d'œuvre entre les deux pays datent de 1965 et les Turcs n'ont vraiment commencé à arriver qu'après la fermeture, au début des années 70, de ses frontières par l'Allemagne, un peu avant la France. D'environ 8 000 en 1970, ils passent à plus de 45 000 en 1973, puis leur nombre progresse régulièrement, franchit le cap des 100 000 en 1980, pour s'établir à 144 531 en 1983, selon les chiffres du ministère de l'Intérieur.

Les réfugiés politiques, qui ont afflué après le coup d'Etat mili-

taire de 1980, ne sont pas comptabilisés dans ces statistiques. Il sont un peu plus de 4 400, selon les chiffres officiels. Bien davantage en fait, car beaucoup ont déposé un dossier et vivent en France, en attendant une réponse, munis d'un récépissé. Au total, selon plusieurs estimations, les Turcs atteignent aujourd'hui en France le nombre de 150 à 160 000.

Ils sont surtout implantés dans trois régions : Alsace-Lorraine d'abord puis Rhône-Alpes, région parisienne enfin. Les Turcs vivant en France viennent souvent des régions les plus rurales, contrairement à l'Allemagne. Un rapport de l'Agence pour le développe-

ment des relations interculturelles (ADRI), montre que 16 % des Turcs de France viennent de la partie la plus peuplée et industrialisée de la Turquie (régions de l'ouest égéen, Nord-Ouest), contre 45 % des Turcs d'Allemagne. En revanche, 60 % des Turcs de France viennent des régions les plus rurales (Anatolie Centrale, certaines parties de l'Est), contre 23 % en Allemagne.

Les Turcs de France travaillent plutôt dans la confection, le bâtiment, la fonderie et les industries automobiles et agro-alimentaires. Bien qu'alphabétisés dans leur longue pour la plupart (c'était une des conditions mises par le Bulma Kurumu, l'office turc de l'emploi, pour délivrer les documents pour émigrer), ils parlent souvent mal le français, surtout les plus âgés. Mais pour les jeunes, scolarisés en France, la langue ne constitue plus un problème. Et les moins de 20 ans comptent pour plus de la moitié des Turcs de France.

Très nombreux à être mariés, les Turcs viennent en tête de toutes les immigrations en France pour le nombre moyen de personne par famille (3,6 en 1981 contre 2,35 pour les Marocains et 2,28 pour les Algériens), selon l'INSEE. Et 45 % des Turcs ont au moins trois enfants de 0 à 16 ans, contre 30 % pour les Algériens et les Marocains et 25 % pour les tunisiens. Enfin, 71 % des Turcs ont au moins un enfant contre 69 % chez les Portugais et 55 % chez les Magrébins.

Les femmes turques en France sont peu nombreuses à travailler, selon l'ADRI, contrairement à leurs compatriotes de RFA. Mais à Paris notamment, le développement du travail à domicile dans la confection entraîne de profonds changements pour elles.

L.C.

A L'AFFICHE CETTE SEMAINE

ILS ONT LA BARAKA

JOHN NGUGI PLUS RAPIDE QUE TOUS

John Ngugi un jeune Kényan de 19 ans vient de remporter la 14^e édition des championnats du monde de cross-country qui se couraient dans la région de Neuchâtel en Suisse. Jusque là inconnu des pelotons internationaux, Ngugi a surpris tout son monde en s'imposant facilement au terme d'une course superbe. Il a bouclé les 12 km de parcours en 35 minutes 32 secondes et 9 dixièmes.

Parti seul en tête dès le troisième kilomètre de course, il a compté jusqu'à 150 mètres d'avance sur ses concurrents avant d'être rejoint momentanément par l'Éthiopien Abebe Mekomen qu'il a finalement lâché à 400 mètres de l'arrivée. Les Africains ont ravi les trois premières places du podium et les Kényans sortent grands triomphateurs de ces championnats du monde de cross-country puisque derrière Mekomen, Kiptum termine troisième et Pau Kipkoech cinquième. Thierry Watrice le premier français à franchir la ligne d'arrivée prend la onzième place.



Vidéo- Migration

Vous voulez un petit beur (re). Allez, vous prendrez bien un petit beur (re) ! « demande Farid brandissant un paquet de biscuits, aux promeneurs qui passent devant la Chambre des députés... C'est par ce clin d'œil à la présence sur les listes électorales de jeunes « Franco-maghrébins que commence « Vidéo-news », magazine réalisé par l'agence Im'média. Créée en 1983 par des jeunes issus de l'immigration, elle publie un bulletin trimestriel, réalise et diffuse photos et vidéos. Sélectionnée avec 50 projets (sur 500 au départ), par le Carrefour International de la Communication et la DATAR pour l'opération « TV locale », cette vidéo de 52 minutes a été présentée au public et aux professionnels de l'audiovisuel, début mars à la Défense.

Au sommaire : Les Beurs face aux urnes, Boxe Thai : portrait de Kouider, l'après transit, les ballets Jazz-Art, et un court métrage : « Drôle d'Oiseau ». Le précédent « vidéo-news » avait lui aussi été remarqué. A Lyon, en février dernier, l'agence a reçu le second prix de la vidéo, lors du festival du court métrage « Caméras Plurielles ».

Autre succès pour Im'Média : un film de trente cinq minutes consacré aux mères de familles dont les enfants ont été victimes de crimes racistes, diffusé à une heure de grande écoute sur une chaîne de télévision anglaise privée, Channel 4, en septembre dernier. Le pari de l'agence, réussir à produire tous les trois mois un magazine. A eux de savoir, maintenant, s'il veulent toucher au delà du cercle militant, un public plus large. La cassette sera présentée le 5 avril à Gennevilliers, lors d'une soirée organisée par l'ASTI, et du 12 au 26 avril à la maison des Agnettes.

Pour tout renseignement, Im'média, 164, rue Saint Maur, 75011 PARIS. Tél : 43.38.47.30.

Virginie BARRE

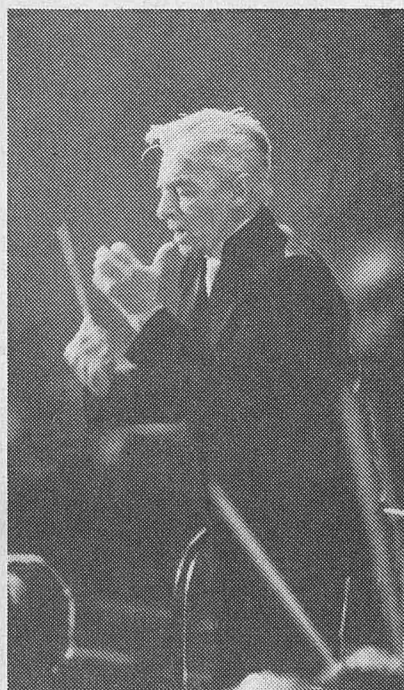
KARAJAN POUR LA POSTERITE !

Né à Salzbourg en 1908, Herbert Von Karajan qui aura 78 ans le 5 avril prochain, commence à crouler sous le poids des ans et des honneurs. Le maestro autrichien vient successivement d'obtenir le Diapason d'Or de RTL de la meilleure direction d'orchestre pour la sixième symphonie de Beethoven « La pastorale » et l'Orphée de l'académie nationale du disque lyrique pour son requiem de Verdi et son requiem de Brahms réalisés avec le concours de l'Orchestre Philharmonique de Vienne et des Wiener Singverein.

C'est à Vienne, en 1928 que Herbert Von Karajan commence sa monumentale carrière de Chef d'orchestre. Nommé à vie chef

permanent de l'Orchestre Philharmonique de Berlin, il assure par ailleurs la direction artistique du festival de Salzbourg, sans doute le plus prestigieux des festivals de musique classique dans le monde.

Herbert Von Karajan, qu'on dit, de l'avis général, être le plus grand chef d'orchestre vivant, s'intéresse aussi au film musical et réalise des opéras filmés et des œuvres en vidéo-disques. Véritable star de la musique classique, sa renommée dépasse largement le cercle des mélomanes. A 78 ans, Karajan vient d'enregistrer l'intégrale des neuf symphonies de Beethoven pour la quatrième fois et sans doute pour la postérité.



LES STONES SONT DE RETOUR

■ **Un nouvel album : « Dirty Work ».**
Et un retour aux racines du blues et du rock.



D.R.

Pourquoi les Rolling Stones, vingt et ans après *I can't get no satisfaction*, roulent-ils toujours ? « Parce que nous sommes toujours présents, répond Keith, toujours prêts pour jouer et je crois que nous avons encore beaucoup à offrir. Et si aucun autre groupe n'a tenu le coup aussi longtemps, c'est parce que personne n'a su garder son public aussi longtemps. Nous n'avons jamais que l'âge de notre public et nous irons au paradis avec lui... ». Et la dernière étape pour aller au ciel avec le plus grand groupe de rock du monde s'appelle « Dirty Work » (Sale Boulot), un album qui marque le retour au premier plan de l'ange noir, le guitariste du groupe, Keith Richards.

Pendant que Mick était occupé à faire du jogging, un médiocre album solo et un duo sympathique de folles avec Bowie, le temps d'une reprise puisée dans le fabuleux réservoir de hits de Motown, Keith allait filer un coup de riff

légendaire chez quelques copains, en invitait d'autres pour le nouvel album des Stones et jouait contre la faim et l'apartheid. Il s'offre un break (pause) pendant l'enregistrement de « Dirty Work » pour jouer acoustiquement, avec Dylan et son vieux pote Ron Wood au Live Aid de Philadelphie, et nous sort un blues dépouillé et tout aussi acoustique, toujours avec Ron Wood et cette fois Bono (U2) au chant pour l'album « Sun City ».

Que ce soit donc avec les Stones ou ailleurs, Ron Wood est devenu le complice de Keith, et ils s'en donnent à cœur joie pour remplir de guitares « Dirty Work ». Pendant que Mick Jagger fait les couvertures de Paris Match et de VSD, Keith continue à faire battre le cœur des fans et garde intacte l'image « noire » du groupe. Noire comme le flingue qu'il porte sur lui quand il voyage, noire comme ses histoires de dope qui lui ont fait changer de sang

dans une clinique en Suisse. Il n'en fait pas toute une histoire, ne donne de conseils à personne, mais précise tout de même que l'héroïne est une belle saloperie. Noire comme Bobby Womack et Jimmy Cliff, noire comme le blues de Tom Waits, trois invités de « Dirty Work ». Et enfin noire comme sait si bien l'être la musique des Stones. Le premier 45 T extrait de l'album l'annonce d'emblée : « Harlem Shuffle » est une reprise d'un morceau soul composé en 1963 par Relf et Nelson. « Back to Zero », bourré de grooves funkys, évoque la chaleur moite de la jungle. Il permet à Jagger de faire le fauve avec sa voix et s'offre quelques cuivres, trop courts, sur la fin. Noire comme la deuxième reprise du disque, le reggae dub « Too Rude », composé par Roberts et chanté par Keith. Un Keith vraiment à l'honneur, puisqu'il chante aussi la ballade « Sleep Tonight ».

« Dirty Work » marquera donc un retour des Stones à leur meilleure veine inspiratrice, à leurs racines rock et blues. « One Hit (to the body) » pour le rock et « Winning Ugly » pour le blues étant choisis comme les deux prochains simples. Et si Keith se reconnaît une filiation avec le rock US, ce n'est certainement pas avec celui qui est avachi et édulcoré des stations FM, ni avec les stars fadases de MTV. A la limite Bruce Springsteen, faute de mieux.

Ses idoles, c'est parmi James Brown, Joe Tex, Solomon Burke, Otis Redding, Curtis Mayfield, Sam Cooke et Bobby Womack qu'on les trouve. Quand il rentre en studio, il n'a rien de prêt, rien d'écrit. Il sort sa gratte, et les autres le suivent ou pas. Les morceaux se créent petit à petit, en répétant, en improvisant. Et s'il faut quarante ans pour faire le prochain disque, ils prendront quarante ans. Les Stones peuvent bien s'offrir ce luxe. Avec la voix chaude de Mick, les riffs cinglants de Keith, les jolis soli de Ronnie, la basse tranquille de Bill et la batterie précise de Charlie. Mais on ne trouvera plus Ian Stewart, à qui cet album est dédié, et qui vient de mourir d'un « arrêt du cœur » après vingt cinq ans de boogie-woogie en leur compagnie.

KEVIN

The Rolling Stones : Dirty Work (album CBS 86321)

●Capitol-EMI rééditent les albums de Nat King Cole, un très grand pianiste et compositeur qui a inspiré une foule de musiciens. Les trois derniers parus sont « After Midnight », avec cinq inédits, « Just One Of Those Things » avec de célèbres ballades et « Love Is The Thing » qui contient son plus grand succès, « Stardust ».

●Après avoir enregistré un disque pour la recherche contre l'AIDS (SIDA), Dionne Warwick en prépare un autre contre le SIDA, une maladie mortelle qui touche les enfants. La chanson pourrait s'appeler « Promise of Life », et c'est le maire d'Atlanta, Andrew Young, l'ex-ambassadeur de Jimmy Carter aux Nations Unies, qui a contacté Dionne pour cette bonne action.

●La sortie du nouvel album de James Brown devrait coïncider avec sa tournée en France (fin avril). Son groupe, que dirige Danny Ray, se compose de Martha High (vocaux), Tony Jones (guitare solo), Ronny Laster (guitare rythmique), Jimmy Lee Moore (guitare basse), Tony Cook et Arthur Dickson (batteries), John Griggs (congas/percussions), Charles Sherrell (claviers), Larry Moore (synthétiseurs), S. Clair Pinckney (ténor sax), Maceo Parker J. (alto sax), Joe Collier et Georges Dickerson (trompettes).

●Howard Hewett, le leader du groupe Shalamar, s'est fait arrêter avec sa fiancée en possession d'un kilo de cocaïne à Miami. Difficile de faire passer ça pour sa consommation personnelle... Ike Turner, l'ex-époux de Tina, s'est lui aussi fait arrêter, une fois de plus, et pour les mêmes raisons que Hewett, à West L.A.

●Withney Houston chante sur le dernier tube de Teddy Pendergrass, « Hold Me » sans même avoir son nom sur la pochette ! Par contre, il est bien précisé que c'est elle qui chante en duo « If you say my eyes are beautiful » avec Germaine Jackson sur l'album « Precious moments » du frère de Michael.

●Le triple album de Jacques Higelin à Bercy, qui est sorti le 28/03, est annoncé avec une qualité d'enregistrement exceptionnelle, une présentation efficace et un prix très attractif. C'était une publicité gratuite offerte par Baraka, l'hebdo qui vous porte chance.

●Le retour triomphal du groupe reggae Burning Spear sur scène a été entaché par la mort d'un de leurs fans. Il s'agit d'un jeune homme de vingt-trois ans qui a été retrouvé ensanglanté et gisant contre un mur à quelques centaines de mètres du lieu du concert. Scotland Yard a passé une annonce dans la presse musicale anglaise pour trouver d'éventuels témoins de l'agression.

Madonna a donné une conférence de presse, en compagnie de l'ex-Beatles Georges Harrison, dans un hôtel luxueux de Londres. La jeune mariée a précisé que son nouveau film « Shanghai Surprise » ne contient pas de scènes dénudées et que son prochain album, « Live to tell », sortira en juin si tout va bien.

●Le disque pour l'Ethiopie enregistré par les chanteurs français sous l'impulsion de Valérie Lagrange et Renaud s'est vendu à 2 millions d'exemplaires pulvérisant le record des ventes des maxi 45 t en France. Cette vente a permis de récolter 21 millions de francs. La répartition des gains s'est faite de la façon suivante : Médecins Sans Frontières (17 330 000 F), Action Internationale contre la faim (3 millions), Enfants du Soleil (386 646 F), un orphelinat d'Addis Abbeba (240 000 F), l'association d'amitié France-Mauritanie (80 000 F).

●Les membres du groupe Téléphone viennent de décider de prendre une année sabbatique pour permettre à chacun d'entre eux de poursuivre ses propres activités. Jean-Louis Aubert, le guitariste-chanteur et le guitariste Louis Bertignac préparent chacun un album solo. Richard Kolinka, le batteur, se consacre notamment à « Kod », la maison de disques qu'il a fondée. Quant à Corinne Marienneau, la bassiste, elle fait ses débuts d'actrice dans « Moi vouloir toi », le film de Patrick Dewolf, aux côtés de Gérard Lanvin et Jennifer.

●Yves Duteil qui vient de fêter son 40^e disque d'or, s'est vu par ailleurs attribuer un « Edison » qui est l'équivalent français des « Victoires de la musique ». Yves Duteil annonce qu'il fera sa rentrée parisienne en mars 1987 au cirque d'hiver, où il se produira pendant quatre semaines dans un tout nouveau spectacle. En attendant, il donnera plusieurs concerts en province après son passage à Bourges le 3 avril. Il sera le 4 à Parthenay, le 18 au Mans, le 19 à

Mortagne, le 23 à Annonay, le 24 à Auxonne, le 25 à Chalon sur Saône, le 26 à Oyonnax et le 27 à Saint Avold.

●Les premiers « Osc'Hard » qui distinguent les meilleurs chanteurs et groupes de hard rock, français et étrangers, viennent d'être remis à Paris. Iron Maiden chez les anglo-saxons et Vulcain pour les français sont les principaux vainqueurs.

●Prince a financé une vidéo de 30 000 dollars qui a été tournée pour l'anniversaire de Martin Luther King Jr. ; Withney Houston, Kool and the Gang, Stephanie Mills et Run DMC y ont participé. Après les Canadiens et les Hard-Rockers, c'est au tour des musiciens de Jazz de faire un « Jazz Aid » principalement pour les américains qui ont faim. Dizzy Gillespie, Sarah Vaughan, Stanley Clark et Freelight étaient sur scène.



DR

●C'est sous le pseudonyme de Christopher que Prince a écrit une chanson intitulée « Manick Monday » pour un groupe de rock féminin qui fait sensation, les Bangles. (N° 2 en Angleterre).

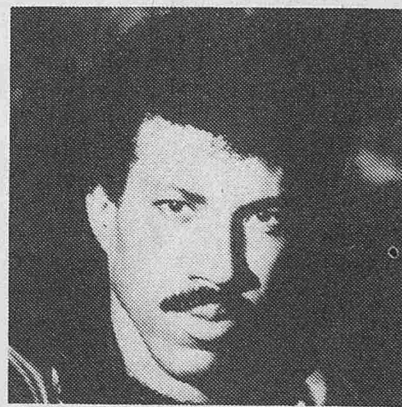
●Il semblerait que la GO-GO Music de Washington ne se répandra pas dans tous les USA et encore moins en Europe. En effet, le premier groupe GO-GO qui ait signé un contrat avec Island Record, Trouble Funk, serait dissous. La GO-GO Music, aussi populaire à Washington que les rappeurs à New York, était censée apporter un sang neuf au funk. Le phénomène restera donc probablement local.

LIONEL RICHIE: « TIMING ET FEELING »

Lionel Richie vient d'obtenir l'Oscar de la meilleure chanson de film pour « Say you, say me », thème principal de « Soleil de nuit » - en anglais « White nights » - de Taylor Hackford sorti en France au début de l'année. Transfuge du groupe « The Commodores » qu'il a contribué à créer dans les années soixante-dix, Lionel Richie est déjà au top de la musique noire américaine avec les Commodores quand il décide d'entreprendre une carrière solo en 1981. Il enregistre plusieurs succès importants notamment pour « Endless love » qu'il a écrit pour le film de Franco Zeffirelli et qu'il interprète avec Diana Ross. En 1984, son deuxième disque solo « Can't slow down » a été élu « album de l'année » avec plus de 12 millions d'exemplaires vendus dans les seuls USA.

Alliant avec subtilité l'esprit de la ballade et l'efficacité de la musique des boîtes de nuit, le musicien complet qu'est Lionel Richie trouve visiblement autant de plaisir à chanter qu'à écrire ses chansons et à composer ses musiques. Après avoir été choisi pour la clôture des Jeux Olympiques en 1984, son tube « All night long » est resté gravé dans toutes les mémoires. Et depuis « Timing » et « Feeling » sont, pour tous, les maîtres mots qui reviennent pour qualifier sa musique.

Agé de 37 ans, Lionel Richie également co-auteur avec Michael Jackson de l'hymne « USA For Africa » qu'il a interprété avec toutes les autres grandes stars américaines, semble encore promettre sur le plan musical. Il y a fort à parier que cet Oscar de la meilleure chanson de film va ouvrir de nouvelles perspectives professionnelles à Richie. Mais pourvu qu'il continue à créer pour notre plaisir !



DR

ROMANCE AFRO-DANOISE

« OUT OF AFRICA »

■ Inspiré de la vie de Karen Blixen, la romancière danoise, et notamment de son livre « La ferme africaine », « Out of Africa » le dernier film de Sydney Pollack, arrive en France, auréolé de sept oscars hollywoodiens.

Dans « Out of Africa », l'envoûtement commence avec une voix off émue, à la fois pleine de regret et de fierté : « J'avais une ferme en Afrique ». C'est celle de Karen Dineser, une jeune danoise, qui décide un beau jour d'aller s'installer en Afrique ; sans oublier d'enmener avec elle sa porcelaine... Elle va retrouver à Nairobi son futur mari, le baron Bror Von Blixen (Klaus-Maria Brandauer), bien décidé à échanger sa fortune contre un titre de baronne. Ce mariage on ne peut plus *arrangeant* finit pourtant par devenir sérieux à ses yeux.

Le romantisme de la jeune femme est tel qu'elle finit par tomber amoureuse de ce pseudo-mari. Seulement, le baron est trop souvent à la chasse ; aussi finira-t-elle bon gré mal gré par s'accommoder de sa nouvelle solitude. Elle fera don de toute sa passion à la ferme, à ses terres, et donnera son affection aux indigènes qui le lui rendent bien. Soignant les uns, donnant du travail aux autres, Karen soutiendra les somalis jusqu'à leur donner la possibilité d'apprendre à lire et à écrire.

Karen aurait aimé avoir des enfants. Cela ne sera pas possi-

ble : une maladie contractée auprès de son mari la rendra stérile. Alors rien ne compte plus pour Karen, sinon sa ferme, ses amis Kikuyus et surtout... Denys Finch Hatton (Robert Redford), qu'elle va aimer passionnément sans retenue aucune.

Denys est indépendant, partisan d'une liberté sans limites. Grand chasseur, il sillonne l'Afrique, en connaît les moindres contours. Il va initier Karen à la beauté sauvage de ce continent, lui apprendre à aimer davantage cette terre envoûtante, mystérieuse. Denys est amoureux des grands espaces ;

Karen aimerait le retenir auprès d'elle mais en vain : seul leur amour commun de l'Afrique les unit réellement.

On retrouve dans « Out of Africa » tous les thèmes abordés dans la carrière de Sydney Pollack : la passion, la noblesse des sentiments, le déchirement des êtres dépassés par leur destinée (*On achève bien les chevaux*), et particulièrement l'hymne à la nature (*Jeremiah Johnson*). Sydney Pollack aime la terre africaine : il la filme avec amour et joie. Grâce à lui, le moindre personnage, le moindre paysage, le moindre animal recouvre pureté et dignité.

Bien des thèmes abordés dans « Out of Africa » rappellent l'inoubliable « *Autant en emporte le vent* » de Victor Fleming : la déception sentimentale, le mariage de raison, la guerre qui éclate et surtout le sacrifice, d'une femme pour sa terre.

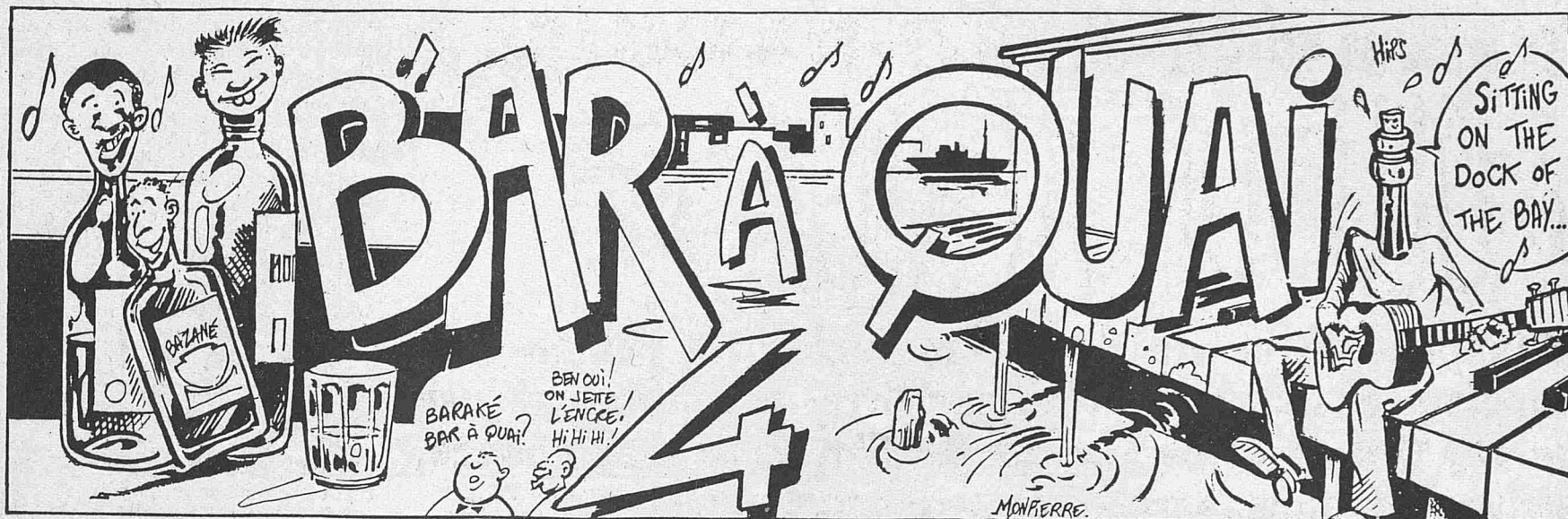
Tout au long de son œuvre, Sydney Pollack privilégie les sentiments, s'attarde sur des regards, des silences qui en disent long. Le couple inattendu Meryl Streep-Robert Redford surprend par tant d'authenticité. L'interprétation des acteurs s'est parfaite : Meryl Streep est une Karen attachante, émouvante à souhait ; Robert Redford en chasseur de fauves est magnifique ; son jeu est plein de subtilités, de nuances, il nous prouve encore une fois l'immensité de son talent. On notera également la performance de Klaus-Maria Brandauer. Les dialogues de Kurt Luedtke sont d'une intelligence et d'un humour exceptionnels. La musique de Mozart, celle de John Barry se fondent merveilleusement dans le décor... Pourquoi se le cacher ? « Out of Africa » c'est bien la perfection. Et la fin grandiose, pathétique, où Karen fait ses adieux à l'Afrique, nous laisse la larme à l'œil et nous fait penser que ce film-là est bien un chef d'œuvre.

Neila CHEKKAT



D. R.

Réalisation : Sydney Pollack ; **scénario :** Kurt Luedtke d'après l'œuvre de Karen Blixen ; **image :** David Watkin ; **montage :** Frédéric et William Steinkamp, Pembroke Herring et Sheldon Kahn ; **musique :** John Barry ; **interprètes :** Meryl Streep, Robert Redford, Klaus Maria Brandauer, Michael Kitchen, Malick Bowens.



PAQUETS-CADEAUX



LOTHAR

pote de

MANDRAKE



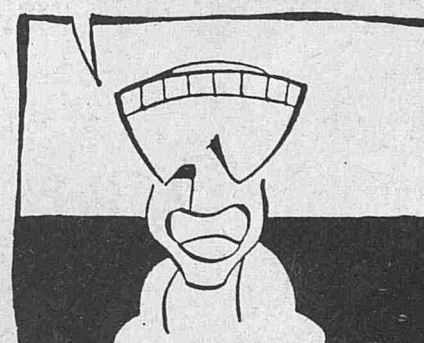
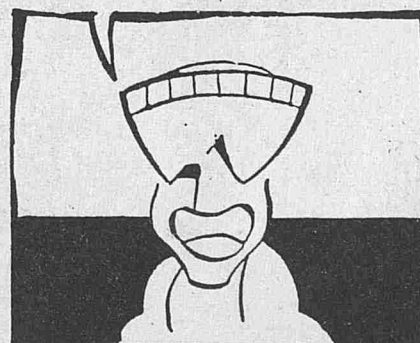
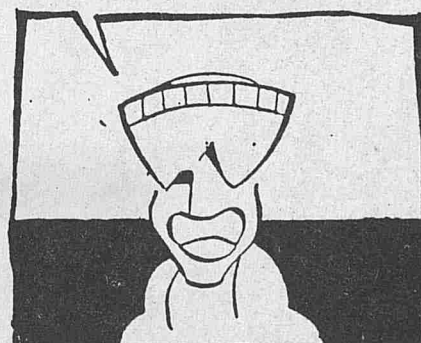
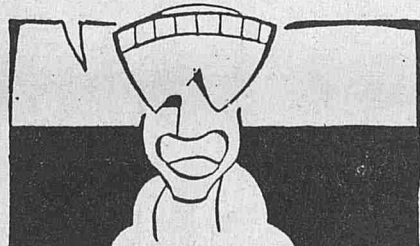
ABDULAH raconte vos blagues racistes

M^r DJEHICHE AÏSSA
94260 - FRESNES
IL NOUS A ENVOYÉ UNE
PETINETTE. IL A GAGNÉ
300 F.

AU FRONT NATIONAL,
LA DEVISE C'EST :

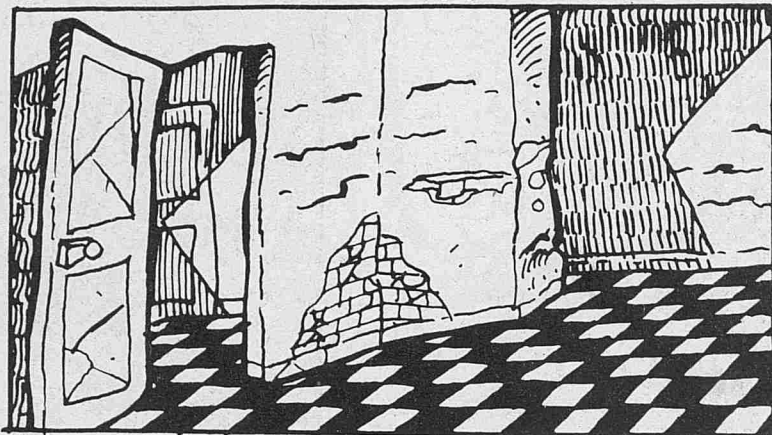
UN ARABE A L'EAU, C'EST
LA POLLUTION...

TOUS LES ARABES A
L'EAU C'EST LA SOLUTION!

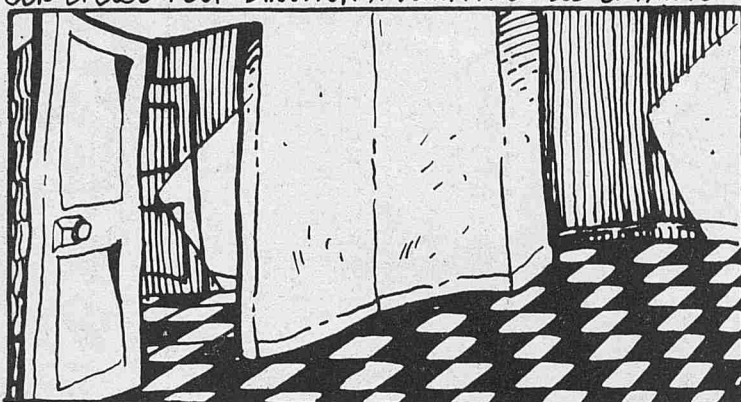


INTERIEURS

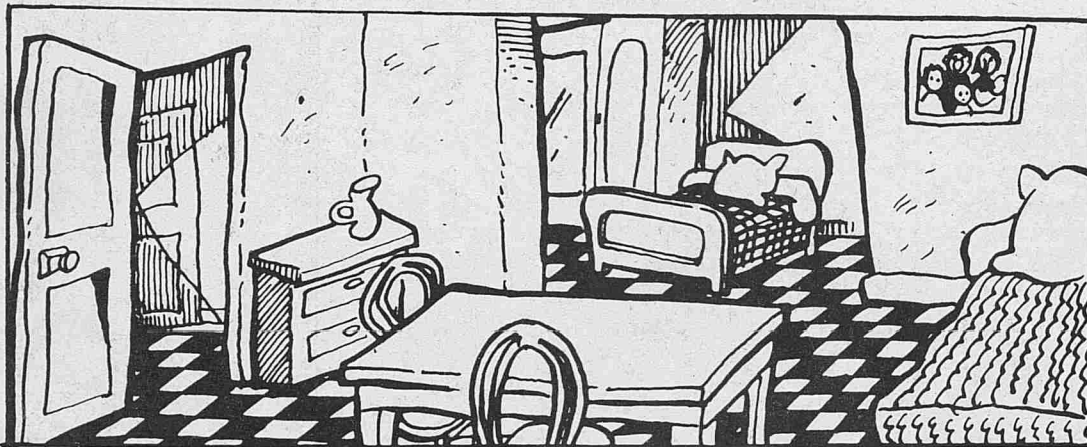
MARS 1985: **MESSAOUD** DOULNOUT LOUE UN PETIT F2 A M^r DUFOUR QUI LUⁱ GARANTIT LE BON ETAT DES LIEUX.



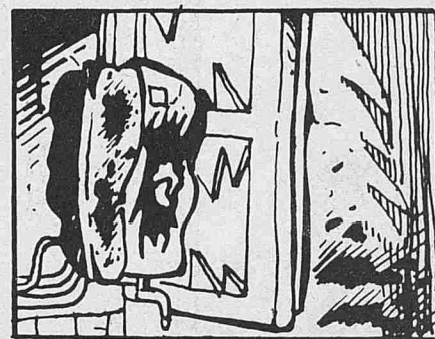
AVRIL 1985: **MESSAOUD** REPEINT L'APPARTEMENT ET ENVOIE UNE LETTRE EN ALGERIE DESTINEE A **NADIA** SON EPOUSE POUR L'INVITER A VENIR AVEC LES ENFANTS.



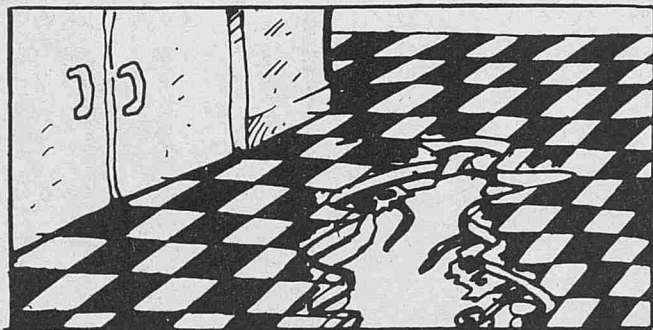
JUIN 1985: **NADIA** S'INSTALLE AVEC LES ENFANTS.



JUILLET 1985: LE CHAUFFRE-
EAU EXPLOSE SUR LE VISAGE
DE **NADIA** QUI MEURT SUR
LE COUP.



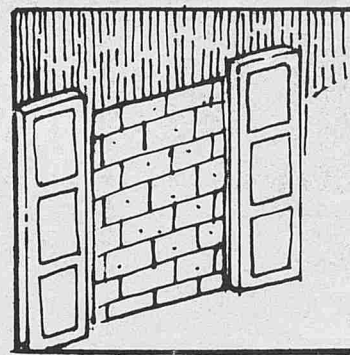
SEPTEMBRE 1985: LE SOL DE LA CUI-
SINE SECROULE SOUS LE POIDS DE **BACHIR**
(8 ANS).
MONSIEUR **DUFOUR** DEPOSE UNE PLAINTE
POUR DETERIORATION DES LIEUX.



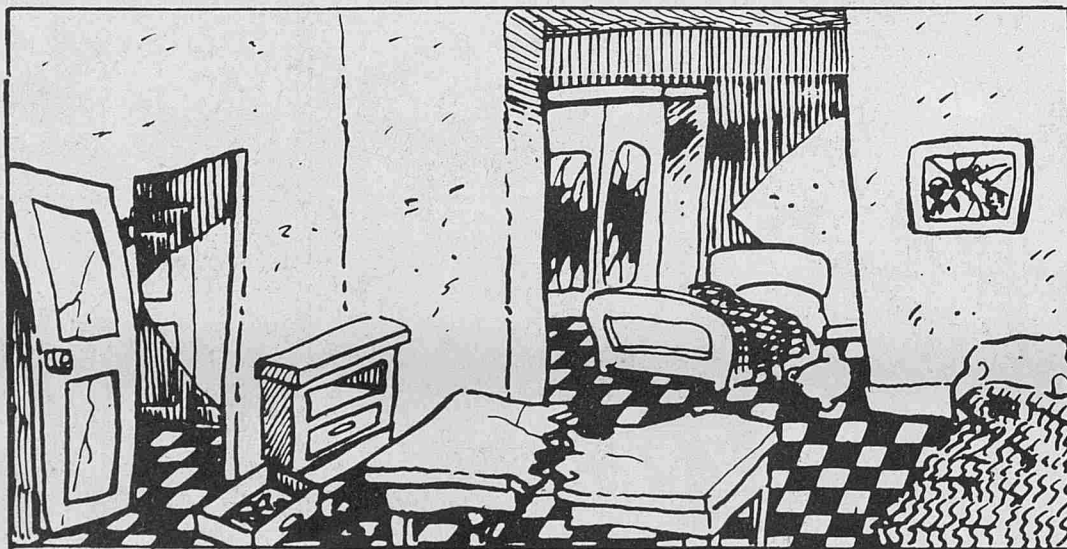
NOVEMBRE 1985: EN VOULANT
METTRE DU LINGE A SECHER
SALIMA (12 ANS) SEFFONDRE
AVEC LA BALUSTRADE DE LA
FENETRE.



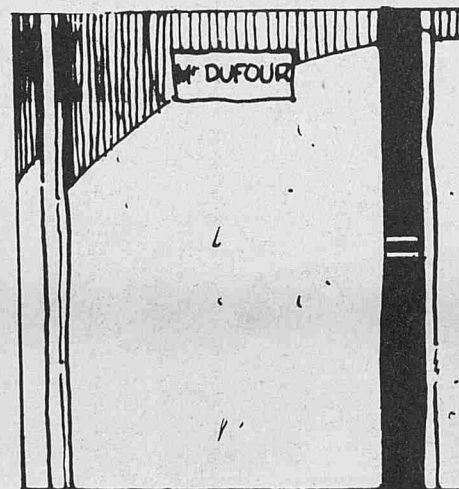
EMU PAR CET ACCIDENT
MONSIEUR **DUFOUR**
REAGIT AUSSITOT ET
PREND TOUS LES FRAIS
A SA CHARGE.



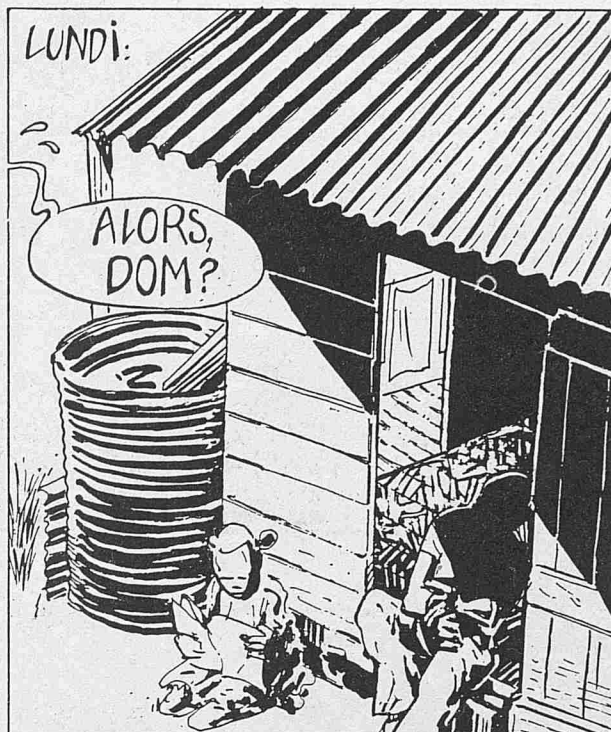
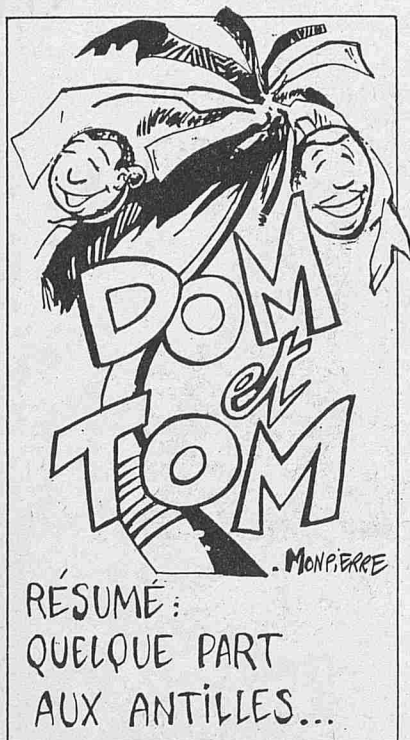
MESSAOUD QUI SE RETROUVE SEUL PASSE SA COLERE SUR SES MEUBLES.



LE SOIR MEME, IL REND VISITE A
SON PROPRIETAIRE QUI NE SATTEN-
DAIT PAS DU TOUT A SA VENUE.



F Badjellal 83.



RACISME EXTRAORDINAIRE



N'GWALELE FAIT SON SERVICE...



LES **BLAGUES** EN **BLOC**



**le catalogue
est paru!**

DOC(K)s

Un souffle de liberté à décorner bien des vaches sacrées de nos chères avant-gardes.

Alain SCHIFRES, Le Nouvel Observateur

Doc(k)s est entièrement consacrée aux signes visuels, graphiques. Insubordonnée, elle s'est spécialisée dans la poésie directe et sonore. Elle entreprend un tour du monde qui est déjà passé par la Chine, la dissidence soviétique, les Etats-Unis, l'Espagne, le Canada...

Christian DESCAMPS, Le Monde
(19 livraisons à ce jour)

LES ANTHOLOGIES DE L' AN 2000

Les moments essentiels de l'art et de la poésie des années 60 à 90 hors des grands albums et des grandes collections. Mais ce n'est pas forcément la médiatisation qui fera l'histoire quand à la fin du XXème siècle et au commencement du XXIème le jeune curieux se penchera sur son passé (notre présent).

Julien BLAINE

(3 titres parus)

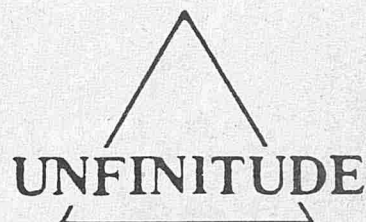
ZEROSCOPIZ 845

en offset la reproduction des possibilités infinies de la photocopieuse.

"Mais, de même que l'appareil-photo, la photocopieuse est, elle aussi, un instrument et il semble que l'homme, une fois qu'il a inventé un instrument à des fins pratiques, arrive, chaque fois, à en explorer les possibilités imaginatives. Ainsi naît la xérogaphie comme tendance artistique."

Umberto ECO

(12 titres parus)



"Unfinitude" est un lieu d'écriture où s'interfèrent le texte et l'image. Chaque créateur compose son livre (100 pages) et y déploie son propre jeu entre l'Ecriture et le Visuel.

Angeline NEVEU

(20 titres parus)



Ce catalogue (72 pages) est à votre disposition sur simple demande contre 15 F* par le paiement de votre choix.
Bon à découper et à retourner aux :

Editions NèPE

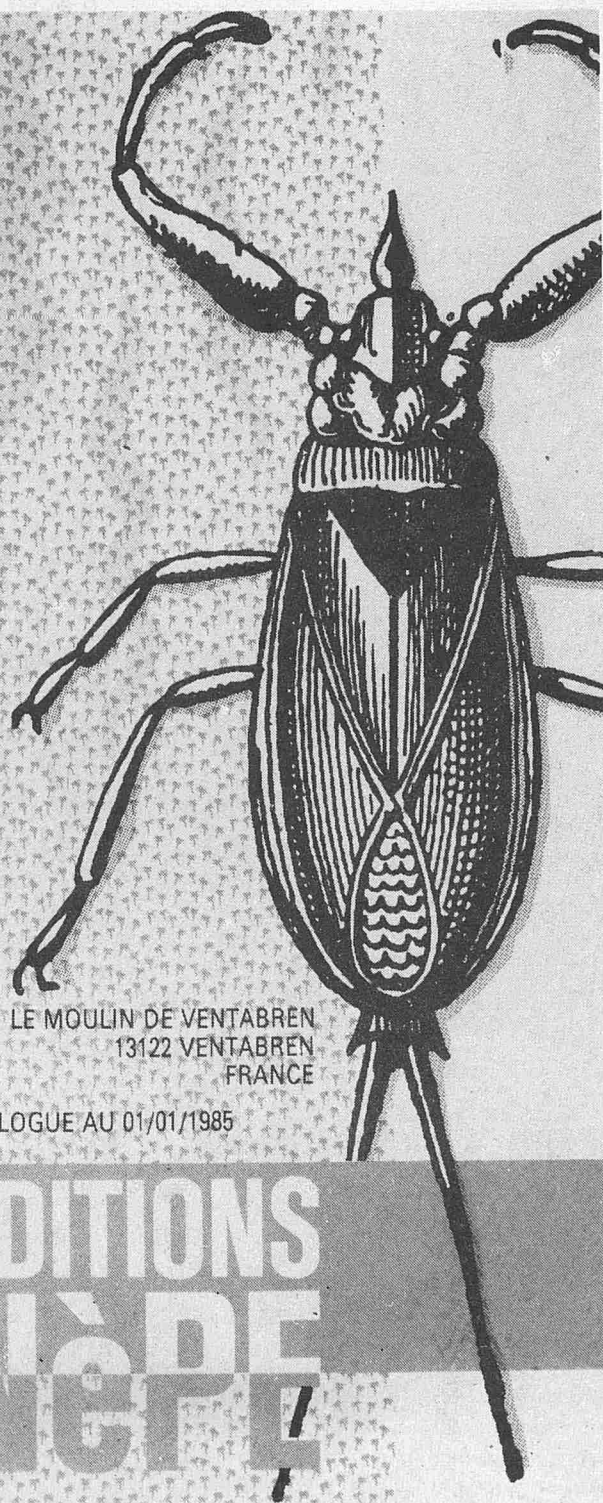
Le Moulin de Ventabren, 13122 VENTABREN

* (2,40 F de timbre + 2,60 F de frais de fichier et de secrétariat et 10 F de catalogue (8,55 F H.T.))

NOM

Prénom

Adresse



LE MOULIN DE VENTABREN
13122 VENTABREN
FRANCE

CATALOGUE AU 01/01/1985

**EDITIONS
NÈPE
NÈPE**

Née à Budapest, elle est l'une des cinéastes les plus importantes de Hongrie. L'auteur de «L'Adoption» et de «Journal Intime» a présidé les 4^e rencontres de cinéma qui se sont déroulées à Quimper du 21 au 30 mars.

MARTHA METZAROS

■ Dans l'entretien qu'elle a accordé à BARAKA, Martha Metzarus nous parle du cinéma, français, hongrois, américain... et de ses illustres compatriotes: B. Wilder, E. Lubitsch, Cécil B. de Mille, Curtiz...

BARAKA : Martha Metzarus, la Nouvelle Vague a compté pour vous ?

Martha Metzarus : La Nouvelle Vague a compté pour tout le cinéma hongrois. Ça a complètement changé le profil du cinéma chez nous. Itzvan Szabo et moi-même ne faisons pas des films comme autrefois. Et ça, c'est à cause ou grâce à la Nouvelle Vague. Avec « Les 400 coups » de Truffaut, « A bout de souffle » de Godard et « Le beau Serge » de Chabrol, un nouveau langage est né. C'était une véritable révolution. Les films n'allaient plus jamais être comme avant.

B : Mais ce n'est quand même pas la Nouvelle Vague qui vous a donné la passion du cinéma !

M.M. : Non ! J'ai tout le temps eu envie de faire des films. Pendant la seconde guerre mondiale, j'étais tout le temps fourrée au cinéma. Dès que je pouvais, j'allais me coller sur un siège dans une salle obscure. Je dévorais les films russes et américains. C'étaient les films que j'aimais le plus. J'étais en URSS à cette époque. Puis la Nouvelle Vague est venue montrer qu'on pouvait faire du cinéma d'une toute autre manière que ce qu'on avait appris à l'école. Beaucoup de jeunes, plein de talent, ont commencé à faire des films. Mais malheureuse-

ment, on ne voit pas leurs films à l'étranger. C'est dommage !

B : Il y a toujours eu une grande tradition du cinéma en Hongrie...

M.M. : Malheureusement, Hollywood nous a pris les meilleurs de nos cinéastes avant la Nouvelle Vague : Michael Curtiz, Cecil B. de Mille, Ernst Lubitsch, Korda et même Billy Wilder. Oui, c'est vrai, le cinéma a toujours occupé une grande place chez nous. Comme la musique.

B : C'est quoi le cinéma pour vous ?

M.M. : C'est la vie ! C'est comme boire, manger... Oui, pour moi c'est la vie. Pour ce qui me concerne, je ne peux pas imaginer une seule seconde vivre sans cinéma. L'image qui bouge, le son... Pouvez-vous imaginer une vie sans cinéma ? Moi, je ne peux pas. Même les plus mauvais films, je les regarde. Je suis absolument fascinée par l'image.

B : C'est une drogue ?

M.M. : Oui, si on veut. Mais une drogue qu'il faudrait distribuer à tout le monde. Tout le monde devrait avoir sa part. Ceci dit, je vous dirai quand même que je ne suis pas obsédée par le cinéma. Je ne suis pas comme Godard qui lui, ne pourrait pas s'en passer du tout. Le cinéma, c'est absolument tout pour lui. Moi,

j'aime la vie aussi, ma famille, mes enfants... J'aime faire la cuisine aussi. Bien sûr, si je ne peux pas faire un film ce serait tragique pour moi mais pas mortel. J'adore les tournages. C'est un moment très fort de ma vie. J'aime diriger les acteurs, travailler en équipe...

Vous savez, ça fait vingt ans que je tourne sans arrêt. C'est beaucoup, n'est-ce pas ? En Amérique dernièrement, j'ai lu que j'étais probablement la seule femme à avoir tourné dix-huit films. Dix-huit longs métrages et une centaine de courts métrages. C'est beaucoup, hein !

B : C'est beaucoup, même pour un homme ! Charles Laughton, par exemple, n'a pas connu votre fortune. Il a dû se contenter d'un seul film « La nuit du chasseur ».

M.M. : Mais quel film, un chef d'œuvre !

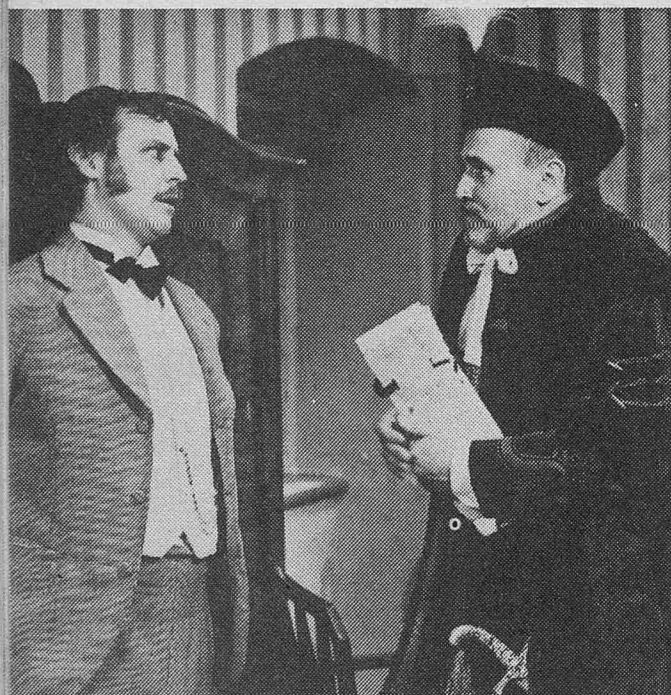
B : Quels sont les films que vous aimez ?

M.M. : Il y en a beaucoup. J'aime par dessus tout « La Strada » et « 8 et demi » de Fellini. Mais j'aime aussi les films de Bergman, de Welles, Vigo, Renoir, Eisenstein, Carné, Truffaut... Je préfère d'ailleurs souvent Truffaut à Godard. Godard me plaît pour son langage cinématographique. Mais le contenu de ses films est souvent superficiel. Et puis quelquefois, on s'ennuie dans son cinéma. Mais il a un langage tellement nouveau... Et ça, c'est impor-





JEAN ROY



JEAN ROY

FRAPPES DU CINOCHÉ

Un jour, des « frappés » du cinoché, les panards trempés dans les flaques grise du Finistère, se sont demandé pourquoi ils ne feraient pas, dans leur bonne petite ville de Quimper, un Festival du dernier-né des Arts. Qu'à cela ne tienne ont parié les compères ! La tête enfoncée dans les nuages et les manches retroussées, le pédiatre, la psychiatre et le directeur de l'école des Beaux Arts, avec à leur tête, Chantal et Marc Ruscart, ont remué sur le champ ciel et terre. Résultat : des rencontres de cinéma d'une tenue exceptionnelle. Et, pour la quatrième édition cette année (du 21 au 30 mars) c'est la « Nouvelle Vague » que les « frappés » ont épinglée en haut de l'affiche. On pouvait revoir les films qui ont fait la gloire des « Cahiers du Cinéma » : A bout de Souffle, Le Beau Serge, Les 400 coups, Lola... mais voir aussi un tas de films récents.

Toute la fine fleur du cinéma français était là. De Claude Chabrol à Jacques Demy en passant par Gravras, Szabo, Karina, Brialy... Les poètes sont descendus de leur tour et ont causé cinéma en se mêlant aux spectateurs de Quimper.

Le ciel, pas clément pour deux sous, n'arrêta pas de jeter sur nous des seaux entiers de flotte. Mais qu'importe ! On était sur une autre planète. La fête était dans les salles obscures du cinoché. On avait rien à faire dans les rues.

Un petit bout du Danube bleu, délogeant l'Odéon de son lit, coulait tout de même à Quimper. Et c'est là que Martha Metzarus, qui présidait ces Rencontres nous a longuement parlé de sa Hongrie natale, de la Nouvelle Vague, du cinéma qu'elle aime... de la vie, quoi ! En Noir et Blanc. Mais en couleurs aussi.

M.A.

qui trouve grâce à vos yeux ?

M.M. : Non, rien. A part, peut-être, le personnage de Meryl Streep. Parce que Meryl Streep est toujours grandiose. Sinon, rien dans le film n'est intéressant. C'est un film kitch américain. L'Afrique est complètement évacuée. C'est un simple décor. Et les Noirs qui sont là font partie du décor aussi. Le film raconte une histoire

de blancs pour des blancs qui n'ont pas beaucoup de cervelle dans la tête.

B : Vous avez un projet en ce moment ?

M.M. : Je continue « Journal Intime ». Je vais bientôt tourner le deuxième volet de cette trilogie. Il se peut qu'après ça je fasse un film avec Julie Christie ; je touche du bois. J'ai également deux projets pour la France. J'aimerais tourner le dernier jour de Madame Bovary. J'ai très envie de faire un film avec Fanny Ardant. Elle est d'apparence romantique, profonde, perverse... Exactement telle que j'imagine Madame Bovary.

B : C'est facile de faire du cinéma en Hongrie ?

M.M. : Je dois avouer que lorsque j'ai un projet je n'ai pas de mal pour le réaliser.

B : On ne vous censure jamais dans vos scénarios ?

M.M. : Non, pas du tout ! Les choses ont beaucoup changé ces dernières années. J'ai eu quelques problèmes pour « Journal intime »...

B : Quel genre de problèmes par exemple ?

M.M. : Tout s'est arrangé très vite. Il n'y a pas eu de censure, de coupes... Quand vous voyez « Journal intime », c'est exactement ce qu'il y avait dans le scénario.

B : On peut exprimer absolument tout ce qu'on veut aujourd'hui en Hongrie ?

M.M. : Oui, presque tout. « 56 », c'est un problème compliqué auquel personne ne s'est encore attaqué. C'est resté un tabou. Mais maintenant, je suis sûre qu'on pourrait en parler librement. Il faut dire qu'en France, on n'aide pas beaucoup le cinéma politique. J'ai voulu faire un film sur Louise Michel, mais ça n'intéressait personne.

B : Y-a-t-il des héritiers de Jdanov à l'heure actuelle en Hongrie ?

M.M. : Non, c'est fini. Depuis longtemps. Il y a quinze ans, oui. Mais maintenant, c'est fini. Je crois que dans l'ensemble, il y a chez nous une vie culturelle très intense. Avec la Pologne, on est le pays de l'Est où culturellement il se passe plein de choses.

B : Le cinéma polonais a donné de grands noms. Je pense à Wajda, mais également à Polanski, à Skolimowski...

M.M. : Wajda est un grand cinéaste. Un metteur en scène très doué et également un grand personnage. Polanski aussi a beaucoup de talent. Par contre, Skolimowski, je trouve que c'est beaucoup moins bien. Il connaît toutes les ficelles du métier, mais...

B : « Moonlighting » et le « Bateau Phare » sont tout de même des films remarquables.

M.M. : J'aime énormément Klaus-Maria Brandauer qui joue dans le « Bateau phare » avec Robert Duvall. C'est un acteur étonnant. Je l'ai vu dans « Méphisto » de Szabo et « Colonel Redl ». mais le « Bateau-Phare », c'est ni plus ni moins qu'un film commercial.

B : Et la France, vous aimez ?

M.M. : La France ? Comment ne pas aimer la France ? C'est un pays fantastique. Quand je voyage en Provence la seule vue des paysages suscite en moi une émotion extraordinaire. Et puis, il y a Flaubert et Balzac... Deux géants ! Sans compter Paris qui pour moi est la plus belle ville du monde. La France, c'est la quintessence de la culture humaine pour moi. Tout ce qui se fait en culture à l'heure actuelle passe par ce pôle.

Propos recueillis par Mustapha AMMI

tant. Il renouvelle sans cesse la forme du cinéma. C'est vraiment un génie !

B : Y-a-t-il un film en particulier que vous auriez aimé faire ?

M.M. : « La Strada » de Federico Fellini ou « Lola » de Jacques Demy.

B : Qu'est-ce que vous pensez du nouveau cinéma américain ?

M.M. : C'est un cinéma très superficiel à l'heure actuelle. Il est fait avec beaucoup d'argent mais il n'arrive pas à avoir cette magie qui faisait la beauté des films sortis autrefois à Hollywood. « E.T » par exemple, c'est un film que j'aime bien. Mais il ne faut pas en faire un plat. Au-delà du spectacle, il ne faut pas que ça devienne un mythe et qu'on nous parle que de ça. Voyez « Out of Africa », aujourd'hui, on ne nous parle plus que de ça.

B : Vous avez vu « Out of Africa » ?

M.M. : C'est très mauvais !

B : Vous n'êtes pas un peu injuste ?

M.M. : Non pas du tout !

B : Comment Sydney Pollack qui a fait « Jeremiah Johnson » et « On achève bien les chevaux » peut-il faire un film à ce point mauvais ? Il n'y a rien dans « Out of Africa »

PARIS: CAPITALE DU CINEMA ARABE

LA GARBO DE L'ORIENT

A Paris, depuis le 2 avril, se tient le Quatrième Festival du Film Arabe. Jusqu'au 15 avril, on peut voir dans les trois salles de l'Olympic-Entrepôt, un hommage à l'actrice égyptienne Magda et au cinéaste Tewfiq Salah, auteur de La Ruelle des fous, de La Corniche du Nil et des Dupes notamment.



Une rétrospective du cinéma arabe ainsi qu'un panorama de la production récente sont proposés au public. Parmi les films nouveaux on note Le Moulin de Monsieur Fabre de Ahmed Rachedi qui a déchaîné les passions à sa sortie en Algérie, L'Oiseau d'Orient de Youssef Francis adapté du roman de Tewfiq El Hakim et La Princesse et la Rivière de l'Irakien Fayçal El Yasseri, Film d'animation réalisé en 1984. Une section documentaire permet de voir Rock et Raï, un film de la télévision algérienne, Assilah de Mohammed Ben Aïssa, El Sadou de Nadir Soltane... En marge du Festival, un colloque réunira, le samedi 5 avril, dans la salle 3 de l'Olympic Ahmed El Maanouni, Borhane Alaoui, Assia Djebbar, Nacer Khemir, Mahmoud Zemmouri et Walid Chmaït, Président de l'Association des Cinéastes et Critiques Arabes.

■ **Où la radieuse Magda cède sous les biceps d'Omar Sharif... Où un festival nous présente un florilège de la cinématographie arabe... Pour notre délice.**

Un jour, le dénommé Omar Sharif, ne résistant pas au charme de sa partenaire dans *Rivages de l'amour*, lui roula un tel patin que la pulpeuse Magda devait s'en souvenir toute sa vie. Non, à vrai dire, les choses ne se passèrent pas tout à fait comme ça. Mais la Garbo de l'Orient, celle qui a fait rêver plus d'un spectateur et qui avait acquis la réputation d'être, depuis *Où est ma vie* de Mohammed Dia Eddin, une célibataire endurcie que nul encore à l'écran n'avait bécotée, fondait comme neige au soleil dans les bras du beau ténébreux. Elle se débattit comme elle put, mais le biceps de celui que David Lean avec *Lawrence d'Arabie* devait propulser sur le devant de la scène internationale, eut raison de la belle Cairote.

On se demande aujourd'hui comment *Rivages de l'amour* eût pu être un film sans un seul baiser. Mais bon... Grâce soit rendue au producteur qui souffla à l'oreille d'Omar Sharif de prendre de force sa ravissante partenaire. Le film n'en souffrit point. Bien au contraire. On se retrouvait plongé, quelques secondes durant, dans *L'Homme tranquille* de Ford, avec un John Wayne empoignant la jolie Rita Hayworth dans les verts paysages d'Irlande.

Depuis lors, Magda n'était plus celle que nul n'embrassait à l'écran. Elle convola même en justes noces avec un... Pilote d'avion qu'elle fit atterrir, un temps, sous les feux de la rampe. Mais si le divorce vint très vite mettre fin au bonheur conjugal, la carrière de Magda, elle, ne faisait qu'éclore. Après une flopée de mélodrames, *Gamila l'Algérienne* en 1959 devait marquer un tournant dans ses

choix. Pour cette jeune actrice élevée chez les bons pères dans une école française du Caire, les choses ne faisaient que commencer. Elle devait non seulement tourner avec tous les jeunes premiers de l'époque et les plus prestigieux metteurs en scène égyptiens, mais également réaliser elle-même à 35 ans un film, *Qui j'aime*, avant de devenir productrice et distributrice. C'est à cette grande dame du cinéma égyptien que le Quatrième Festival du Film Arabe rend hommage jusqu'au 15 avril en proposant au public des films aussi différents que *Gamila l'Algérienne* de Youssef Chahine, *L'Homme qui a perdu son ombre* de Kemal El Cheikh, *Le Mirage* d'Anouar El Chenawi ou encore *La vie n'est qu'un instant* de Mohammed Radi.

M.A.



Souvenez-vous, c'était le 4 avril 1968, ce jour-là, Martin Luther King, l'apôtre de la paix, dans une Amérique en proie à ses convulsions raciales, tombait dans un motel de Memphis sous les balles d'un tueur nommé James Earl Ray. Aussitôt tous les ghettos noirs s'embrasèrent, des affrontements particulièrement violents eurent lieu dans 110 villes d'Amérique, 75 000 hommes des troupes fédérales durent intervenir. On releva 39 morts. Tout avait commencé en décembre 1955 quand une couturière noire de Montgomery, Mme Rosa Parks refusa de céder sa place assise à un blanc. Une grève des transports de la ville fut déclenchée sous l'impulsion de King. De ce jour, la vie du pasteur noir ne fut qu'une longue suite de luttes, de marches de protestation pour la dignité de l'homme noir. La grande force morale de King, son ardente conviction pour l'avènement



LA MARCHÉ INACHEVÉE DU Dr. KING

d'un monde de justice et de liberté ébranlèrent la conscience américaine. Il a déjà rejoint dans la mythologie les pères fondateurs : Washington et Jefferson.



1964 est un tournant dans l'histoire du mouvement des droits civiques aux Etats-Unis. Cette année, le président Lyndon B. Johnson, signe, en présence de Martin Luther King, le « Civil Rights Act » qui proclame l'égalité des droits entre tous les citoyens des USA. Tout est réglé... sur le papier.

DIFFICULTE: JEUNES A MONTREUIL

■ 10 % de taux de chômage chez les jeunes de Montreuil. Un grand désir de s'en sortir et de créer aussi. Malheureusement le bât blesse. Municipalité et jeunes semblent ne pas se comprendre sur les projets en cours.

« Développer l'emploi productif en permettant aux entreprises de s'implanter et d'exercer leurs activités, est bien une condition indispensable de la lutte contre le chômage ». C'est Jean-Pierre Brard, maire de Montreuil et communiste qui parle.

Quatre jeunes Montreuillois âgés de 22 à 26 ans le prennent au mot. Ils rachètent une ancienne ferme datant de la fin du XVIII^e siècle, dans la ville même. Puis décidés à créer quelque chose, ils réhabilitent la maison. Leur projet est d'y installer des commerces et des ca-

binets médicaux. Nous sommes en décembre 1985. La mairie laisse faire. Elle ne parle pas de droit de préemption. Les jeunes gens sont dynamiques et efficaces, leur projet est original : ils veulent monter une laverie automatique et une crêperie. Le projet coûtant cher, ils s'allient avec quatre autres amis. L'éta-ge de la ferme sera occupé par un prothésiste, un psychologue, un médecin et un dentiste qui s'installent à leur compte. Le magasin « Paris Prix » prendra une autre partie du rez-de-chaussée. Les banques suivent. La BPC (Banque Parisienne de

Crédit) leur accorde un crédit de 30 millions de francs pour l'achat de matériel. Du côté de la mairie, c'est toujours le silence.

A la mi-janvier, ils continuent leurs formalités et s'adressent à la municipalité pour régler le problème du droit de préemption. Ils doivent remplir un dossier qui leur demande trois mois de démarches, les conseils d'un expert financier, d'un conseiller juridique, d'un maître d'œuvre et d'un architecte. L'opération leur coûte 23 500 francs mais le dossier doit être déposé à la mairie entre le 10 et le 14 mars pour avis. Il est prêt le 11 mars. Le jour dit, ils se présentent aux services économiques et financiers de la municipalité, où il leur est dit que la mairie de Montreuil envisage d'utiliser son droit de préemption. Rendez-vous leur est donné pour le vendredi 14 mars 1986. Le couperet tombe à 17 h 15, heure limite pour utiliser leur droit de préemption. La mairie veut construire des HLM, à la place de la vieille ferme qui sera démolie.

Le plan d'occupation du sol vient d'être changé, au dernier moment. Or pendant les trois mois, qui se sont passés entre le mois de janvier et le mois de mars, personne n'a averti les jeunes gens et la mairie n'a rien dit de son désir d'user de son droit de préemption.

Une raison officielle est don-

née pour expliquer ce changement brusque du plan d'occupation du sol : la municipalité de Montreuil ne veut pas que la chaîne de magasins s'implante et se développe sur Montreuil. « Le seuil de tolérance » est invoqué, la rue de Montreuil est occupée par des magasins tenus en majorité par des Arabes et l'épouse du directeur du « Paris-Prix » est d'origine marocaine.

Quoiqu'il en soit : adieu la réhabilitation de la petite ferme, adieu les quatorze emplois prévus sur cet endroit, adieu aussi les taxes prélevées sur le magasin « Paris-Prix ». Le propriétaire parle déjà d'implanter son siège social ailleurs. Mais nos entrepreneurs ont peut-être encore une chance. Ils ont introduit une nouvelle demande d'achat. La décision finale sera prise le 10 mai 1986. Ils ont huit semaines pour discuter et mieux faire connaître leurs projets, huit semaines qu'ils vont utiliser pour sensibiliser l'opinion publique, huit semaines de campagne d'affichage et de rencontres avec les élus. Ils ont l'espoir tenace. Si on en croit *Montreuil Dépêche* le journal d'informations municipales le maire de Montreuil est un tenant de l'intégration de la communauté immigrée.

Michèle RAKOTOSON

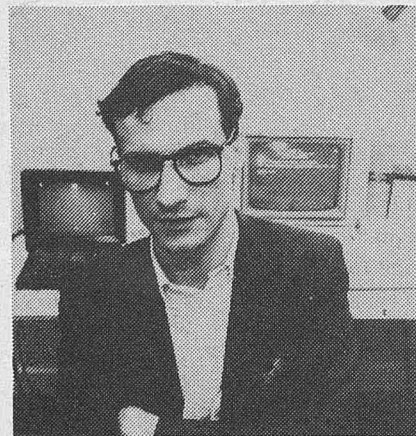
MINITEL COMMUNAUTAIRE ALGORITHME

■ Hachemi Ayad fonde le premier minitel au service des communautés : Algorithme, terme dérivé de Al Khawarizmi, un mathématicien du XIII^e siècle.

Tous à vos minitels, le premier serveur télématique inter-communautaire vient d'apparaître sur les écrans, il s'appelle Algorithme. Ce nouveau service va permettre à des associations et des revues de diffuser des bulletins d'information et de faire connaître leur action.

Tous les utilisateurs du minitel vont pouvoir également laisser des messages pour trouver un job, un appartement ou pour signaler un spectacle.

Algorithme est un projet ambitieux, son nom est déjà tout un programme, puisque l'algorithme est un principe mathématique



sur lequel repose toute l'informatique. Le fondateur du premier serveur inter-communautaire, Hachemi Ayad, n'a pas oublié non plus qu'algorithme est la traduction de Al Khawarizmi, le nom d'un célèbre mathématicien arabe du XIII^e siècle. Un clin d'oeil à l'histoire

pour un pari au présent : faire communiquer les différentes communautés qui vivent en France, voilà un peu dans quel esprit est né ce nouveau serveur télématique. Hachemi Ayad est à l'origine de ce projet ; depuis trois ans il réfléchissait au meilleur moyen d'utiliser les possibilités offertes par le minitel. Juriste de formation, Hachemi a pris contact avec de nombreuses associations à travers toute la France, et même jusqu'en Belgique, puis l'année dernière il s'est mis au travail pour adapter un logiciel informatique à son projet inter-communautaire. Récompense de ce travail solitaire : il y a quelques jours, naissait le premier programme télématique du serveur « Algorithme ».

Si vous composez dès aujourd'hui, le (1) 48.04.71.62 sur vo-

tre minitel, vous allez trouver des bulletins d'information sur la politique internationale, de la musique, la liste des derniers livres parus... Vous pourrez également consulter les offres d'emploi et la rubrique « offre, échange ». Mais ce programme n'est encore qu'un embryon, toutes les associations qui sont déjà en contact avec le serveur Algorithme vont maintenant prendre en charge l'ensemble des programmes. Elles vont pouvoir s'exprimer dans les différentes rubriques, et remettre

à jour, régulièrement, les informations diffusées. Un autre avantage, cette fois pour le portemonnaie des utilisateurs : Algorithme n'est pas relié au réseau Transpac, à chaque interrogation, vous paierez le prix d'une communication téléphonique normale. Si vous habitez la région parisienne, vous pourrez consulter l'ensemble des bulletins d'information et laisser un message, le tout pour 0,77 F. Une somme tout à fait modique qui vous permettra également de recevoir des conseils juridi-

ques et administratifs personnalisés, si vous avez des problèmes avec votre perceuteur ou votre propriétaire.

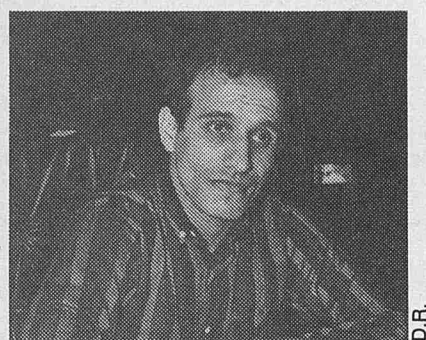
Mélange de tribune libre et de conseils pratiques, Algorithme entend permettre aux minorités culturelles d'utiliser le réseau minitel pour s'exprimer. Aux associations des différentes communautés de relever le défi !

Sylvie GUINGOIS

Algorithme, accès sur minitel par le (1) 48.04.71.62, tous les jours de 20 h à 12 h.

FAUX-FILET BONS TUYAUX LE ROI DE LA VIANDE HALLAL

■ Citizen Kane n'a qu'à bien se tenir, les kabyles sont sur les rangs... la sauce-maison pour le gîte, c'est la vidéo.



DR

Ce n'est pas une idée qui aurait pu venir à un européen... Slimane Azzoug est né à l'Estaque, il y a 28 ans, de parents kabyles arrivés à Marseille sept ans plus tôt. Il est aujourd'hui le numéro un en Provence-Côte-d'Azur de la viande hallal. *Sans la moindre subvention, dit-il. D'ailleurs, je ne suis pas pour : on fait beaucoup plus attention quand il s'agit de son propre argent...* » Son père tenait une toute petite boutique d'alimentation dans le quartier. Lui étudie la comptabilité, et, malgré sa hantise première du petit commerce familial, se décide à reprendre l'affaire : en 3 ans il la rentabilise, puis achète un autre magasin, puis un autre, où il installe des salariés.

Entre temps, il s'est rendu

compte de l'intérêt que représente le marché de la viande pour les musulmans à Marseille, où il ne se trouve personne de vraiment compétent. Bon gestionnaire, apprécié des banques « Si j'ai un conseil à donner, dit-il, c'est de tenir toujours ses engagements, quitte à s'engager au-dessous de ses possibilités », il obtient leur concours et se lance dans l'abattage d'ovins, la commercialisation de la viande. C'est un gros travail : il faut aller acheter les bêtes dans la région, avec des difficultés dues à son « double handicap, de marseillais et d'arabe »... il faut les emmener vivantes à l'abattoir et, en respectant les rites, les abattre, tournées vers la Mecque, d'un seul coup, sans anesthésie, en veillant à faire écouler le sang et en récitant un verset du Coran. Puis, commercialiser la viande.

Sept ans après, l'entreprise devenue société anonyme – familiale bien sûr – fait 40 millions de chiffre d'affaires, fournissant même une partie du marché israélien, pour lequel les rites, un peu plus compliqués, sont rigoureusement contrôlés par le rabbinat. Elle s'attaque maintenant à la distribution dans les

grandes surfaces, et même l'exportation vers l'Arabie Saoudite. « Pour l'Algérie, qui ne veut pas sortir de devises, il faudrait troquer contre du pétrole... ».

Slimane Azzoug sponsorise aujourd'hui l'équipe cycliste, européenne à 90 %, du quartier Saint-Antoine-La Gavotte : ça n'est pas un luxe, ni un plaisir, ça fait partie de sa stratégie commerciale. Pour ce jeune entrepreneur indubitablement dynamique, au regard vif et au sourire large, mais qu'on sent constamment tendu vers ses objectifs, à l'accent distingué, mais qui n'a jamais cherché à acquérir la nationalité française, croyant, mais non pratiquant, l'intégration n'est pas un problème. « Si les hommes politiques avaient fait leur métier, et appuyé l'évolution de la deuxième génération, le problème serait réglé, et il n'y aurait plus lieu de polariser sur l'immigration. » Les résultats des dernières élections ne l'impressionnent pas et il ne craint pas pour l'avenir : « Aboyer, c'est facile, mais c'est l'économique qui domine. Moi, j'achète près de 5 000 bêtes, moutons et autres, en grande partie dans la région, chaque mois... »

EST LE CREATEUR D'UNE METHODE DE LANGUE

Slimane Azzoug a senti un jour, pour les besoins de son affaire, la nécessité d'apprendre l'arabe. Ses propres difficultés lui ont inspiré l'idée d'une méthode qui, grâce à la vidéo, ne nécessite pas d'aller à des cours à heures fixes. Son instinct d'homme d'affaires aidant, il est parvenu à la faire réaliser par une équipe de la Chambre de Commerce Franco-Arabe, avec notamment le père G. Deville et Ali Abunimeh, professeur à Lyon. C'est la méthode « Marhaba », « Bienvenue » : trois cassettes vidéo et des fiches grammaticales d'initiation à l'arabe moderne (parlé dans tous les pays arabes), soit en tout deux heures et demi de programmes équivalant à 240 heures de cours. Destinée plus spécialement aux hommes d'affaires, coopérants ou touristes, mais aussi aux professeurs et aux élèves, elle vaut 3 985 F ttc. Apparemment, c'est déjà un succès commercial, et la version anglaise est en cours : Azzoug-Communications est née...

Pour lui, « l'objectif n'est pas tellement l'argent », mais plutôt la réussite en soi. « Un immigré a deux chances en plus pour réussir ; d'abord, par principe, il ne conçoit pas l'échec. » Comment ça ? « Question de coutumes. Dans les pays arabes, la famille n'accepte pas psychologiquement l'échec. Ensuite parce qu'on part du principe que rien n'est acquis, que tout peut être toujours remis en cause. On ne peut pas se permettre d'être laxiste, comme peuvent l'être quelquefois les non-immigrés. »

Jean-Paul RITON



D.R.

RADIO MAURICE

■ Ne cherchez pas de fréquence précise : privées ou d'Etat, juive, beur ou française, toutes différence confondues, les radios ont succombé au charme de Maurice Hattab. Un conteur et un mélomane sans frontières.

Animateur de radio depuis l'épopée des radios pirates, Maurice Hattab a fait ses débuts à Radio Soleil Goutte d'Or en 1979. Depuis son public est « accro », incapable de se passer de la drogue qu'il leur distille : l'amour des musiques arabes et maghrébines. *Vous nous remuez les tripes* » lui disait une jeune beur sur Radio Communauté. Un public qui a grossi de plus en plus et le suit partout : sur France Musique, RFI, Beur, 988 FM, Paris FMR, Maghreb, Cap Sud... : une véritable « Radio Maurice » qui voyage de fréquence en fréquence. Quels auditeurs juifs écoutent Beur ? Quels beurs écoutent Communauté ? Et quels Français écoutent ces deux radios ? Réponse : au moins une catégorie d'auditeurs, ceux de Maurice Hattab.

Ce héraut de l'inter-culturelité est né dans la Tunisie des années 40, un pays multicolore : maltais, siciliens, russes blancs, musulmans, juifs d'Italie, juifs

et chrétiens de vieille souche, français-colons. Emu, Maurice évoque ses premiers mois d'existence : sa mère juive avait une grande amie musulmane. Elles avaient accouché en même temps. Il arrivait que l'une ou l'autre des deux femmes garde les enfants et les allaite ensemble. Le petit Maurice a la baraka : il a deux grands amis adultes, chefs spirituels de la vieille ville de Souss, l'un est rabbin, l'autre responsable de la mosquée. Il s'imprègne alors des chants religieux, juifs et musulmans.

Quelques années plus tard, il entre à l'école des sœurs, pour une « bonne éducation ». Il est le seul juif de l'école, chouchou des sœurs Henriette et Gaetan.

Parmi ses meilleurs souvenirs, il évoque les soirs de fête du Ramadan : le jasmin, la chaleur, les draps mouillés étendus dans les ruelles pour rafraîchir l'atmosphère, les 78 tours de Oum Kalthoum. Il y a aussi ce poste de radio Schneider reçu en

cadeau, sur lequel il captait les stations yougoslaves, turques, italiennes, orientales et maghrébines.

Plus tard, c'est la France. Immigré. 21 ans. La radio, encore et toujours, lui fait découvrir alors la musique occidentale. L'émission de France Inter « Les grands musiciens », d'Armand Panigel et Jean Vithold fut pour le jeune Maurice un « phare dans la vie » : chaque semaine une œuvre et ses grands interprètes dont on compare le jeu. Un sérieux et une documentation extraordinaire, une influence capitale pour ses émissions à lui, aujourd'hui : « *Ils servaient la musique noblement et pourtant leur attitude était modeste* » dit-il en évoquant cette période.

De sa période d'auditeur passionné Maurice Attab a gardé l'amour de La Callas, de La Tebaldi, d'Arthur Rubinstein et autres interprètes occidentaux. Il allait les entendre, à l'époque, Salle Gaveau ou Salle Pleyel. Il s'offrait trois concerts par semaine. Mais au sortir d'une période très noire il revient à la musique arabe. Et après avoir exercé tous les métiers, il monte une agence de voyage. L'affaire se révèle un fiasco. « *J'étais désespéré, un soir, j'entre au Lido Musique sur les Champs-Élysées, j'entends Oum Kalthoum. Grâce à elle, j'ai repris courage. Je n'ai plus lâché la musique arabe.* » Ce courage là, ce soutien moral et affectif, son public le partage avec lui. Ses auditeurs alimentent ses émissions, leurs émissions : ils lui envoient des disques rares, enregistrements de musique folklorique faits dans les mariages au pays.

Une émission c'est 15 jours de travail. « *Quand je voyage j'achète des livres sur les musiques et interprètes du pays* ». A

Belleville – Maurice y est gérant d'un cinéma – « *je fais traduire les livres arabes par mes amis du quartier. J'essaie d'être impartial pour dire « l'histoire ». J'essaie de maîtriser l'émission sur le bout des doigts.* » De ses voyages il ramène quantité de cassettes, disques et enregistrements qu'il réalise lui-même. Le domaine de Maurice, c'est la nuit. Moment privilégié où les émissions peuvent durer 3 heures et quelquefois jusqu'au matin. La nuit c'est aussi le moment où tout est silence, la musique et les histoires peuvent déployer leur magie.

Pour le prochain Ramadan, Maurice Hattab nous annonce un festival de grandes voix : Saliha de Tunisie, Laure Dacache d'Egypte, Nadra de Syrie, Lounis Ait Menguellet de Kabylie, Dahman Ben Achour d'Algérie, Doukali du Maroc et beaucoup d'autres. Mais ne vous étonnez pas si entre ceux-là vous entendez le slave Gallina Oulanova ou peut-être Tino Rossi ! Ça ne saurait surprendre les habitués de Maurice, gens d'en France, imprégnés d'Orient et d'Occident. Mais d'ici le Ramadan, soyez sur 98.5, radio Beur, le 5 avril à partir de minuit. Esin Afsar, qui est le 13 avril au Théâtre de la Ville, une grande voix turque, est l'invitée de Maurice Hattab. Vous découvrirez que la musique turque est l'ABC de toute la musique arabe, qu'elle a imprégné aussi la musique yougoslave. Soyez à l'écoute cette nuit-là, une des Mille et une nuits magiques sur la FM parisienne. Et sur la télé aussi, Maurice espère bientôt y présenter, à l'émission Mosaïques, un hommage au maître Hadj Cheik M'Hamed El Anka.

François LURÖT

USA : EN VOITURE

Le pool de journalistes qui suit le président Reagan dans tous ses déplacements a fait les frais de la nouvelle loi Graham Rudman. Cette loi impose des économies drastiques visant à réduire le déficit budgétaire de quelque 200 millions de dollars. Comme chaque année à Pâques, « les Reagan » ont passé les fêtes dans leur propriété de Santa-Barbara. Pour ce premier

voyage depuis l'entrée en vigueur de la loi, le pool de onze journalistes qui accompagnait le président a regardé s'envoler l'hélicoptère présidentiel. A la place du second hélicoptère habituellement chargé de transporter les journalistes, une simple fourgonnette les attendait. Aux USA, on ne plaisante pas avec la loi.

TELEVISION DE PROXIMITE

CANAL 101

■ En attendant le réseau câblé de 1989, l'association **Communicable** (regroupant les communes de Martigues, Miramas, Port de Bouc Port Saint-Louis et Saint Mitre) a expérimenté, sur Télé Monte-Carlo, les émissions du futur canal local.

En attendant la livraison prévue pour 1989 de son réseau câblé, l'association **Communicable** (regroupant les communes de Martigues, Miramas, Port-de-Bouc, Port-Saint-Louis et Saint-Mitre) a expérimenté sur Télé Monte-Carlo ce que pourraient être les émissions du futur canal local. Objectif de canal 101 : réaliser une télévision de proximité.

Si les radios locales privées ont doté la France du tissu médiatique de proximité qui lui faisait si cruellement défaut, tout reste à faire en matière de télévision. L'initiative de Canal 101 constitue en ce sens une première. Pour atteindre cet objectif, **Communicable** a mis en œuvre un ensemble de moyens à la hauteur de ses ambitions. Pour diffuser les cinq émissions expérimentales qui se déroulent chacune à partir de l'une des villes de **Communicable**, Télé Monte-Carlo a offert une fenêtre de trois heures, programmée de 12 h 15 à 15 h 30, un dimanche par mois.

Il n'est donc plus question de séduire une audience locale de 150 000 personnes, mais d'intéresser les trois millions de téléspectateurs potentiels de la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur. Les émissions, d'intérêt local à la base, ont alors été reconsidérées dans le cadre plus large d'émissions à vocation ré-

gionale. Pour résoudre cette problématique unique en son genre, **Communicable** a choisi d'allier pour chacune de ses émissions un thème central à ces implications locales. Sur le petit écran, cela s'est traduit, lors de la première émission le 2 mars dernier, en direct de Port-Saint-Louis, par un mot qui recouvre enfin son sens : Convivialité.

Outre l'intérêt logique suscité par une première du genre, l'émission enregistra un franc succès, à Port-Saint-Louis bien sûr mais également sur l'ensemble de la région. Une partie de cette réussite revient au réalisateur Raoul Sangla. Si le regard de **Communicable** s'est posé sur ce « grand enfant turbulent de la télévision » pour lui confier la réalisation des cinq émissions, ce n'est certainement pas à l'aveuglette.

De « Discorama » avec Denise Glaser en 1964 au « Journal d'en France » en 1981, Raoul Sangla a réalisé « d'autres » émissions dans un style et un langage qui lui sont propres. Pour lui, « la télévision institutionnelle en tant que phénomène social n'a pas joué son rôle. Celle-ci s'est contentée d'être un art de reproduction, un diffuseur de grands spectacles et non un lien entre les citoyens. C'est la raison pour laquelle je suis de

la "locale", de *Télécity 1°* (en 1984 à Gennevilliers) à Canal 101. Je suis là où se fait une télévision qui se mêle de ceux qui la regardent. On ne s'étonnera donc pas de l'absence sur Canal 101 de photomaton, ces valets muets des vanités hertziennes. Réalisateur, je mets en scène l'expression de la réalité par ses acteurs même. L'originalité de Canal 101 tient à la mise en œuvre des sources locales de savoir et de culture par appropriation du moyen d'expression (la caméra sonore) et production par chaque citoyen volontaire d'informations que

l'équipe favorise. »

En faisant appel à des intervenants de qualité tel que Raoul Sangla, Claude Villers ou Patrick Abada (qui a animé l'émission de dimanche dernier), **Communicable** entend susciter des vocations au cœur de la région. Si l'enthousiasme règne, il n'en demeure pas moins que sponsors et annonceurs publicitaires ne semblent pas convaincus de l'impact de ce nouveau type d'émissions. Il sera en effet difficile aux promoteurs de Canal 101 d'obtenir les 40 % de recettes publicitaires escomptés au terme du budget prévisionnel global établi aux environs de 1,8 MF.

En matière de médias, les innovateurs font souvent les frais de leurs créations. Pourtant, ces émissions expérimentales pour un réseau câblé pourraient tout à fait préfigurer à terme une télévision privée hertziennne régionale. Il suffit pour s'en convaincre – si toutefois vous captez TMC – de vous brancher le 27 avril prochain à partir de 12 h 15 sur l'émission qui se déroulera en direct de Port-de-Bouc et qui aura pour thème mutations et nouvelles technologies. Tout un programme...

Eddy CHARBIT

EUROPE 1: RETOUR VERS LE FUTUR

La scène se déroule à Paris en 1960, dans les studios d'Europe 1, il est aux environs de 19 h 15. Frank et Daniel viennent de clore leur émission « Salut les copains », Georges a terminé son flash d'infos et les a rejoints dans le couloir.

Frank : T'as vu le concert de Coltrane ?

Georges : Oui, c'était pas triste, il s'est fait huer... Fallait voir ça.

Daniel : (les yeux dans le vague) Je vous parie que s'il remet ça d'ici deux ans, il fera un tabac.

Georges : (rire contenu, ton moqueur) Tu te prends pour Nostradamus dis ! Pendant que tu y es, tu pourrais me dire où je travaillerai dans 25 ans ?

Daniel : Toi, j'sais pas. Mais moi, j'aurai un bath de bureau sur les Champs-Élysées et je dirigerai une cinquantaine de canards.

Georges : (rire entendu la main sur le ventre) Ben voyons,

et moi je serai ministre de l'Information. Et puis non, finalement ça s'appellera *Communication*.

Frank : (un solo de Coltrane dans la tête) Bon, on prend un verre ?

Daniel : Ok, ça roule. Tu veux que j'te dise c'que tu feras dans 25-26 ans ?

Frank : Dis toujours...

Daniel : Tu seras président d'un groupe.

Frank : Un trio ou un quintette ?

Daniel : Non, t'y es pas. Du groupe Europe 1 *Communication*.

Georges : C'est joli « *Communication* ».

Frank : Dis Walt Disney, on va le prendre ce verre...

Georges s'appelle Fillioud ; Daniel, Filipacchi ; et Frank, Ténôt. Au fait, en 1962, John Coltrane fit un tabac à Paris.

Propos inventés pour une authentique situation par Eddy Charbit



LA POLEMIQUE AU PALAIS ROYAL DES COLONNES GENANTES



D.R.

Le Palais Royal est un beau quartier où jusqu'il y a deux mois de cela, vivaient tranquillement la Comédie Française, le Ministère de la Culture et le Conseil d'Etat. Tous habillés de vieilles pierres parisiennes... Un beau matin Monsieur Lang alors ministre de la Culture, regarde par ses fenêtres et se demande s'il ne serait pas préférable d'inviter un artiste à s'installer au milieu de l'illustre cour d'honneur, plutôt que d'y laisser un parking.

Le concours est lancé. Plusieurs projets sont déposés dont ceux de Tinguely, Rougemont et Buren : c'est ce dernier qui l'emporte. Ce que personne ne soupçonne alors, c'est le scandale politique qui va éclater juste avant les élections, devant l'œuvre en chantier. Une foule de badauds assaille les palissades aux cris de : « Mon Dieu quelle horreur c'est encore l'œuvre d'un de ces immigrés ! » Ou bien le jour des élections : « Rendez-nous nos sous, on est encore en démocratie, on a le droit de refuser une telle horreur ! » Et une vieille dame : « On est quand même pas en Russie soviétique ! » Cent cinquante six ans et quelques jours après, la bataille d'Hernani ne se joue plus à l'intérieur du Théâtre Français mais devant. Pour parfaire cette situation dramatique, le Conseil d'Etat ordonne l'arrêt des travaux le 12 mars, après avoir opportunément ressorti un article du code de l'urbanisme n'ayant pas été respecté...

Quelques jours après les élections, devant le chantier se déroule une manifestation de soutien organisée par la revue « Globe ». On y

■ **François Léotard le nouveau ministre de la culture voudra-t-il cohabiter avec ces colonnes dont tout le monde parle ?**

En exclusivité pour Baraka, Buren s'exprime sur « son » affaire.

remarque la présence de Jean-Pierre Vincent, l'ancien administrateur de l'académie française, de l'architecte Roland Castro.

Aujourd'hui Buren attend la décision du nouveau ministre de la Culture, François Léotard, pour remettre son œuvre en route. Aussi en espérant que les travaux reprennent leur cours d'ici les quelques jours à venir, Baraka a voulu connaître les réactions du premier intéressé, Daniel Buren.

Baraka : Pensez-vous que vos colonnes auraient soulevé une telle polémique au moment du lancement de votre projet il y a huit mois ?

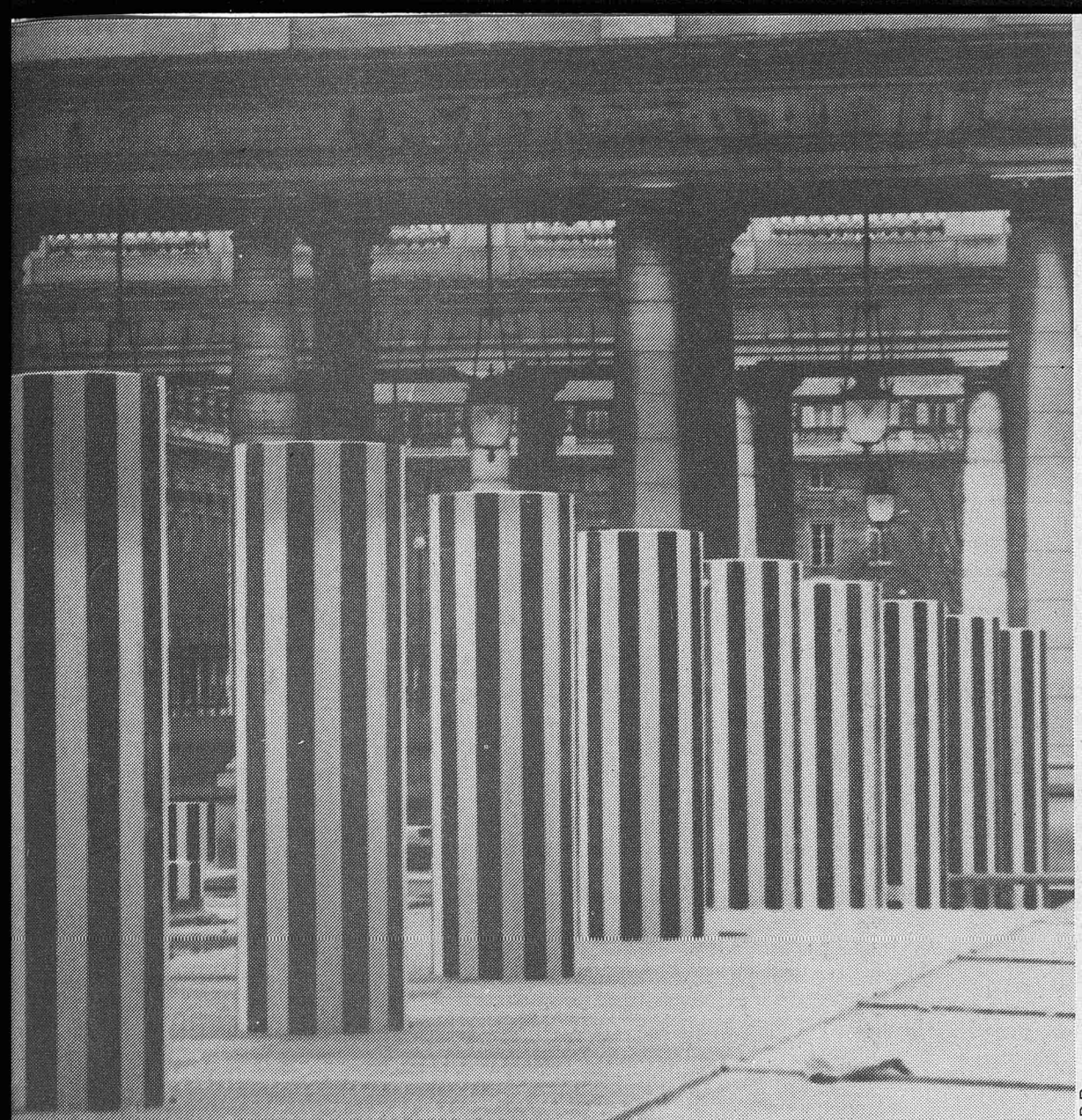
Daniel Buren : Non, il était plutôt difficile et même inconcevable pour moi d'imaginer les scandales administratifs, politiques et esthétiques qui règnent aujourd'hui puisqu'il y a eu commande de l'Etat, c'est-à-dire demande de l'institution officielle à son plus haut niveau et que cette demande a été acceptée par cette institution officielle... Ainsi la dernière chose que l'on puisse imaginer c'est donc justement d'être ennuyé par cette administration et tout

ce qui est officiel comme la justice, etc. Si j'avais su, ce que je n'imaginai même pas alors, c'est-à-dire qu'il puisse y avoir un risque de cet ordre, je crois que j'aurais quand même pris ce risque...

B : Quel a été votre sentiment lorsque vous avez entrepris ce projet qui devait vous rendre célèbre aux yeux du grand public bien que vos œuvres soient déjà connues dans le milieu artistique du monde entier ?

D. B. : Je ne crois pas que cette célébrité là soit vraiment un plus, puisque connaître mon nom n'implique pas forcément la connaissance de mon travail artistique. Et ce qu'ils ont appris ces derniers temps ne rend absolument pas compte de mon travail puisque l'œuvre n'est pas achevée... On est là dans une situation plutôt nébuleuse qui n'est intéressante ni pour le public qui juge un travail incomplet, ni pour moi qui suis là au vu et au su de tout le monde sans avoir pu terminer mon travail.

B : Quelles sont vos intentions pour débloquent les freinages politiques qui entourent



D.R.

aujourd'hui votre travail ?

D. B. : Dans la mesure où l'on m'a demandé une œuvre, qu'elle a été acceptée par les responsables et que je l'ai commencée, mon droit moral c'est de faire en sorte que l'on en préserve l'achèvement, évidemment... J'attendrai donc que le nouveau gouvernement prenne sa décision puisque c'est de lui maintenant que dépend toute cette affaire. Mais je pense sincèrement que cette décision sera positive parce que je ne vois pas comment en France, on pourrait avoir la bêtise de détruire une œuvre d'art. Ne serait-ce que par rapport à l'image culturelle et artistique que tient à maintenir la France face à l'étranger... Si par malheur une décision devait interrompre définitivement mon œuvre ce serait alors à la justice d'agir en défendant mon droit moral le plus strict...

B : Pouvez-vous déjà fixer une date possible de redémarrage et de fin des travaux ?

B. D. : La fin des travaux se sera dix jours après le redémarrage, mais comme le redémarrage ne dépend pas de moi, je ne peux pour l'instant qu'émettre l'hypothèse d'une reprise des travaux dans les huit jours à venir...

B : Que répondez-vous aux gens qui crient par-dessus les palissades que cet art-là ce ne peut-être que l'œuvre d'un bougnoule ou d'un juif ?

B. D. : Et bien tout d'abord je pense qu'en entendant de telles insanités on a honte pour ceux qui les profèrent et par ricochet on a honte aussi d'être français... Je dis que de tels

propos sont passibles de la justice et en l'occurrence je la trouve trop flegmatique. Et ceci est très grave à l'heure où le racisme s'amplifie en France... A mon avis le fait de proclamer de telles insultes publiques devrait être sanctionné.

De tels propos sont choquants et leur banalisation tout autant inacceptable... Et quand on pense que ces propos sont proférés à l'encontre d'une œuvre d'art, de surcroît inachevée, on voit que les racistes n'ont pas honte d'eux, de reprendre les propos dramatiquement fameux de Hitler sur l'art dégénéré, qu'on espérait ne plus jamais entendre !...

B : Ces colonnes ont été en partie exécutées par des ouvriers ; comment expliquez-vous ce fait au public pour qui l'art est avant tout un travail exécuté par la main de l'artiste ?

D. B. : Et bien tout d'abord la plupart de mes travaux même lorsqu'ils sont immenses (et parfois ils ont même été plus grands que celui du Palais Royal) j'essaie toujours de les exécuter moi-même excepté lorsqu'il s'agit d'œuvres trop importantes où là je prends deux ou trois assistants. Mais dans un travail comme celui-ci où les structures et les matériaux sont extrêmement lourds et difficiles à déplacer je suis bien obligé de travailler avec une main-d'œuvre importante. Ceci dit les artistes de tous temps ce sont toujours fait aider pour la réalisation de leurs œuvres monumentales. Il y a toujours eu un maître et ses assistants. Michel Ange travaillait ainsi. Aussi je suis entouré d'ouvriers spécialisés, les uns dans la structure du béton, les autres

sont des carreleurs, des marbriers ; ce sont des métiers spécialisés qui étaient dans le passé très liés à l'art.

B : L'artiste est donc le directeur d'une grande entreprise ?

D. B. : Oui c'est un peu comme la construction d'une maison ou la complexion d'une œuvre musicale : il y a un auteur qui écrit l'œuvre et il y a trente ou quarante musiciens qui l'exécutent.

B : Quels sont les mots que vous offririez au public qui vient au Palais Royal pour les aider à comprendre l'œuvre ?

D. B. : Ce que je veux dire d'abord c'est que l'impression et la sensation d'une œuvre quelle qu'elle soit ne peut jamais être retranscrite par un autre langage que le sien propre. Par exemple : on ne peut exprimer la sensation profonde d'une œuvre musicale avec un tableau et pas plus que le langage des mots ne pourrait reproduire la sensation d'un tableau...

Alors je peux quand même en quelques mots vous dire quels sont les intentions de ce travail : c'est entre autres de créer en creux, c'est-à-dire en trois dimensions, une œuvre monumentale puisqu'elle mesure trois mille mètres carrés mais qui ne soit pas un obstacle visuel à ce qui l'entoure : le Conseil d'Etat, la Comédie Française, le ministère des Affaires Culturelles,... alors ceci est en contradiction avec la sculpture en général et la statuaire plus particulièrement c'est-à-dire une œuvre placée au milieu d'un endroit (place, jardin, carrefour) et qui lorsqu'on la regarde cache toujours quelque chose de son environnement...

Le paradoxe du travail que j'effectue au Palais Royal c'est que bien qu'étant plus grande que la plupart des œuvres monumentales connues, elle ne dominera jamais le spectateur mais c'est bien lui qui la dominera en y créant ses angles de vue...

B : Avez-vous d'autres projets aussi importants que celui du Palais Royal ?

D. B. : Tout d'abord il faut dire que la commande publique est un fait très rare en France. Cela était réinstallé depuis trois ans par le précédent gouvernement et avait été aboli il y a cent ans, et, mis à part le 1 % consacré à l'art dans les constructions publiques, il n'y avait rien... Et c'est la première fois qu'on me fait une telle commande puisqu'à l'étranger, aux Etats-Unis par exemple, la commande publique n'existe pas sous cette forme...

Disons que pour l'instant je travaille sur un projet pour un jardin à la Vilette ; on m'a demandé aussi de participer à un projet pour la Défense et enfin j'ai un troisième projet qui a été mis en route il y a plusieurs années et qui va bientôt voir le jour pour le campus de l'université de San Diego en Californie.

Reconnu dans le monde entier, Buren n'a plus maintenant qu'à attendre l'autorisation de François Léotard pour exister vraiment dans son propre pays : la France. Une œuvre monumentale et infinie... avec des fontaines et des jeux de lumière. Des dessous et des dessus. Des croisements de lignes à n'en plus finir. Mais aussi les fameuses rayures noires et blanches qui animeront peut-être bientôt les jardins du Palais-Royal.

Myriam MARTIN

LES ANNEES 80

■ **Infirmière, chauffeur de taxi, journaliste et autant d'autres expériences humaines que Victoria Thérane distille dans son roman à travers une écriture réaliste.**

Visage fin encadré d'une chevelure batailleuse, Victoria Thérane vient d'accoucher de Fabienne, son dernier roman. Du côté d'une cité des... Gâchières (sic) – inspirée à l'auteur par la périphérie lyonnaise – : portrait de groupe d'adolescents et d'adultes sur fond de « cohabitation » tendue. Une ronde de personnages saisis dans le bouillon des cultures respectives ; des histoires de tendresse et d'amour, de cours « séchés » et de connivences « mété- quées » face aux membres du GOB – du Grand Ordre Blanc – (resic) et leurs poussées de fièvre raciste.

Mais pas de thèse ni d'essai déguisé. Une écriture très romanesque ; un rythme de « thriller » suburbain. Avec pas mal de violence, de mort, et de baston mais débouchant sur un final presque optimiste. Victoria Thérane n'est ni rouée ni naïve. *Je ne me suis pas dit je vais faire un bouquin sur le sujet-immigration, HLM et tutti- quanti. Tout est parti d'une longue « imprégnation » qui s'est cristallisée. Les personnages surgissent en moi et puis m'entraînent... Ce monde de la banlieue, je l'ai connu à travers des amitiés personnelles et mon ancien métier de chauffeur de*

taxi. Quand on se coltine avec la réalité – sa vie et celle des autres – c'est rarement de la dentelle ; les choses sont mêmes plutôt rugueuses. Et j'ai toujours écrit à partir de ça ».

Et puis sa révolte de fille issue de père immigré italien (Calabrais), lequel tenait un petit magasin de change de monnaies à Marseille. Après le BEPC, j'ai travaillé avec lui : je faisais même la lessive de pièces d'or car il y avait des clients exigeants sur « l'éclat »... A 15 ans j'écrivais déjà, mais les manuscrits m'étaient systématiquement retournés par la poste. Et puis un jour j'ai quitté Marseille car je ne m'entendais plus du tout avec ma famille. Ce problème de fille maghrébine sous perpétuelle « surveillance », évoqué dans Bastienne, je l'ai un peu vécu ; par la mentalité de l'Italie du Sud »...

Un premier roman (Morbidessa) enfin publié, en 1960. Mais Victoria Thérane se voit prise dans l'urgence d'exercer un second métier. Avec une espèce de terreur mêlée de passion pour le monde des hôpitaux elle sera – et pendant neuf ans – infirmière, tout en continuant d'écrire (Hosto-Blues). Puis chauffeur de taxi de nuit (La Dame au bidule) et même, jour-

naliste à Charlie-Hebdo... Une vie qui a déjà son comptant d'expériences humaines pour aujourd'hui se consacrer au plein-temps de l'écriture. Là, on retrouve Bastienne, un roman bourré de personnages où l'on n'évite pas une certaine topo-sociologie connue (bagarres, viols, vol, entraide, etc.).

Mais cette « effraction » romanesque dans le vif du tissu suburbain des années 80, V. Thérane ne la vit pas hors de convictions politiques personnelles. Sachant qu'elle s'expose ainsi à des reproches de « simplification » voire de « manicheisme ». Elle le dit : « Il y a par les temps qui courent une attitude intellectuelle qui consiste à prendre par rapport au réel un peu trop de « recul », à cultiver la dérision, à décréter ironiquement que droite et gauche n'existent plus ; que toutes les « idéologies » sont mortes et enterrées, etc.

Attendre alors que la droite se retrouve au pouvoir, pour se resituer dans la protestation et la critique, ça me semble assez irresponsable et pas mal infantile. »

Les dialogues s'emballent souvent dans un « phrasé » qui les fait vite décoller des platitudes rétro ou néo-réalistes. Ici, pas d'effet facile de verlan mais un argot « revisité » et matiné – baroque : le sabir sauce-Thérane ! « Cela me vient, je crois, d'avoir eu dès la petite enfance l'italien comme seconde langue maternelle. Très vite les variantes du « romain » ou du « calabrais » m'ont donné le goût des jeux et des sonorités de langue. Et plus tard, – à l'époque des Beatles et de Stones – je suis littéralement tombée amoureuse de l'anglais »...

Oui, il y a dans ce dernier roman, de Victoria Thérane un jouissif travail de langue qui vient de loin. Pour « habiter » des sensations, pour faire émerger du réel social.

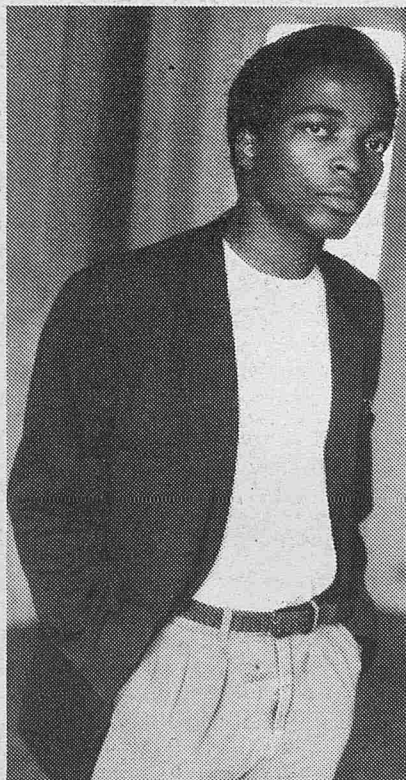
Jean-Jacques PIKON



D.R.

BLACK POLAR

■ L'Afrique de l'exil ou l'Afrique tout court inspire les auteurs de polars du quartier de Belleville à Paris, les cadavres et les espions sont à tous les coins de rues.



Paris noir celui de Belleville et du 20e arrondissement. Celui des cartes de séjour et des dealers que Simon Njami met en scène. Dans la dérive noctambule des caves à jazz son héros court après un crime dont on ne connaît ni l'auteur ni la victime. Tandis que Cercueil and Co se balladent à la recherche des Chester Himes.

Les tenants de l'orthodoxie afro-nègre ne manqueront pas de grincer des dents devant ce roman iconoclaste. Mais Simon Njami leur répond déjà : « *Je fais une littérature de déraciné, étant un déraciné moi-même. Je n'aime pas les frontières.* » Alors il raconte l'autre Afrique. L'Afrique d'en France, celle des nuits noires, du monde rapeux de la magouille et de la survie. L'Afrique aventurière. Son roman mêle la nostalgie, le rire et les larmes. *Tournant de la littérature africaine ?* Oui mais Si-

mon Njami n'est pas le seul. Aux éditions L'Harmattan une collection de polars africains se fait jour, et dans le panorama de la littérature contemporaine un nom est à retenir : Towaly. Dans un recueil de nouvelles intitulé : « *Leur figure là* ». Les anciens combattants rêvent du métro, les immigrés refusent de jouer le jeu, l'exil a le regard d'une femme. Moins structuré que le roman de Simon Njami ce recueil est plus dense dans la perception de la réalité. Si Towaly se donne le temps d'aider ses lecteurs à entrer dans ce monde en détaillant en plus son univers, la littérature gagnera un grand nom. Avec ces deux auteurs, l'Afrique casse les frontières. Elle rejoint l'Europe et l'Amérique noire. La jeune génération se donne ainsi le temps du rêve et de la fantaisie.

Michèle RAKOTOSON

LE ZEHEROS N'EST PAS N'IMPORTE QUI

Sékou Touré, le « PDG » de la Guinée, est mort aux Etats-Unis. A partir d'un fait historique, l'auteur de ce roman satirique propose un constat grimaçant des Guinéens exilés hors de leur pays et du délabrement économique et social de la Guinée.

Le zéro c'est Camara, employé aux écritures par un blanc, dans une entreprise peu florissante d'import-export. La mort de « PDG » va tout changer et de zéro le voici devenu héros. Comme on ne va pas cesser de le lui répéter, il n'est pas n'importe qui.

Suit une aventure drôle et amère où Camara découvrira quelques bons côtés de la vie et où il jettera un regard sans complaisance sur son pays où tout le monde est devenu important.

Les aventures de Camara ne manquent pas d'allure, un vrai zéhéros est né.

William Sassine : *Le Zéhéros* n'est pas n'importe qui Editions Présence Africaine, coll. Ecrits, 219 p., 67 F. (Présence Africaine, 25 bis, rue des Ecoles 75005 Paris)

LE ROI PLANTON

■ Chaque année apporte sa moisson de témoignages romancés où s'exprime le recyclage des fantasmes nés en Afrique, chez des professeurs expatriés pour cause de « coopération culturelle ».

En 1984, Françoise Gange publiait *Amina*, chez Denoël. L'héroïne attendait un camion pour connaître enfin la liberté dans ses amours, ses promenades, ses pensées. Le livre de Françoise Gange, disait avec douceur et fermeté les vœux et actes de liberté d'une jeune africaine. Il y avait de la sonorité dans l'air. Le lecteur ne pouvait oublier *Amina*, car l'auteur l'y

attachait.

Si Françoise Gange avait enseigné au Burkina-Faso (ex-Haute-Volta), Françoise Rullier qui publie ce printemps *Le roi planton* chez Calem-Lévy enseigne à Bamako (Mali). Et Françoise Rullier, selon l'éditeur, nous entraîne au cœur d'un continent qu'elle connaît bien : l'éternelle Afrique, mystique et triviale. C'est bien le

drame ! Cet ouvrage qui n'est pas maladroitement composé, est malheureusement l'occasion pour l'auteur, de piocher à l'aveuglette dans un bric-à-brac de suggestions hallucinatoires, qui composent un damier de clichés hirsutes. Le miracle, c'est que la romancière ne parvient pas à gâcher son roman. Elle « invente » une civilisation qu'elle situe dans un bidonville, le N'Tarla, comme un défi à la capitale : M'Pessoba-la-Belle. Cette civilisation, digne des bandes dessinées, et ses manifestations, émeuvent.

Françoise Rullier a mêlé au N'Tarla des traditions diverses, des rites et des risques variés, pour le roi, dont les cheveux ne doivent blanchir s'il veut éviter la cigüe et pour les femmes, interdites de quitter la citadelle. De plus, tout le monde étant vêtu de jaune, on se croirait aux Philippines avec Cory Aquino. Il y a un devin à tête de chauve-souris, des forgerons, des notables, des fabricants de pirogues, des potiers... Ce bidonville abrite « une civilisation

inouïe ». Il sera rasé. Auparavant, l'héroïque institutrice aura manqué devenir reine de cette « souille » en accompagnant le roi planton : elle n'échappera à ce piège que par les manigances intéressées de la belle « Soumoun Kounba dont le nom signifie tas d'ordures ».

Ainsi va *Le roi planton* de Françoise Rullier, roman qui hésite entre la fascination mécaniste et le mépris qui affleure. L'auteur a voulu raconter, dans les mêmes 206 pages, une Afrique antique, une autre en toc, une autre en loques, et suggérer la lutte des gouvernements imités de l'Occident avec les forces telluriques de la tradition. Près des laves, une larve : « le colon français qui rêvait de réformer le temps ». Malgré son ton excessif, Françoise Rullier retient l'attention entre le bidonville et le jardin du ministre, elle a fait son choix : celui de la rébellion. Elle imagine et raconte le triomphe de cette rébellion préméditée, sacralisée, salvatrice.

Salim JAY

Leif

TELE



JEU 3

L'Égypte : l'état d'alerte.
L'Égypte est en crise. Au mois de mars, des milliers d'appelés recrutés dans la police se sont rebellés contre le régime. Ce soulèvement est un des signes de la crise économique et politique qu'affronte le président Moubarak. L'enquête de Jean Bertolino et Roger Hally révèle les contradictions rencontrées par un des pays-clé du Proche-Orient.

TF1 Infovision à 20 h 30.

VEN 4

Championnat du monde de boxe des super-léger.

Canal plus : 7 h 00

« La star et les débutants » Régine Deforges : « pour l'amour de Marie Salat », Marie-Claude Beneix : « Pierrot femelle », André le Gal : « le Shanghaï », Oana Orlea : « un sosie en cavale », Claude Tardat : « une mort sucrée », Pierre Veilletet : « la pension des nonnes » et Bernard Lortholary, traducteur du livre de Patrick Suskind : « le parfum »

A2 22 h 30 Apostrophes
« Halleluja » de King Vidor A2 22 h Ciné club

SAM 5

Concert Rock Palace de Jackson Brown.

A2 23 h 45

DIM 6

« Culture clap »
Une des meilleures émissions culturelles. Au programme cette semaine, l'invité Jean-Paul Aron, un reportage sur le nouveau musée de la mode. Une découverte : Ann Alice, écrivain voyageuse. Tonique...

« Three strangers » de Jean Negulesco
Encore des frissons pour ce cycle de polars du Cinéma de minuit. Du fantastique dans un scénario signé John Huston. Avec en tête d'affiche nageant dans ces eaux troubles, Peter Lorre et Sydney Greenstreet.

FR3 22 h 30

LUN 7

« Privé de télé »

Réalisé par Patrick Wolsen. Co-production A2-Télérama. Comment vit-on sans télé ? Que fait-on de ses soirées ? Après tout la télé n'est pas indispensable. Peut-être... mais ce n'est pas certain. Dans la série « Touche pas à mon poste » A2 analyse l'impact de la télé dans notre vie quotidienne. Première enquête : à Creteil. Trente familles ont accepté le jeu : ne plus disposer de téléviseur. Nos journalistes ethnologues filment leurs réactions. Les drogués de la télé en état de manque... A ne pas rater.

A2 22 h 00

Boîte à lettres : Spécial Serge July. Si votre lecture de Libé ne vous suffit plus...

FR3 22 h 20

MAR 8

La Boum 2 de Claude Pinoteau.

Une ressucée de la Boum 1. Quinze millions de spectateurs dans le monde

entier oblige... Pour le fan-club de Sophie Marceau

T20 h 35

« Jeremiah Jonhson » de Sydney Pollack : Un western des familles avec le beau Redford. Par le réalisateur d'« Out of Africa ».

FR3 20 h 35

MER 9

« Hammet »

Un hommage à Wim Wenders par Canal plus. Ce polar est le dernier film de la période américaine, des relations conflictuelles entre Wenders et Coppola. Avec Frederic Forrest.

Canal plus : 22 h 55

« Solidarnosc » de Serge Poljinski : Encore du docu. Mais un documentaire « historique ». Ce film a été tourné en Pologne pendant les mouvements de révolte du syndicat « Solidarnosc » en 1980. Un des moments les plus brûlants de l'histoire polonaise. On se souvient de la passion suscitée en France par Lech Walesa et de l'émotion qui suivit son emprisonnement.

FR3 23 h 10



L'histoire est banale : le scénario se résume à raconter la vie d'une famille de braves planteurs de coton, chanteurs et musiciens doués. Rien de bien révolutionnaire. Pourtant « Halleluja » a fait l'effet d'une bombe dans le cinéma de la fin des années vingt. Pour la première fois, Hollywood a produit un film « all blacks ». Un casting où toutes les vedettes étaient noires.

La Métro Goldwin Mayer ne s'est pas lancée dans l'aventure sans calcul. Son but : drainer l'immense public noir qui désertait les salles de cinéma officielles. A la recherche du « western le plus noir du monde », la communauté black préférait regarder les productions du cinéma indépendant qui laissait une large place aux comédiens de couleur. La « récupération » a bien marché, « Halleluja » a été un gros succès.

Cinquante ans avant le succès d'Eddie Murphy. Cette distribution la plus noire d'Hollywood reste un fait inédit. Seul Stephen Spielberg vient de rééditer l'expérience avec « Color purple », film qui sera présenté à Cannes. Mais l'olympie du star system n'aime toujours pas les actrices couleur d'ébène.

■ « Les fureurs douces » de Furudoï

Japonais, âgé de 38 ans (mais loin de les paraître), Koji Furudoï a choisi depuis plus d'une décennie de vivre en France. Ce natif de Kobé, après de complètes études artistiques à Tokyo, obtenait en 1974 une bourse pour Paris. D'abord « pensionnaire » à la Cité des Arts, il décidera très vite de ne pas faire carrière dans son archipel natal. « J'ai tout de suite préféré le rythme de vie européen. Au Japon, la course perpétuelle contre la montre n'est pas qu'un « cliché » pour touristes. Oui, je me sens beaucoup plus libre ici !... »

Et d'expliquer — en plasticien — qu'il aura mis pas mal de temps à se défaire de certaines « pesanteurs » culturelles d'origine. « Dans leur majorité les artistes japonais contemporains ont comme un goût immodéré d'œuvrer dans le rigide, le « solide » et ça devient très contraignant... Sans doute par réaction contre des « fluidités » spécifiques — de l'habitat léger à base de bois et de papier aux nouvelles mouvances de l'ère technologique —.

Furudoï, lui, a longtemps éprouvé le besoin hyper-perfectionniste du travail « à la loupe ». Mais maintenant — dit-il — j'ai ouvert la fenêtre, cessé d'avoir le nez sur mes aéroglyphes. J'ai découvert mon oxygène et la « légèreté » d'aller à l'essentiel ; en me foutant du mini-détail ».

Grâce entre autre à une rencontre d'atelier avec le peintre Messagier qui l'a poussé à débrider son geste, à se trouver une nouvelle liberté.

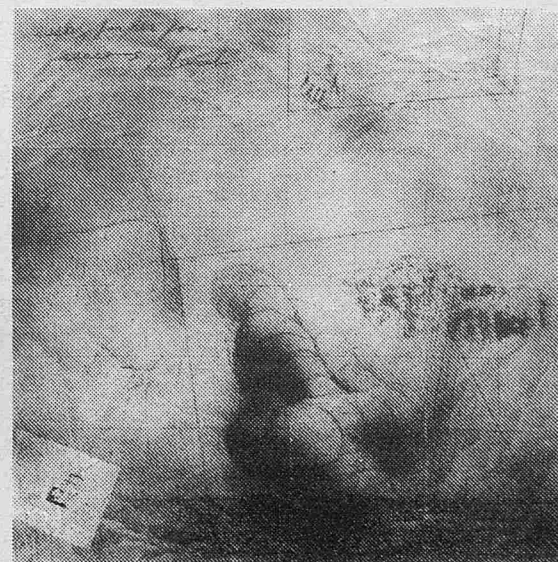
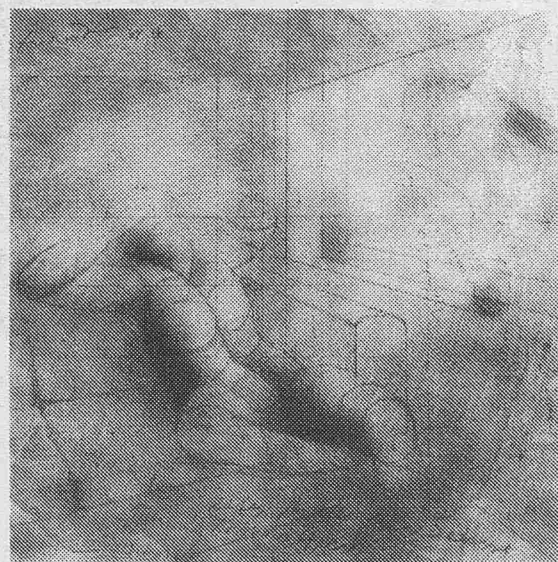
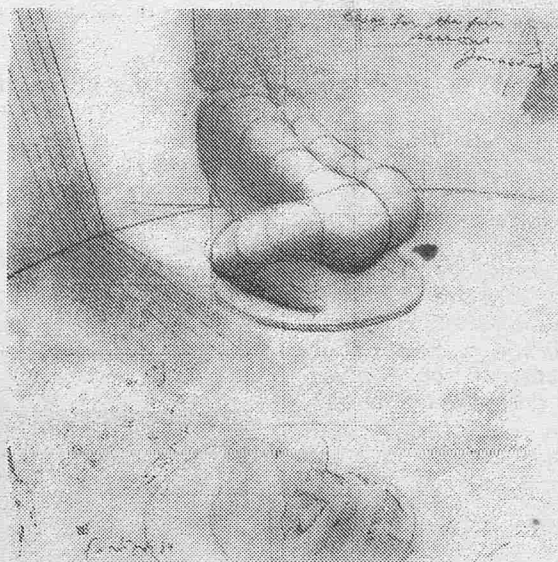
Ainsi, après une remarquable série d'œuvres peintes sur papier mais encore très aux prises avec l'auto-contrainte (à tel point qu'on pouvait les croire réalisées sur toile), Furudoï poursuit l'exploration de son monde. Des « modules » qui n'appartiennent qu'à lui ; des personnages sans identité de visage, aux formes ovoïdes lovées ou déployées dans des espaces clos qui tiennent à la fois de la chambre et du sas. Disons, pour simplifier : des « mannequins » anatomiques. Alors chaque spectateur (homme ou femme), comble de sa subjectivité ces figures ambi... sexes.

En ce moment, ce Japonais de Paris expose ses nouveaux et déroutants dessins sous un beau titre générique : les quatre saisons (*). Un thème universel mais d'une approche totalement personnelle. Sur papier-Arche (« qui ne « bouge » presque pas à l'épreuve du temps »), préalablement froissé, détrempe, imprégné de dominantes colorées grises ou ocre. Aux marges de ces dessins : un graffitage de « notes » (en langues anglaise, française ou japonaise), ou des esquisses de membres et d'objets (presse-fruit, briquet, etc...). Parce que Furudoï n'hésite plus aujourd'hui à inclure dans ses œuvres les aléas du quotidien et des instants (« aussi bien une phrase entendue au téléphone que ce que j'ai sous les yeux ou en tête ; j'incorpore tout cela au travail en cours »). Ces singuliers dessins « respirent » donc dans les coins comme un journal intime. « C'est peut-être un peu mégalomane ou égoïste mais j'ai besoin maintenant de travailler ainsi... »

De cette aventure personnelle Orient/Occident : une œuvre composée de calme réflexif et de secrètes fureurs érotiques ; un goût « d'épure » qui touche le mystère humain au point de jonction de l'extrême individuel et de la condition commune. « Aujourd'hui, je sais que j'ai perdu un peu de mon identité japonaise ; je pense et rêve même en français. Mais comme beaucoup de gens de ma génération, je suis, en fait... Cosmopolite ! »

Jean-Jacques Pikon

(*) Exposition visible jusqu'au 3 mai. Galerie d'Art International ; 12, rue Jean-Ferrandi (Paris 6°).



Le polar est à l'honneur à Cognac

Les amateurs de série noire vont se retrouver du 3 au 7 avril à Cognac, où se déroulera le Cinquième Festival International du film policier, et en présence de Robert Mitchum. Le grand acteur américain sera mis à l'honneur avec la projection de plusieurs de ses films. D'autres grands noms du cinéma sont également attendus, puisque le jury sera présidé par Terence Young, et composé de Mario Monicelli, Christine Arnothy, Richard Berry, Robert Charlebois, Robert Hossein, Georges Lautner, Yves Rénier, Agnès Soral, et Bernard Fresson.

Huit films venus du Portugal, d'Australie, de Grande Bretagne, d'Italie, de R.F.A. et des Etats-Unis ont été sélectionnés : « La Place du Mort », de A.P. Vasconcelos, « Money Movers » de Bruce Beresford, « Témoin Indésirable » de Desmond Davis, « Où est passée Jessica », de Carlos Vanzina, « Schimanski sur les Traces Des Tueurs », de Hajo Gies, « The Hitcher », de Robert Harmon, « Police Fédérale-Los Angeles », de Willaim Freidkin et « Jackals », de Gary Grillo.

Le Festival rendra hommage à un grand nom du cinéma français : Michel Audiard. Cinq films seront projetés : « Le Cave se Rebiffe », de Gilles Grangier, « Mélodie en Sous-sol », de Henri Verneuil, « Les Tontons Flingueurs », de Georges Lautner, « Garde à Vue » de Claude Miller, « On ne Meurt que Deux Fois », de Jacques Deray.

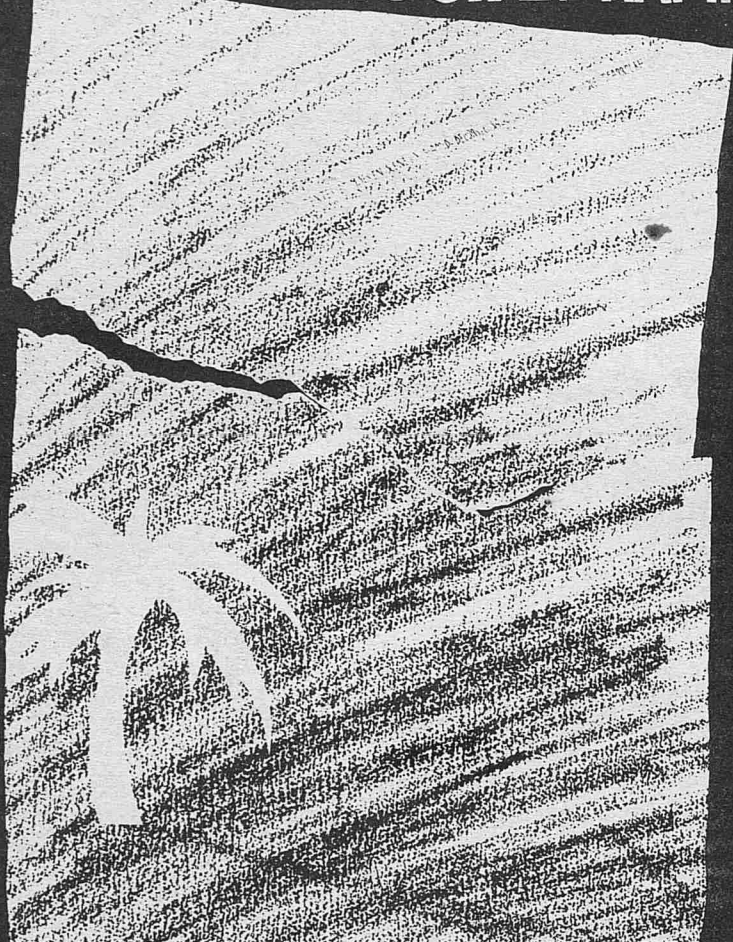
Cognac rendra également hommage à Pierre Chenal avec la projection de « Crime et Châtiment », « La Foire aux Chimères », « La Bête à l'Affût », et en ouverture du festival « Rafles Sur la Ville », ainsi que son dernier court métrage : « Le hasard Mène le Jeu ».

Enfin le prix du roman policier de Cognac sera attribué cette année à Fred Vargas pour « Les Jeux de l'Amour et de la Mort ».



Compagnie Youssef Hamid
« Hurlement
entre deux rêves »
du 2 au 12 Avril

COMPAGNIE YOUSSEF HAMID



2 AU 26 HURLEMENT ENTRE DEUX RÊVES
AVRIL ORPHELINS DANS LA LUMIÈRE
AVEC: M. ANSEAU - T. FARROUKH - A. GAYE - Y. HAMID - C. PATRY - C. SAGOT - D. VAUROUX
CARREFOUR DE LA DIFFÉRENCE 43.72.00.15

Entrée : 65 F
Réduction exceptionnelle :
45 F pour les lecteurs de
Baraka

(Présenter cette page ou le journal
à l'entrée).

DANS LA CAVE DE L'ANCÊTRE

REQUIEM POUR UN MAURE

Avec sa dernière pièce, Diden Berramdane vient de créer l'événement à Grenoble... une ville où la concurrence est pourtant rude.

Vous vous souvenez sans doute des Boucs, le roman de Driss Chraïbi, paru il y a trente ans déjà.

Les héros de Chraïbi, hantaient ou survivaient dans les caves d'Aubervilliers.

1986, retour à la cave départ, avec une pièce superbe ; Requiem pour un Maure, de Diden Berramdane, qui en a également assuré le texte et la musique. Ce Requiem, vient de créer l'événement, sur la scène grenobloise, et il est fort probable qu'il le crée ailleurs, si quelques hôtes veulent bien l'accueillir. Pourtant en matière de théâtre, à Grenoble, il y a du beau monde, et la concurrence y est rude. Mais force est de constater, que le public en a redemandé. Le Maure Diden devait jouer trois semaines ; finalement, ce sont deux mois de représentation qu'il a dû assurer sans que personne ne puisse endiguer le flot.

Alors, me direz-vous, de quoi s'agit-il ?

Dans le décor merveilleux de cette cave, le spectateur s'aperçoit tout de suite que les boucs ont changé, même si cela gêne certains. Tout un pan de mur est tapissé de traités de philosophie, d'encyclopédies, de livres de grands poètes. Le Maure y a construit son univers, sous le regard bienveillant ou sévère de l'Ancêtre.

Il rit, il parle de son départ, et des caravanes de chameaux. Mais un soir, le délire solitaire cesse, car l'Ancêtre fait entrer une femme, dans cette cave. Et quelle femme ! Isabelle Leygoutte, qui joue ce rôle, est extraordinaire d'aisance, de talent, de drôlerie.

Ce serait faire injure à Berramdane de dire que le spectacle fonctionne grâce à elle. Mais il a bâti cette pièce autour d'elle, et autour justement, de cette confrontation. Pendant deux heures, nous allons

de surprises en surprises, comme lorsqu'Isabelle Leygoutte entonne des chants, avec une voix qui laisserait pantois n'importe quelle vedette du hit parade.

Pour ne pas être en reste, Berramdane ne s'en prive pas. Et quel bonheur, là aussi !

Il est évident que nous avons à faire, avec Requiem pour un Maure, à une création de très haut vol.

Il serait d'ailleurs bon que les troupes, dites « issues de l'immigration », s'inspirent de ce travail. Car sans forcément le vouloir, Berramdane donne une leçon de réalisme et d'efficacité à ses confrères. Qu'ils soient d'ici, ou venus d'ailleurs.

J'en voudrai pour preuve la scène finale, où l'ancêtre, interprété par Ghaouti Faraoun, quitte son mur, et son immobilité, pour nous offrir une tirade digne d'un western.

De la cave au saloon, le cercle est refait, même si la squaw aura la vie sauve.

Alors, si vous passez par Grenoble, demandez le Maure, il aura sans doute encore des choses à vous dire.

Ahmed K.



D.R.



"LE DUR DES PETITS DURS"

NOUVEAU: LE CPX 352

Allez découvrir la nouvelle gamme bicross Peugeot chez votre concessionnaire.



PEUGEOT
La technique pour s'évader.

Salut Baraka !

Votre journal est super ! (hormis la qualité du papier qui choque d'autant plus que le papier et la maquette ainsi que le graphisme de la couverture sont superbes). Enfin, on se doute bien qu'avec plus de moyens vous feriez mieux, et on espère que le succès vous les donnera. En dehors de ces détails matériels, nous sommes de tout cœur avec vous et souhaitons :
LONGUE VIE A BARAKA

Eliane Mochizuki
Aix-en-Provence

No comment

C'est comme si je vous disais qu'il n'y a pas aujourd'hui plus anti-France que l'affreux Le Pen et ses sbires sabreurs patentés sur ce champs de déshonneur qu'est le racisme, et qu'il n'est que la conséquence des magouilles politicardes de tout bord. Qu'il existe dans cette douce France, pays de mon enfance, berceau de la déclaration des droits de l'homme, des juges et des jurés qui auraient pu siéger dans les tribunaux d'exception sous Vichy ; et un tireur d'arabes, risque bien moins qu'un beur tireur de portefeuilles. C'est comme si je vous disais que la pipe charmeuse, bigote à souhait de Walesa vaut plus cher et mobilise davantage les foules et les professionnels de l'indignation sélective, que les arabes assassinés en Gaza, Cisjordanie, Sabra et Chatila, ou les noirs de Soweto parce qu'enfin ce n'est pas seulement en musique qu'une blanche vaut deux noires... C'est comme si je vous disais que la Francophonie politico-économique du nord pour calmer le sud d'une overdose d'espoir béat. Parce que le sud c'est l'évidence, n'est senti par le nord que comme un débouché et un marché pour ses surplus de biens de consommation et pour ses engins de mort. Et les potentats du sud, qui sont loin d'être bêtes quand il s'agit de finances se sont empressés d'être de zélés Héraults de la francophonie. c'est comme si je vous disais, nos ancêtres les Gaulois, arrêtez de nous bassiner les Pioniatowski, les J.-P. Bloch, Pasqua and co... Car quand il fallait mourir pour qu'aujourd'hui vous puissiez librement vomir sur nous librement, la mort ne faisait pas la

difficile et allez savoir si c'est un aryen, un sémite, un négroïde, un celte ou tout simplement un con qui dort pour l'éternité de vos délires sans la flamme du soldat inconnu et j'en connais qui passent leur vie à la ranimer cette flamme avec leurs larmes de crocodiles parcequ'enfin la politique c'est la politique et que chaque voix compte n'est-ce pas ?

C'est comme si je vous disais que nous sommes 800 000 voix potentielles de Français d'origine maghrébine, qu'il nous faut penser à être, plus jamais les plantons de service, les bénis oui-oui, ceux qu'on enferme dans les placards à balais parcequ'ils font honte, et qu'on ressortira à l'instant du décompte de la bonne conscience et surtout des urnes, n'est-ce pas messieurs les grands de ce pays ?

Mais je ne vous dis rien de tout cela. Personne ne peut rien contre la marche de l'histoire et la nôtre désormais est une pierre qui roule.

So long et FILAMEN

Chabbi Mahrez

La honte

On se sent étranger parce que nous ou nos parents sont nés dans un autre pays. Mais tout en vivant sur la terre française, j'ai honte de ceux qui s'appellent français : j'ai honte pour eux. Le racisme les envoûte parce que c'est là qu'ils se croient les plus forts. Evidemment c'est là où la méchanceté et l'ignorance règnent : il ne faut pas réfléchir pour être raciste. Les Français (pas tous heureusement), ne se demandent même pas pourquoi ils agissent ainsi. Quelqu'un leur a dit que les noirs, bougnoules (pour reprendre leurs expressions), les juifs et autres gangrenaient la société et qu'avant que cela ne soit trop grave il fallait détruire cette ou ces maladies. Mais à cela, ils y ont cru aveuglément. Moi, il y a quelques temps je ne pensais pas que les gens étaient aussi racistes et un jour, chez des gens, j'en ai eu un exemple flagrant. Ce jour-là j'ai eu vraiment mal même si cela ne me visait pas particulièrement.

Le racisme n'a aucun fondement. Je te hais et je fais la guerre car tu as la peau un peu plus foncée et les cheveux crépus : cela ne veut rien dire et pourtant cela résiste.

Laurence, 16 ans

FMR : arrêtons les dégâts

Un phénomène tout à fait exceptionnel touche notre communauté : les Français-musulmans Rapatriés : à chaque période électorale, les partis politiques ne prononcent en faveur de notre communauté en déclarant : « Nous rendrons la dignité aux Français-musulmans Rapatriés ».

– Déclaration de Monsieur Valérie Giscard d'Estaing en 1974 à la salle Vallier de Marseille.

– Déclaration de MM. Mitterrand et Jospin en 1981.

– Depuis quelques années, J.-M. Le Pen en fait son Dada

– Et à l'heure actuelle, c'est Monsieur Jacques Chirac.

Il se trouve que malheureusement notre dignité, nous ne l'avons toujours pas retrouvée.

En 1986 :

Nous sommes toujours gérés par des services spécifiques.

Nous sommes toujours victimes de la discrimination sociale et raciale.

En quelque sorte, nous sommes des citoyens entièrement à part.

Arrêtez de nous prendre pour des handicapés mentaux.

Nous sommes conscients de notre force politique et nous le démontrons.

Je vous en prie, Messieurs les Politiciens, ne poussez pas le bouchon plus loin.

Saïd Regaoui

Casuistique

La communauté chrétienne vient de célébrer la Semaine Sainte et Pâques. L'intervalle qui sépare l'entrée de Jésus à Jérusalem sous les palmes, du jour de sa résurrection est un moment fort du calendrier chrétien ; le moment majeur sans aucun doute. Ce moment est précédé de la longue période du Carême et le Maghrébin Tertulien. Ardent chrétien, disait qu'aucune des nombreuses fêtes de la Rome païenne et impériale n'atteignait à l'ampleur et à la majesté des cinquante jours aboutissant à la joie de Pâques.

Que reste-t-il aujourd'hui de la principale fête du Christianisme ? Peu de choses à vrai dire. Et bien peu de ces chrétiens culturels qui composent la France de 1986 ont même conscience

qu'il s'agit d'une grande fête. Noël, venu bien plus tard, symbole moins puissant et bien moins significatif de la foi chrétienne a supplanté Pâques. On sait à quel délire consommateur il conduit, sans doute pour compenser « la persécution de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu » *

C'est ainsi, la « religion de la fin de la religion » comme l'on dit parfois mène à l'accumulatin des plaisirs pour combler péniblement ce que remplirait une simple joie. Quant au débordement déferlant d'espérance de la joie de Pâques pour un Chrétien, aucun marchand ne s'est risqué à le contrebalancer. Quelques chocolats, un peu plus de morts sur les routes, voilà comment l'Occident, à qui demeure tout de même un reste de pudeur, voilà comment l'Occident « fête » Pâques. Pourtant il reste des chrétiens en France. D'autant plus fermes et forts qu'ils sont dépouillés des redondances du rite, des contours de la casuistique, des embarras de la superstition.

Pour ces chrétiens la période de Pâques est un condensé d'expériences et de symboles ; la souffrance de Jésus, sa descente dans la mort puis sa résurrection.

Avant la joie, la douleur, les larmes, le souffle retenu...

Douleur, larmes, mort vaincue ; attente et explosion d'expérance, voilà ce que le musulman attentif peut retenir du témoignage du chrétien. Et c'est bien la moindre des choses qu'il respecte et comprenne ce témoignage. On ne peut en effet exiger de l'attention que si l'on manifeste soi même un minimum de prévenance. C'est pourquoi respecter la semaine sainte est une politesse élémentaire pour le musulman, même si l'Occident déchristianisé en fait peut de cas.

A ce prix, il est possible de demander que l'on respecte le Ramadan. Il s'agit tout simplement de courtoisie.

Et somme toute, ce n'est pas nouveau. L'Islam a toujours vécu au contact des chrétiens. Et de ces contacts les exemples sont innombrables.

J'en citerai un, un seul, à la fois grave, léger et ironique, un poème de l'émir Ziride Tamim qui régnait en Tunisie entre 1068 et 1108. Une excellente raison d'être attentif au Christianisme et que nous sommes

nombreux à partager, l'amour d'une chrétienne tout simplement...

« Allah ne sait-il pas que mon cœur est épris de toi, ô visage de beauté ?

Et que j'aime tes suaves accents, au prix de ma vie quand tu lis les paroles du Messie ?.

Je manifeste de l'affection à d'autres que vous, intentionnellement.

Mais celle que je ressens pour vous est la seule véritable

Et pour l'amour de vous, je goûte fêtes chrétiennes et cantiques aux airs inélodieux. » **

* Lettre de Bossuet au Père Caffaro

** Traduction Hady-Roger Idriss

A propos des otages

Dans l'affaire des otages français de Beyrouth, nous tenons, au nom de l'ATAMS, à dénoncer le chantage qui est exercé sur les familles de ces personnes qui n'ont voulu qu'exercer leur métier de journaliste, diplomate ou chercheur, dans le but d'informer l'opinion française sur les événements que les peuples des pays du Moyen-Orient vivent et endurent depuis plusieurs décennies. Si le communiqué annonçant la mort de M. Michel Seurat s'avérait exact, ce serait un lâche assassinat, un acte innomable.

L'ATAMS condamne fermement ces prises d'otages et les menaces exercées sur des personnes qui ne sont d'aucune manière liées à un quelconque conflit dans la région, comme elle condamne toutes les intolérances quels qu'en soient les auteurs.

Toutefois l'ATAM ne fait que regretter que les médias isolent un fait (grave il est vrai), de son contexte global en amalgamant quelques fois, quand ce n'est pas systématiquement, terroristes et musulmans. Cela donne, faut-il le signaler, pour l'opinion publique française une image du monde arabe on ne peut plus fautive. Ces préjugés ne font que creuser le fossé de la méconnaissance de la diversité de la culture arabe entre la population française et l'immigration arabe.

L'ATAMS tient à exliquer clairement que les manifestations d'intolérance exercées sous le couvert de l'Islam (mon-

tée de l'intégrisme notamment), doivent être analysées en réaction à une *non réponse* de la société d'accueil aux problèmes rencontrés par les communautés maghrébines dans leur besoin d'insertion. L'ATAMS affirme son souci d'œuvrer en Sarthe en ne prenant en compte que la dimension culturelle de l'Islam.

Par ailleurs, il nous parvient peu d'informations objectives sur la vie quotidienne des peuples libanais et palestiniens dans les territoires occupés ou en exil. De plus, nous avons déjà tous oublié le nom de ce maire Palestinien assassiné la semaine dernière en Cisjordanie. Pourquoi ? En ce qui concerne le conflit Israélo-Palestinien, nous ne cessons de répéter que les pays occidentaux y ont une très grande part de responsabilité. D'abord d'un point de vue historique, mais aussi parce qu'ils soutiennent sans réserve la politique israélienne dans son élan annexionniste et son intransigeance à accepter que le peuple Palestinien accède à sa souveraineté.

Enfin nous réitérons notre souhait de voir l'opinion française s'élever contre tous les assassinats, toutes les injustices, quelles qu'en soient les victimes ici et ailleurs.

Association des Travailleurs du Mans et de la Sarthe

Bonne bouffe

Chers amis, bien reçu le n° 1 de *Baraka*. Alors, tous mes souhaits de longue vie ; c'est une revue intéressante, bien présentée, en somme pas chère et je compte bien m'abonner (quand j'aurai touché mon mois). Notez qu'en paraissant deux fois par mois ça suffirait peut-être.

Félicitations pour la présentation, la mise en page, les articles vraiment bons (Sade, Chabrol, politique, hammam, Renaud, Tournier, etc...), il est bien convenu que vous ratissez large : jeunes... et moins jeunes, noirs, blancs, immigrés, harkis, etc.

Alors, 1^{re} reproche : il n'y a pas que Paris et la banlieue. Fautes des pages régionales ! Il me semble que, chaque mois, il pourrait y avoir 4 pages sur Lyon et 8 sur Marseille, non ?

2^e reproche : (mineur), je n'aime pas la mise en page « simulta-

née » de 2 articles (à quoi joue de Djihad de la p. 22 à la p. 25 sur une colonne, et d'autres articles politiques intercalés), c'est pas clair.

3^e reproche : alors là je vais me faire honnir par l'équipe de la « boîte à trucs, astuces à tout troc ». Mais le resto pas cher à ambiance slave, moi je ne digère pas, 70 à 80 F (plus le vin, plus la vodka à 15 F le verre), c'est dans vos prix ? Je vous signale : Gare de Lyon-la Part-Dieu ; sortez du train ; juste la place à traverser ; pour trouver au centre commercial de la Part-Dieu des sandwiches énormes à 8 F, de la bière en bouteilles 25 cl à 5,60 F. Et je vous assure que c'est bon, meilleur que les big mac coca cola à 25 et 30 F ! Vous ne croyez pas qu'à côté de tous les gastronomes de Gault et Millaud, l'Express et le Figaro il y avait de la place pour signaler les bistrot pas chers, je veux dire à 25 ou 30 F. (C'est ce qu'on paye dans un restaurant tunisien, près de la cathédrale Notre-Dame à Grenoble, pour un bon couscous et une pâtisserie).

Méfiez-vous de ça. Et le jour où vous publiez l'essai complet de la Mercedes 190 je me désabonne ! Râissez large, oui, mais sauf pour une chose : on est pauvre, prolos ou ouvriers, chômeurs ou retraités, étudiants ou apprentis. On a besoin du fric, oui... Mais on n'a pas besoin de bouffer à plus de 100 F.

Voilà ma colère passée !

Vous savez que c'est une forme d'amitié, les grosses colères vite terminées.

Tous mes souhaits à *Baraka*, et toutes mes amitiés.

Albert-Jean Graf

L'heure du choix

En vue du kiosque à journaux, je m'étais abrité sous une porte cochère, préparant la monnaie nécessaire à l'achat de la presse. Là, je reconnais la Une de mon magazine préféré – le vôtre, veux-je dire – Seulement, côtoyant *Baraka*, suspendu par une pince à linge au-dessus de la guérite, j'aperçois une autre publication, d'un genre plus austère... C'est le N., le journal d'un nouveau groupe parlementaire.

Bah, c'est ça, coco, me dit le jeune type du kiosque, faut choisir... Pour moi, c'est tout choisi,

Longue, très longue vie à *Baraka*.

Pierre, Paris 12^e

Rédaction : 33, Bd. Saint-Martin 75003 Paris, Tél : 42 78 44 78

Directeur de la publication : Michel POUILLE

Comité de direction : Farid AICHOUNE, Antonio BELLAVITA, Saïd BOUZIRI, Didier COSTAGLIOLA, Majid DABOUSSI, Dominique ORSONI, Christian POITEVIN, Driss El YAZAMI.

Secrétaire de rédaction : Sliman NADOUR, Fernando MARTINS ANTUNES

Editorialiste : Elio COMARIN

Chroniqueur : Abdellatif LAABI

Comité de rédaction : Leila SEBBAR, Laurence CHABERT, Didier FOLLEAS, Moubarak SAMIR, Michel DOUSSOT, Michel MOLHERAT, Marie-Christine PEYREIRE, Mustapha AMMI, Véronique SORIANO, Catherine BOURRABIER, Jacques REMY, Virginie BARRE, Macodou N'DIAYE, Jean-Jacques PIKON, Dominique LEGLU, Mal NJAM, Eddy CHARBIT, Viviane KARSENTY, Jean STERN, Fabienne MESSICA, Michèle RAKOTOSON, Maurice NAJMAN, Christine GEORGET, Sylviane GUINGUOIS, Neila CHEKKAT.

Ont collaboré à ce numéro : Denis GERMAIN, Salim JAY, François LUROT, Myriam MARTIN, Jean-Paul RITON, Jean-Yves HUCHET, Mame BIRANE LY.

Bandes dessinées : Coordinateur : Farid BOUDJELLAL, avec la collaboration de DJAZ, Roland MONTPIERRE, André IGUAL, RASHEED, David B., NASSER, PIC, José JOVER, KAFKA, Roland MONPIERRE, André IGUAL, DJAZ, RASHEED, NASSER, José JOVER, KAFKA, LEFRED, THOURON, Florence CESTAC, Jean-Michel UCCIANI.

Iconographie : Winifred LECLERE, Brahim CHANCHABI.

Révision-Correction : Pierre-Yves QUINTARD, Michèle MALZAC.

Maquette et Fabrication : Farida TAHI, Djamila REFAA, Jacques BRETON, Dominique PASQUET, Gérard RAMASSAMY, Agnès PROPECK, Fernanda CEREDA, Barbara STARITA, Ornello TURCO, Laurent JAUNET, Orlando COLONGIOLI, Patrice FALL, et MOUMEN.

Secrétariat : Ouardia BOUNAB, Kelthoum RTAILI.

Abonnements et service de presse : Driss MATHLOUTHI, Ali Ben MANSOUR, Fatima BELHADI, Moha ABAID.

Conception graphique : Agence TOTEM'A : 14, rue des petits Hôtels 75010 Paris. Tél : 42 46 88 36

Promotion : Agence « EMOTION » 24, rue de l'Arcade 75008 Paris.

Service de publicité BARAKA : Nissa AISSAOUI. 7, rue Montessuy 75007 Paris. Tél : 45 55 91 71.

Diffusion : NMPP

Ventes et inspection : SORDIAP. Tél : numéro vert. 05 34 84 20 TE 87

Imprimeries : ETC Yvetot et La Noue Bagnolet

Photogravure noir et blanc : Sans Frontières, Tél : 42 78 44 78

Photogravure couleur : PCS

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1986

Commission paritaire en cours.

BARAKA est une publication des « Editions SANS FRONTIERE »

(Sarl au capital de 20 000 F) : 3 rue colonel MOLL 75007 Paris.

Gérant : Saïd BOUZIRI.

BARAKA

CA DEVAIT BIEN
VOUS ARRIVER UN JOUR,
ELLE VOUS A ENFIN SOURI.

POUR SON LANCEMENT,
BARAKA FAIT FIFTY-FIFTY
SUR VOTRE HEBDO,
650 F. PAR AN
AU LIEU DE 832 F.

NE PASSEZ PAS A COTE DE LA BARAKA.



ABONNEZ-VOUS

Nom : _____ Prénom : _____

Profession : _____

Rue : _____ Numéro : _____

Code postal : _____ Ville : _____

☐ Abonnement d'un an : 650 F

☐ Abonnement six mois : 350 F

☐ Abonnement de soutien : 1 200 F

Ci-joint mon chèque de _____ à l'ordre
des Editions Sans Frontière

KARIM KACEL

Nouveau : disque 33 tours et cassette

P'tite Sœur

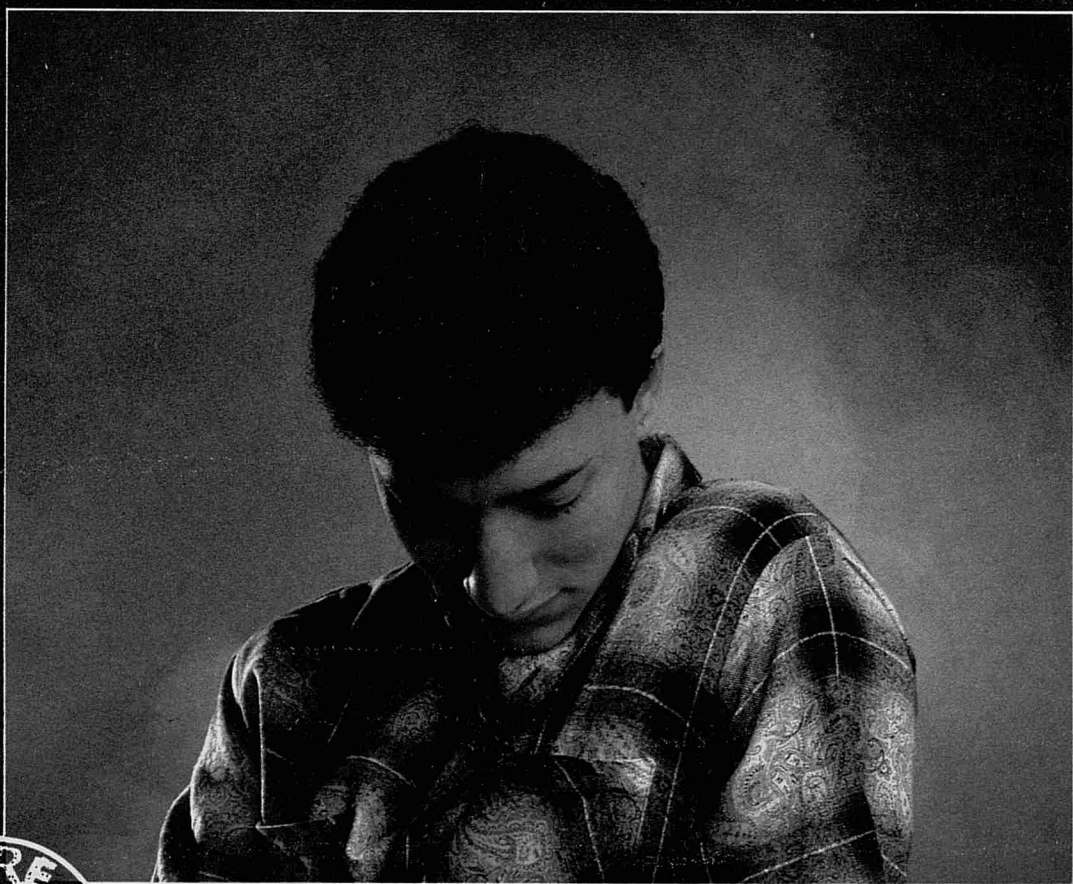


Photo: Pierre TERRASSON



EMI

Panda, Planches... et Malices.



Panda 34 (moteur 850 cc, 4 CV), Panda 45
et 45 toit ouvrant (moteur 900 cc, 4 CV),
Panda Super (moteur 900 cc, 4 CV, 5 vitesses),
Panda 4 x 4 (moteur 965 cc, 6 CV,
5 vitesses, traction avant ou 4 roues motrices,
transmission Steyr Puch aux roues AR).

Fiat Panda
Les Voitures à Malices.
4 à 6 CV. Traction avant ou 4 roues motrices.

